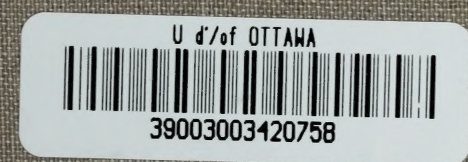
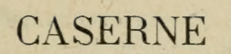

U d'/of OTTAWA
39003003420758

Mai 11-70



CASERNE

DU MÊME AUTEUR

VERS

L'AME ESSENTIELLE . . . . *Épuisé.*
(Juvenilia).

LA TRAGÉDIE DES ESPACES . . . *Épuisé.*
(L'Abbaye).

CE QUI NAIT (Figuière et Cie, Paris).

LE SANG DES AUTRES (1914-1917).
(Le Sablier, Genève).

THÉATRE

L'ILE PERDUE (Poème dramatique).
(Mercure de France, Paris).

PROSE

LE MAL (1914-1918), Édition d'Action Sociale.
(La Chaux-de-Fonds, Suisse).

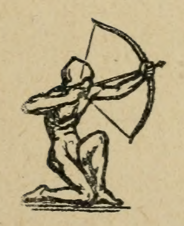
PAYS DU SOIR (Un essai).
(Le Sablier, Genève).

LE BIEN COMMUN Récits (Avec des bois de Frans Masereel), (Le Sablier, Genève).

RENÉ ARCOS

CASERNE

Deuxième édition



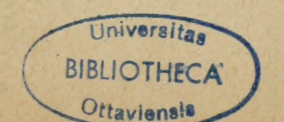
PREMIÈRE SÉRIE
DE PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

F. RIEDER ET Cie, ÉDITEURS

7, PLACE SAINT-SULPICE

PARIS

MCMXXI



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE UNE ÉDITION ORIGINALE QUI COMPREND :

6 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS A A F, NON MIS DANS LE COMMERCE ;

20 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS DE 1 A 20;

250 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA, DE VOIRON, NUMÉROTÉS 21 A 270.

CASERNES

Les casernes faisaient bloc à l'ouest de la ville. Les bâtiments rectilignes, les cours carrées, la longue succession des fenêtres symétriques plus nombreuses que les ventouses d'une pieuvre, les toits parallèles, les murs hérissés de tessons de bouteilles aux bons endroits formaient un ensemble dépourvu de toute espèce d'agrément. Ces funèbres bâtisses célébraient, extérieurement, le triomphe de l'homme sur la matière enfin domptée et soumise aux lois inflexibles de la géométrie. A l'intérieur, il s'agissait d'une autre victoire : celle de l'homme sur son semblable. La matière inerte et la matière vivante subissaient ici la même discipline. Les charpentes de fer encadraient les alignements de briques et de moellons, et les versets du code militaire soutenaient comme une armature les corps tassés en régiments.

Les soldats attendaient dans la cour d'honneur en guignant l'horloge. Cinq heures sonnaient enfin ! La troupe émigrait en masse. J'étais toujours l'un des premiers à passer la

grille. La grille ! Derrière elle, il y avait toute la ville, ses rues sinueuses, ses quais, le fourmillement de ses lumières, ses enfants, ses femmes, ses plaisirs, toute sa fantaisie qui ressemblait à la joie et à la liberté.

Les casernes avaient jailli de terre, avec un grand appétit, là, au bord de cette cité surpeuplée où les proies pullulaient ; et, comme s'il n'y en avait pas eu assez sur place, il leur en venait encore des provinces du sud et de l'ouest. Il y avait un grand repas annuel : l'arrivée des recrues, et une digestion d'ampleur égale : la libération de la classe. La première de ces deux cérémonies avait lieu à la fin de l'automne. La grille s'ouvrait toute grande et pendant plusieurs jours les troupeaux d'hommes affluaient. On les tondait de près, on les matriculait et le travail d'absorption commençait. Les casernes malaxaient avec méthode cette foule bouillonnante de vie et toute mousseuse de rires. Elles la pétrissaient, l'étiraient, la roulaient en boules, en bandes, en torsades, la divisaient en blocs égaux, l'écrasaient sous les étampes et les marteaux pilons, la foulaient, l'amincissaient au laminoir, la coulaient dans les moules, puis la présentaient complètement transformée un jour de revue sur un terrain de manœuvre aussi net qu'un plat. L'impure et molle pâte civile était devenue du beau ciment

militaire disposé en barres comme du chocolat. Devant les troupes agglomérées, rutilait un général en or, en acier et en plumes. Ainsi, l'artiste pâtissier prend plaisir à piquer une fleur de sucre au sommet d'une pièce montée.

J'ai parlé de deux cérémonies. La seconde, la libération de la classe, était un énorme vomissement qui laissait les casernes dolentes et à moitié vides pendant près de deux mois.



Depuis la guerre, les casernes absorbaient avec frénésie et ne rendaient plus rien. C'était une goinfrerie sans exemple dans l'histoire. Fini, le lent dressage des hommes. On raillait aujourd'hui l'ancien système, ce méticuleux travail d'orfèvre, burinant, ciselant et polissant la matière précieuse. On en était au fondu et à l'estampage. C'est qu'il fallait faire vite. Les commandes pleuvaient et on ne savait plus où donner de la tête. On avait bientôt parlé d'une crise d'effectifs. Envoyez-nous des bonshommes, encore des bonshommes, toujours des bonshommes suppliaient de là-bas les détaillants. Alors, à la patience d'antan, avait succédé une hâte fébrile. Marches, exercices, écoles de tir, alertes nocturnes, ça bardait, il fallait voir. On nous gavait au galop de nourriture, de science

militaire et de couplets patriotiques. On nous poussait comme des fruits de serre. Tant et si bien qu'au bout de quelques semaines, armés, vêtus et harnachés de neuf, nous étions mûrs pour le sacrifice. On était arrivé à couler un canon en quelques jours et à former un héros en moins de deux mois.

Les casernes étaient bourrées à éclater de soldats conglomérés comme des œufs de hareng. Les lits se touchaient dans les chambrées. C'était l'hiver. Des escouades grelottaient sous les combles, des compagnies étouffaient dans les caves. Les escaliers et les chambrées sentaient la sueur des mâles, la souris, le champignon et la poussière des siècles. Dans un couloir où les courants d'air batifolaient sans arrêt, un lavabo de fortune avait été installé. Sur le côté, un gros robinet, dominant une inscription : « Eau potable », sollicitait les gosiers brûlants. Le buveur non prévenu emplissait son quart et levait la tête en le portant à ses lèvres ; ses yeux rencontraient alors une autre inscription : « Eau non potable, dangereuse à boire ». L'homme, citoyen d'un pays où il n'y avait plus à s'étonner de rien, s'en allait en haussant les épaules. Presque chaque nuit, des régiments harassés et couverts de poussière, franchissaient la grille musique en tête, formaient les faisceaux et se répandaient dans le quartier. Les

écuries, les manèges, les réfectoires, l'infirmerie, tous les couloirs, les moindres recoins et même les prisons étaient envahis par les nouveaux arrivants. Ils s'écroulaient n'importe où, comme des bœufs abattus, et , tout habillés, calés les uns contre les autres, fonçaient en masse dans le sommeil. La nuit charitable posait un lourd baiser sur les paupières des esclaves fourbus.

Puis l'aube montrait son visage décomposé et le clairon plongeait ses cris plus cruels que des épées dans tous ces corps amoncelés. Les dormeurs commençaient à remuer et à se lever les uns après les autres. Ils grelottaient dans la fraîcheur du matin, bâillaient, frottaient leurs yeux et palpaient les articulations de leurs membres raidis. C'étaient, presque toujours, des hommes ayant dépassé la quarantaine ; les jeunes étaient entrés dans la danse depuis longtemps. Quelques-uns geignaient, désespérés, et d'autres, assis par terre, un morceau de pain dans une main, la tête basse, restaient là, hébétés. Bientôt, quelques commandements brefs secouaient les flemmards comme des décharges électriques ; les sacs sautaient sur les épaules, les faisceaux étaient rompus. Les rangs immobiles semblaient comme figés dans le silence, puis une épée luisait au-dessus des têtes et toutes les files s'inclinaient, en même temps qu'éclatait la clameur déchirante des clairons.

Les régiments venus des garnisons lointaines, continuant leur voyage, repassaient la grille et s'enfonçaient un peu plus avant dans leur glorieuse destinée à chacun de leurs pas.

Silencieux, les mains dans nos poches, nous regardions partir nos frères déjà désignés ; et plus d'un d'entre nous sentait alors s'éveiller au fond de lui certaines angoisses mal endormies.

DANS LA CHAMBRÉE

I

Nous sommes là cinquante et quelques-uns entassés dans cette chambrée comme des calfats dans la cale d'un steamer. Un jour, déjà lointain, nous avons tous quitté notre maison, le baluchon sur l'épaule ou le sac à la main. Quelqu'un de plus grand que nous, quelqu'un ayant tout pouvoir sur nous, nous appelait à son secours. Nous sommes partis comme des émigrants, à l'aube, au crépuscule, à midi. Après avoir mis nos affaires en ordre, nous avons tiré la porte derrière nous, nous avons descendu l'escalier pour la dernière fois.

Nous gisons pêle-mêle au fond d'une caserne, pareils à des condamnés attendant l'heure de l'expiation. Toute tendresse s'est détournée de nous, toute pitié nous est refusée ; et nous avons perdu jusqu'à ces humbles libertés qui constituaient hier encore la meilleure part de notre

bien. Des lois inflexibles règlent aujourd'hui nos moindres gestes. Nous ne sommes plus que du matériel humain, des êtres vidés de toute vie personnelle, des bouteilles bien rincées. On nous tient en réserve, sous clef, pour un usage inconnu. Le chien en sait plus de son maître. On nous sustente à heure fixe et nous portons un uniforme qui nous classe parmi les autres vivants.

Pourtant, nous chantons.

Bébert a commencé le premier. Tissier a suivi, puis Valériot. Le cabot qui avait d'abord crié : « Vos gueules », a fini par partir à son tour. Et La Graine étant tombé sur des becs de gaz avec son imbécile : « A vos rangs ! Fixe ! » s'est mis, sans rancune, à roucouler avec les autres.

Du fond de notre fosse, nous chantons la complainte de notre détresse, de nos belles années englouties dans un abîme de honte et d'ennui. Nous chantons, oh ! pas même avec l'image du ciel dans nos yeux, pas même avec le levain de la confiance en l'avenir dans nos poitrines. Il n'y a pas d'appel vers les dieux secourables, il n'y a ni le regret d'un bonheur qui s'en est allé, ni l'espoir d'une purification future dans notre chant. Nous chantons simplement comme la bête blessée pousse son cri ; nous libérons une douleur dont nous ne pouvons plus porter la charge. Ce n'est ici ni un chant de

guerre, ni le chant du pêcheur agenouillé, ni la supplication du mendiant à bout de forces. Il n'y a aucun appétit de vengeance en nous ; il n'y a aucune prière vers aucun potentat dans nos paroles ; et nous ne sollicitons aucune aumône. Nous savons qu'il y a, tout près de nous, des souffrances plus vives et plus pressantes que les nôtres. Nous savons quels tragiques tourments endurent d'autres hommes là-haut, vers le nord.

Les esclaves chantaient dans l'ergastule pour tromper la longueur des heures. Je sais aujourd'hui que ce n'était pas seulement pour cela qu'ils chantaient. Je sais quel furieux plaisir l'homme peut trouver dans l'exhalaison de sa peine. Je sais à quelle ivresse plus véhémente encore il peut atteindre quand cinquante voix fraternelles entonnent avec la sienne le chant de la douleur partagée. Qu'importe alors l'indigence du langage, la vulgarité des versets, s'il n'y a plus tout à coup que la pure sonorité des âmes et la fraîcheur natale de l'aveu reconnaissable au tremblement des voix.

Nous chantons comme des oiseaux aveugles dans les ténèbres ; et ce n'est pas pour exalter le souvenir de la lumière perdue. Nous livrons naïvement notre sanglot à l'espace, ainsi que l'eau des fleuves aspire à la mer infinie.

II

Parfois un chef, sentant que nous étions à bout de ressort, nous rassemblait autour de lui et, ainsi qu'on remonte une pendule, nous donnait quelques tours de clef. Il parlait comme tous les gens de l'État, comme tous les caudataires du pape, comme tous les icoglans du sultan. Il faisait miroiter ses propos plus chatoyants encore que cette verroterie dont on use aux colonies pour acquérir les matières précieuses à un prix dérisoire. Il nous promettait le profit et la récompense ; mais, dans chacune de ses paroles, toutes juteuses des félicités annoncées, on sentait la menace tapie comme le noyau dans le fruit. Il se faisait insinuant et catégorique tour à tour. Il sollicitait notre sacrifice avec un lyrisme cornélien, puis l'exigeait aussitôt après en laissant entrevoir aux récalcitrants des châtiments de choix. On l'écoutait avidement ; et comment n'eût-on pas été attentif à qui prenait la peine de s'adresser à nous ? Il était tout à coup inspiré comme un augure. Il jurait que l'aventure se poursuivait sous d'heureux auspices et que la côte où nous aborderions en vainqueurs serait bientôt en vue. Il énumérait les circonstances favorables à notre fortune et nous invitait à honorer le

Manitou sympathique à nos aspirations. Il affirmait que la zone des vents et des courants hostiles était enfin franchie. Il louait la sainteté de l'entreprise et exaltait la grandeur de la Cause. Il renchérissait sur ses propres promesses et nous offrait un nouveau monde, un avenir comme un jardin de paradis où nous coulerions des jours d'une douceur à ne pas croire. Et, presque tous, nous nous rapprochions de lui, comme autour de Colomb devaient se presser ses compagnons subjugués.

Mais les journées continuaient à tomber comme de longues larmes dans un fleuve d'éternité et le rivage de la délivrance, annoncé par la vigie, n'était toujours pas en vue.

Alors, nous nous étendions sur le sol, comme des hommes qui n'attendent plus aucun bonheur du mouvement et qui raillent, de leurs corps immobiles, jusqu'à la vaine gravitation des mondes.

III

L'heure de l'appel ramenait les hommes dans la chambrée. De cinq heures et demie à huit heures et demie, vautrés dans la chaleur grasse de la ville, ils s'empiffraient en vitesse de tous les plaisirs qui restaient à la disposition des troupes à l'arrière. Ils revenaient

alourdis par les nourritures et la vinasse, le sang aux joues et parfois de sales images encore dans les yeux. Ils rentraient, cinglés par l'alcool lampé debout au comptoir, traînant l'air frais du dehors à leurs trousses et tout frémi sants encore du bain de liberté dans lequel ils venaient de plonger. Ils riaient au souvenir des joies furtives englouties pêle-mêle sans contrôle, monnaies suspectes ramassées à la hâte, bonheurs chimériques qui laissaient toujours le regret des félicités plus certaines. Il y avait jadis la maison, les images familières, les visages quotidiens qui donnaient à l'homme la sécurité et presque tout l'amour. Il y avait le métier où beaucoup excellaient, la peine et la satisfaction qui sont aux deux bouts de la tâche ; et aussi les habitudes, autour de chaque vie, pour plus d'aisance et de facilité. Il y avait pour toutes les aspirations le vaste et beau pays de l'avenir, cet avenir qui depuis est devenu la terreur de tous ! Qu'on n'invoque plus la noblesse du sacrifice, la sainteté de la souffrance, au nom de nous ne savons quelle apothéose d'opéra. Que les endormeurs de tout poil s'en aillent avec leurs drogues. Crions-leur notre vérité. Cette ville, ses viandes succulentes, ses vins et ses filles, cette ville et cet âge nous font horreur. Crevaux songe à une petite salle à manger dans un faubourg de Paris où il s'asseyait tous les soirs...

La soupière fumait sur la toile cirée... Le plus jeune des trois gosses s'endormait sur les genoux de sa mère. Renaud pense à ses livres et Troufaut se revoit fermant les volets de sa boutique. Troufaut qui disait encore ce matin : « Pourquoi donc, c'te guerre ; moi, je n'y pige rien. Et vous ? ».

Malgré ces rires, ces tapes sur les épaules, tous ces simulacres de gaieté, il n'y a pas de joie ici, mais au fond de chaque homme de la tristesse comme une vase. Qu'il vienne ce soir le joueur de flûte, celui qui prétend que tout est bien ainsi. Qu'il se penche sur chacune de ces âmes, qu'il écarte d'un souffle la fragile écume des rires et qu'il plonge, s'il l'ose, jusqu'au fond de l'eau habitée.

Fileur de propos raisonnables, honnête écrivain, journaliste, politique, gardien du régime, homme de confiance, tire de ton instrument ces sons qui bercent et engourdissent ; tu y trouveras à coup sûr l'assentiment des quelques bouviers intéressés à la tranquillité du bétail, mais tu n'auras pas la caresse de notre mufle. Croyez à mon onguent, viens-tu susurrer jusqu'ici ; il adoucit la brûlure des plaies, rend la lumière aux aveugles et facilite les agonies. Amen et merci. Personne ici n'a envie de recevoir quelque mauvais coup et nous n'avons que faire de ta drogue. Tu insistes, tu spécules sur la naïveté

de ces hommes. Ils ont, il est vrai, la confiance et la crédulité des enfants. Ils errent encore dans les limbes. Toute lanterne est bonne à ceux qui trébuchent dans l'ombre, et tu espères les entraîner sans peine vers l'áutel où tes dieux impatients les attendent. Ne triomphe pas trop vite. Ils sont déjà quelques-uns à savoir ce qu'on tenait tant à leur cacher. Des îlots de résistance se forment dans leur masse amorphe. La Graine sait bien qu'une certaine fosse n'en sera pas moins devant chacun de nous quand tu nous auras mis ton bandeau sur les yeux. Troufaut n'ignore pas que la souffrance sera toujours dans sa chair déchirée après que tu lui en auras exalté la nécessité. Tu es vraiment trop gentil de nous offrir le moyen infaillible d'endurer des maux toujours plus nombreux ; mais nous savons quels desseins et quels malfaiteurs sert cette loi de résignation que tu nous prêches. Ne débouche pas tes fioles, endormeur, et remballe tes promesses de bonheur. Si tu nous aimes, comme tu le dis, recommande-nous à tes patrons et obtiens que nous ne soyions plus écartelés sur une croix qui n'est pas la nôtre. Pour le reste, n'en aie pas souci, nous y pourvoirons. Tu nous sommes d'accepter l'inévitable et tu jures en levant la main que la route la plus sûre pour atteindre au bien est celle qui passe par le crime. Vicaire

papelard, ne nous promets plus un meilleur monde pour mieux nous tenir dans ton mauvais monde. Ce monde, tel qu'il est, nous sera bon le jour où nous en aurons la jouissance. Qu'on nous laisse seulement faire sa connaissance d'un peu plus près. Qu'on nous rende le territoire libéré de ses hypothèques. Qu'on nous rende également à nous-mêmes. Voilà tous nos souhaits. Nous n'aurons pas peur d'assumer le risque si c'est à notre profit. Nous souffrirons sans nous plaindre si c'est à notre compte. Et nous voulons bien mourir en tombant de l'arbre où nous aurons grimpé par fantaisie.

IV

Un tuyau gouttait toute la nuit sur ma tête. Je m'en détournais en vain. Cette goutte, cette larme intarissable de l'époque, me retrouvait toujours.

Chambrée nauséabonde, ce lieu était bien celui qu'il fallait à notre déchéance. Ces plafonds, ces murs dégradés et pollués, ce parquet gras, ces odeurs qui venaient toutes de la bête ou de la chose encrassée par le long usage, ces répugnants débris dans les coins d'ombre, convenaient à notre nouvel état et

nous en rappelaient à chaque instant l'horreur comme pour nous enlever toute possibilité d'illusion.

Les instruments des travaux héroïques, toujours nets et reluisants, savaient accrocher et fixer nos regards trop souvent tourmentés par le souvenir d'autres images. Le soir, la lueur avare d'une lampe unique nous maintenait dans un clair-obscur favorable au développement des pensées qui ne viennent pas du ciel.

Autrefois, ces hommes couchaient dans des lits. Après la fructueuse journée de travail créateur, ils montaient au sommeil, ils atteignaient le repos comme un faîte quotidien. Aujourd'hui, sur ces paillasses jetées à même sur le sol, ils s'écroulent chaque soir écrasés par la sombre fatigue de l'esclave qui voudrait entrer dans la terre pour un anéantissement plus complet.

Chaque soldat possédait quelques objets personnels qu'il entassait dans une caissette fermée à clef, car ceux qui étaient commis à la défense des biens de la communauté devaient d'abord mettre le leur à l'abri des convoitises du voisin immédiat.

Le clairon sonnait l'extinction des feux. Les hommes se déshabillaient. Certaines senteurs devenaient plus massives. M. le chanoine

quittait ses vêtements avec des ruses cocasses que lui suggérait sa pudibonderie ecclésiastique. Un ronflement formidable annonçait la fin précoce de Maton. Le caporal éteignait la lampe. Valériot, le maigre juif, accoudé sur son grabat et faisant tourner une cigarette au bout de ses doigts, filait quelques phrases onctueuses et obscures. Puis Troufaut, sollicité, racontait une histoire du front. Il en était ainsi presque chaque soir. Ceux qui n'y avaient pas encore été interrogeaient sans se lasser ce témoin qui avait l'avantage d'en être revenu. « Croyez-moi, concluait toujours Troufaut qui ne pouvait plus supporter la vie de caserne, vaut encore mieux être là-bas qu'ici ». Nous demeurions sceptiques, malgré tout, car il était trop visible que Troufaut n'avait qu'une médiocre envie d'y retourner. Le narrateur racontait pour la vingtième fois l'assaut du plateau de Vauquois, mais le sommeil lui enlevait ses auditeurs un à un.

— La ferme, là-dedans ! gueulait tout à coup le caporal ou quelque dormeur éveillé par le bruit des voix.

Troufaut se taisait et les quelques yeux encore ouverts laissaient retomber leurs paupières.

Un premier rat sortait alors de son trou pour prendre sa part des biens libérés par le sommeil des hommes.

LE PREMIER SOIR

Il tire sa montre. Il y a déjà un peu plus d'une heure qu'il est entré dans cette chambrée pour la première fois. La journée s'avance et les ombres commencent à s'épaissir. La nuit l'ampute de tout le vaste espace offert à ses yeux à travers les vitres et rétrécit son domaine jusqu'à le faire tenir tout entier dans cette chambre sordide où grouillent une soixantaine d'hommes comme des volailles empilées dans des caisses pour le marché.

Le froid, l'humidité, la mélancolie de l'heure, le cherchent et le trouvent à travers ses vêtements ; mais s'il boutonne son pardessus d'un geste instinctif, ce n'est pas seulement à cause du frisson qui vient de le secouer, c'est pour se défendre contre une attaque plus redoutable encore et sauver, d'une fin pareille à la mort, l'homme qu'il fut jusqu'ici.

Il est au seuil d'une nouvelle vie que rien en lui n'appelait et dont il sait qu'il ne pourra rien aimer. Non, ce n'est pas le froid seul qui le fait trembler, mais une anxiété comparable à celle

qui étreint l'être vivant à l'approche du dénouement. La tristesse de la tombe, comme une bruine qui endort, s'insinue sous ses paupières et il sourit en même temps qu'il songe au repos qui est la récompense de tous ceux qui ont atteint le terme. Ne plus être ! Se détendre, se défaire dans les eaux profondes et calmes. Volupté d'aspirer à la dissolution prochaine !

Il est pareil à l'arbre nouvellement transplanté. Les racines froissées, blessées, roulées en boule, les feuilles recroquevillées, la sève comme un sang qui se caille, il se recueille dans sa stupeur. L'ébranlement fut tel quand on l'arracha au sol où il tenait par tant de fibres, qu'il en souffre encore dans son tronc noueux, dans toutes ses branches et jusque dans la plus petite de ses feuilles. Peu lui importe aujourd'hui le nouveau terrain où il lui faudra désormais subsister, lutter et croître selon la nécessité imposée à toute chose vivante. Terres jectisses, terre arable, sédiments impénétrables, riche terreau ou sable avare, provendes insoupçonnées, sources souterraines, il y a là tout un continent inconnu à explorer, mais dont ne veut pas se soucier l'arbre meurtri qui ne sait plus que sa douleur et va peut-être mourir de ne pas pouvoir oublier la terre ancienne où il vécut.

Il pense à cette vie qui était la sienne et qu'il lui a fallu quitter contre son gré. Il pense à ses amis dispersés, à ses livres, à son travail abandonné, à sa table où il méditait, le soir, accoudé en face de la lampe. Sa vie était digne et féconde. Cette certitude, il ne la confierait à personne, mais il pouvait bien la porter dans le secret de son être, sans orgueil, mais non sans regret. Il était de ceux qui ont la fortune de croire à leur tâche. Et croire à l'œuvre de son intelligence, de son cœur et de ses mains — j'en appelle au plus modeste d'entre vous tous — cette présomption n'est-elle pas permise ? Sans doute, et il le sait bien, il était des vies plus lumineuses que la sienne, des vies pareilles à ces feux que les pâtres allument sur les hautes montagnes ; mais quel homme, même obscur, n'a pas une tendre faiblesse pour ce qui constitue son bien propre ? Il était des efforts plus importants que le sien, plus sûrement profitables à la communauté des vivants ; mais encore, quel homme est assez dénaturé pour ne pas chérir l'enfant de sa chair plus que tous les autres ? Et puis aussi, pour quelle œuvre inhumaine de destruction et de mort avait-il été contraint de déserter la sienne ? Oh ! il ne se retranchait pas dans un ressentiment égoïste. Il n'avait rien d'un prince détrôné qui pleure ses privilèges perdus. Il eût même, en d'autres

circonstances, porté allègrement sa part des maux qui allaient s'abattre sur tous les hommes de son temps, car il ne professait aucune de ces théories qui offrent à leurs fidèles de bonnes recettes pour se laver les mains des difficultés communes. Mais comment pouvait-il, de quelque façon que ce fût, participer avec un cœur léger et une âme satisfaite au crime de l'époque ? Comment croire à la régénération du monde par la baïonnette et le canon ? aux vertus de quelques drôles qui tenaient en leurs mains les destinées des peuples ?



Des hommes qu'il ne connaît pas encore vont et viennent autour de lui. Le mystère dont ils sont tous également enveloppés les mêle dans l'ombre de la chambrée et en fait à ses yeux une seule masse humaine bruyante et anonyme. Ces pas, ces paroles qui s'entrecroisent, ces rires, cette toux et ce sifflotement, il les perçoit avec indifférence, car parmi le ruissellement des sonorités, aucune ne lui désigne au passage une personne qu'il puisse nommer. Il reste enfermé dans le petit univers de ses pensées intimes. Il est seul dans une barque, au milieu de l'océan et il peuple de son rêve l'espace désert.

Mais voici qu'on allume la lampe et, instinctivement, les hommes s'approchent et se rassemblent autour d'elle. Il peut enfin les regarder tout à son aise, et la lumière, qui a mis brusquement un peu d'intimité dans ce lieu presque public, l'y invite, l'y oblige presque. Il n'est plus seul dans sa barque puisqu'il touche au port et peut déjà voir les gens qui vont et viennent le long de la jetée. Il atterrit. Les visages de ceux qui sont là se distinguent les uns des autres. Il les examine avec patience, un à un. Il commence à les connaître dans leurs détails. Les figures, les mains, les corps tout entiers, il les arrache à une nuit où ils étaient restés ensevelis jusque-là. Ainsi le sculpteur, avec une obstination appliquée, fait lentement jaillir de l'argile la forme humaine qu'elle recélait. Il déchiffre un texte, avec intérêt, avec passion certes, mais pas encore avec amour. Il mentirait s'il parlait d'une sympathie subite pour ses compagnons de hasard. Il lui sont aussi indifférents que tous ceux à côté desquels il s'est trouvé pour quelques instants seulement, au cours de sa vie, dans les rues, les théâtres et les trains. Il juge sans indulgence ces hommes qu'il voit pour la première fois. Il les trouve presque tous laids et vulgaires. Ils rient grassement, étalent la pire grossièreté et semblent accepter leur sort avec une passivité animale

qui le révolte. Il s'afflige de se sentir aussi loin d'eux. Il y a là un gros bonhomme aux lèvres lippues et aux cheveux frisés qui ne peut dire trois paroles sans les accompagner d'un geste crapuleux ; un petit homme chétif qui exhibe entre deux oreilles aplaties un museau pointu de fouine et qui égrène avec volubilité tout un chapelet de bourdes énormes ; un autre, le plus âgé de tous certainement. résigné, flétri, décoloré, tel un navet oublié dans la cave, et qui hoche la tête de temps à autre en bredouillant une approbation incompréhensible ; un grand diable aussi qui porte un gros nez rouge de carnaval dans un pâle visage de carême et glousse à tout propos en minaudant comme une fille chatouillée. D'autres encore, beaucoup d'autres, figures plates et d'andouilles, hélas ! faces joufflues, dodues, suiffeuses, comme gonflées à coups de pompe, gueules de raie et d'empeigne, poupées grotesques de carton, têtes de foire et de massacre, têtes de lard et têtes d'âne, mascarons d'ennui et masques hilares, phénomènes. échantillons. bric-à-brac d'humanité, pas très belle, pas très drôle, d'humanité quand même, dont il fait aussi partie, pas mieux tourné ni fignolé, humanité qu'il faut bien prendre telle qu'elle est, et qui n'est pas responsable, après tout, des négligences du Seigneur, son auteur. Parmi la bande des

civils dépaysés, quatre ou cinq uniformes. Ceux-là montrent par leur aisance qu'ils sont déjà assimilés. Ils font les honneurs de la maison avec un petit air supérieur que tout le monde trouve légitime. Ils forment une petite confrérie à part et correspondent par sous-entendus et clins d'œil. Ce sont des hommes qui ont déjà un passé commun. Chacun des autres sent combien il serait important de s'insérer au plus vite dans ce petit groupe où il n'est guère question que de tuyaux et de filons. Il y a une surenchère d'amabilités et de flatteries serviles autour des porteurs d'uniformes. On les assaille de questions, on sollicite avec déférence leur avis, on les écoute bouche bée et on rit bruyamment avec eux chaque fois qu'ils veulent bien en donner le signal. C'est qu'il s'agit pour les derniers venus de s'adapter le plus rapidement possible à la nouvelle situation qui leur est faite. S'adapter, tout est là. Jusque sous les canons, dans leurs cagnas, ils ne chercheront pas autre chose. Et même, dans le trou d'obus, veillant la nuit à vingt mètres de la mitrailleuse ennemie, leur corps cherchera la position la moins inconfortable. La mobilisation ? La guerre ? Ce sont là les grandes causes, lointaines et obscures, pareilles à celles qui régissent les destinées de l'univers. On ne peut que s'appliquer à en subir les conséquences tant bien

que mal. Et on y trouve alors assez d'occupation pour n'avoir plus le temps de songer à se révolter contre elles. La tâche la plus urgente est de s'installer aussi commodément que possible à la place où le flot vous a rejeté. Il faut, au plus vite, organiser coûte que coûte sa petite vie en essayant d'y introduire le minimum de sécurité et de confort que peut permettre un état aussi précaire que l'état de guerre.

— On a l'eau juste au pied de l'escalier, dit un homme. Ça, c'est de la veine.

Chacun, d'ailleurs, est déjà persuadé que sa bonne étoile l'a conduit dans la meilleure chambrée de la caserne et qu'il y occupe une place de choix. Aucun ne changerait sa paillasse contre celle du voisin. La personnalité la moins accusée sait vite marquer à son chiffre les objets dont elle use et ceux-ci, d'autre part, savent vite aussi imposer un singulier attachement à leurs possesseurs. Ces hommes qui sont là depuis quelques heures à peine sont déjà pris, comme au lasso, par cent liens subtils et ils ont hâte, dirait-on, d'en nouer mille autres encore. Cette chambre où plusieurs d'entre eux sont entrés avec horreur ne leur paraît plus si étrangère, ni si triste. L'air qu'ils y respirent est maintenant chargé d'eux-mêmes et ils achèvent d'y mouler, pleins de sordides espoirs, une nouvelle vision de leur vie. Inconnus

ce matin les uns aux autres, les voici comme des convives réunis autour de la même table. Leurs corps si semblables baignent sans en souffrir, sans même le savoir, dans les chaudes odeurs qui choquèrent ce matin plus d'un nez sensible. Et leurs fronts, sous la lampe unique, comme des coupes se cherchant pour un toast, afin de mieux mêler leurs pensées se rapprochent de plus en plus. Ils ont pris possession de leur nouveau royaume bon gré mal gré. La cruche est là sur la table et le crachoir dans le coin là-bas. Cette chambrée est devenue une province soigneusement explorée. La limite de la forêt vierge a été reculée jusqu'au seuil de la chambrée voisine et son empire se rétrécira chaque jour un peu plus. Etude des lieux et des êtres, inventaire des objets, des nourritures et des places, examen des possibilités, oh ! pas pour un vain jeu et le plaisir de l'esprit, mais seulement pour le corps avide de se caler dans une alvéole habitable.

Entassés pêle-mêle dans la charrette qui les menait au supplice, les condamnés cherchaient encore la place la plus commode et l'attitude la moins fatigante.

Tu chercheras à t'adapter jusqu'à la minute qui précède la mort !

Onzième commandement ! Et le plus impérieux de tous.

Dès que les exigences du corps sont à peu près satisfaites, l'esprit se laisse glisser du mât de vigie où l'inquiétude seule le tenait éveillé.

Quelques hommes sont descendus au réfectoire. D'autres qui avaient apporté des provisions pour ce premier jour se disposent à les manger ensemble et improvisent une installation. Les musettes se font des aveux mutuels. Des paquets sont déficelés. De la charcuterie, des fruits, des bouteilles apparaissent. Le premier litre est réparti entre tous les quarts pour la communion, et on trinque gaiement.

Manger ! Et boire ! Ah ! oui. Il faut bien. Le corps, toujours. Le bougre sait réclamer ce qui lui est dû. Et celui qui était resté jusqu'ici à l'écart sur sa paillasse se soulève à son tour et saisit un paquet qu'il avait posé sur la planche en entrant. Mais les autres l'appellent. Qu'a-t-il à rester comme ça, seul, dans son coin ? Peut-être qu'on le dégoûte ? Monsieur daignera-t-il accepter deux doigts d'Aramon ? On l'en prie, la casquette à la main. Allons, quoi, on est tous des copains ici. On va se serrer autour de l'auge pour lui faire une petite place, qu'il avance. Faut pas qu'il se laisse aller à cultiver tout seul dans le noir. On lui verse un quart de vin qu'il veut absolument refuser et qu'il lui faut bien accepter finalement. Accepter ! Accepter ! N'est-ce pas la loi ? Accepter

et renoncer. Ceux-là et tous les autres, ceux d'en bas, du milieu et d'en haut, ceux de tous les étages de la société ont-ils jamais fait autre chose ? Le plus malin, ou qui se figure tel, celui-là même qui croit commander aux événements n'échappe pas à la servitude des brancards et du harnais. Et, toujours, est le plus facilement conduit celui qui croit mener les autres.

Et lui seul, entre tous, aurait la prétention de brouter librement au pré ? Allons donc ! Le plus indépendant, dès qu'il a perdu un harnais, n'aspire qu'à en retrouver un autre. Etre attelé et se laisser diriger, pour une sécurité même relative, même provisoire, n'est-ce pas là ce qu'ils désirent presque tous ?

Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, dit la sagesse populaire. De l'espoir, oui, c'est-à-dire : la perspective de vivre encore quelque temps. Continuer à être ! religion de toute chose vivante qui veut simplement durer, dans n'importe quelles conditions, à tout prix, durer en souffrant le moins possible.

Patience, l'arbre transplanté, dès qu'il sera revenu de sa stupeur, enverra quelques petites racines à la découverte dans le nouveau sol où il saura s'attacher, chaque jour un peu plus fortement, par une chevelure inextricable de liens sans cesse multipliés. Dans la terre la

plus ingrate, il trouvera sa subsistance. Tant qu'il y a de la vie, il y a la possibilité de la faire durer. L'arbre se reprendra à vivre et à croître selon la loi qui lui est dictée. Ses feuilles d'hier tomberont, comme les vains souvenirs d'un passé révolu. La sève continuera à le parcourir dans toutes ses dépendances, à porter dans ses ramifications les plus lointaines le message de la loi commune à tous les êtres. Car, tant qu'il y a de la vie, il faut d'abord vivre. Il faut naître de soi, et sans se reposer un seul jour. La mort n'est pas devant, mais derrière, seulement dans la vie usée. Et c'est pourquoi l'homme vivant pénètre d'un pied léger dans l'aventure de l'avenir. Devant lui, c'est toujours la vie, l'innombrable germination, la naissance éternelle de l'univers promise à son appétit.

On partage avec lui les nourritures. On lui parle. On le questionne. Il mord à mille hameçons. Et lui aussi, le rebelle, commence à s'apprivoiser. Il tait les pensées qui ne seraient pas comprises par ces hommes. Il use de leur vocabulaire pour mieux se mettre à leur portée, et, même, il descend jusqu'à mentir à sa conscience pour escroquer leur sympathie en se montrant pareil à eux. Il sourit aussi, et déjà sans effort, aux plaisanteries du plus stupide de ses nouveaux compagnons. La grossièreté

du gros frisé ne le choque plus autant. Il s'habitue, lui aussi ! Il s'adapte, oh ! honte. Mais, n'est-ce pas la loi ? Il s'informe, auprès de ceux qui savent, des choses qu'il ignore encore. Où sont donc ce dégoût et cette horreur de la tâche misérable à accomplir qui l'inclinaient sur un abîme il y a si peu de temps ? Mais quoi, ne faut-il pas d'abord être ? Vivre ? Vivre tout de suite, et calmer la faim, et brosser ses souliers. Qu'a-t-il entendu ? Il dresse l'oreille. Il paraît qu'il y a un poste libre dans un service qu'on dit meilleur que les autres. L'emploi, justement, semble avoir été créé pour lui. Il s'intéresse. Il sourit. Il remercie. Celui qui le renseigne est l'un de ceux qui, au premier abord, lui ont été les plus antipathiques. S'en souvient-il ? Ces hommes sont presque tous de braves types et plus d'un montre du bon sens, voire même une certaine qualité de finesse. Le gros frisé qui offre si chiquement ses provisions a, sans nul doute, un cœur excellent. Sa grossièreté ? Ses gestes obscènes ? Oui, bien sûr ; mais il est si drôle ! Chaque visage et chaque voix correspondent maintenant à un nom qu'il connaît. Celui qui rit en ce moment derrière son dos, c'est Maton. Il n'est plus seul.

La guerre ? Le crime innombrable ? La révolte de la conscience ? Chut ! L'homme qu'il était

ce matin encore s'est assoupi au fond de lui. Il n'est plus qu'un pauvre diable parmi d'autres sur la terre où il doit vivre, coûte que coûte, et tout de suite. Il n'est plus occupé qu'à écarter des obstacles et à évincer des périls immédiats. Au milieu de la mer démontée, il s'efforce, comme tout le monde, de se maintenir sur son rocher. Il faut vivre chaque minute qui se présente et s'y caler commodément ainsi que l'exige le corps, le corps chéri et si sensible. La sommation impérieuse de l'ange intérieur, la nécessité de tuer dans trois mois, la menace de la mort pour soi-même à cent kilomètres d'ici... On repensera à toutes ces choses dès qu'on en aura fini avec les fâcheux qui insistent à l'instant même au seuil du logis. Le souci le plus urgent à neuf heures moins dix est de dénicher à tout prix un polochon pour ne pas passer une trop mauvaise nuit. La question qui va se renouveler avec le plus d'insistance avant le sommeil est celle de savoir si on aura assez de chance demain matin pour rencontrer ce sergent qu'on doit solliciter au sujet de la place convoitée.

Le pèlerin ne veut plus s'arrêter une seule minute avant d'avoir atteint le but de son voyage, mais à la porte de la première auberge, son corps, si savamment exigeant, le trahira. A chaque minute suffit sa tâche.

Il y a dix mille prisonniers au tableau du communiqué ce soir, et c'est, bien sûr, une nouvelle importante. Mais voici qu'on lui apprend qu'en donnant une pièce au garde-magasin, on peut obtenir une belle capote neuve ; et c'est une nouvelle plus importante encore car, quoi qu'on puisse penser, il vaut mieux le penser dans un vêtement neuf et seyant que dans une pelure crasseuse d'un passé redoutable.

Despotisme de l'être actuel ! Immolation de l'avenir à la journée présente ! Irréalité de tout ce qui n'est pas la minute. D'abord manger, et dormir quand vient le sommeil, et se laver, et enfiler son pantalon, et se gratter. D'abord obéir et n'omettre aucun des gestes nécessaires pour que l'être continue à exister dans l seconde.

Il s'écoulera avec les minutes, entre les riv préparées. Il succombera à tous les pièges, il sera la proie aveugle des innombrables conjurés qui le guettent pour le porter, sans qu'il s'en aperçoive, ou presque, jusqu'où il s'était juré de ne point aller.

Le voilà qui raconte à son tour des histoires et qu'on l'écoute. Comme il parle bien. Il en est lui-même surpris. C'est un gaillard qui sait beaucoup de choses et a le don de s'exprimer avec aisance. Il s'enhardit. Il prend de l'assu-

rance... et du plaisir à se sentir écouté avec tant d'attention. Il accepte avec délice l'hommage silencieux de ces hommes qu'il méprisait il y a à peine quelques heures. La conscience soudaine de son pouvoir sur eux et le vin qu'il a bu le grisent un peu. Il domine un auditoire soumis et il goûte la joie d'un triomphe. Pourtant, il n'est qu'un vaincu.

Allons, tout est bien. Le voilà pris, et plus vite qu'on n'aurait pu l'espérer. Le méfiant est entré dans la trappe. Le révolté a fait sa soumission.

Et les dieux cruels, contents de leur esclave, lui jettent comme une gratification les sourires approbateurs et les flatteries de ses compagnons de chaîne.

AUXILIAIRES

On sait quel discrédit, bien immérité d'ailleurs, s'est attaché aux utiles fonctions du soldat auxiliaire depuis qu'un certain nombre de solides gaillards aptes à des besognes plus viriles et plus glorieuses ont réussi, grâce à des complaisances criminelles, à s'incruster dans les services de l'arrière. Nous n'étions que de pauvres citoyens égrotants, mais nous avions pourtant conscience de servir selon nos moyens, avec une application méritoire et une absence complète d'ambition personnelle, la cause de nos maîtres bien-aimés. D'autre part, notre condition d'auxiliaires, bien loin de nous valoir cette sécurité que tant de bouillants patriotes nous reprochaient, nous maintenait dans un état de continuelle et douloureuse incertitude. La cloison qui nous séparait du service armé manquait tellement d'étanchéité qu'elle permettait toutes les infiltrations. C'était, dans les deux sens, un va-et-vient ininterrompu. Des bonshommes, fruits mal venus, mollets et pauvres en jus, nous étaient chaque jour enlevés

pour être expédiés au front d'où nous revenaient d'autres sujets déjà usagés et si bien vidés de leurs forces qu'ils ressemblaient à des citrons pressés par quelque appareil breveté. Nous nous attendions tous à être happés par la mécanique un jour ou l'autre et nous vivions dans des transes bien compréhensibles. Je prétends qu'il vaut mieux être un condamné qu'un prévenu. Dès que le jugement l'a frappé, l'accusé cesse de le craindre et la paix redescend peu à peu en lui. On n'ignore pas que le malfaiteur traqué pendant de longs jours goûte un véritable soulagement aussitôt après son arrestation et l'aveu de son crime. Cette situation d'attente finissait par devenir si intolérable à certains d'entre nous qu'ils s'offraient d'eux-mêmes à la Bête avant qu'elle ait jeté son dévolu sur eux ; mais c'était le plus souvent sans succès car les choses devaient se passer selon un rite convenu qui comportait de nombreuses péripéties.



Tous les matins, après nous être comptés par quatre, nous nous mettions en route pour le ministère des Délassements Nationaux. Nous marchions les uns derrière les autres en tenant la tête bien droite ainsi que cela nous était recommandé.

Le vétuste bâtiment engloutissait deux fois par jour notre longue colonne sans le moindre tressaillement. On sentait qu'il se souciait aussi peu de nous que d'un chapelet de saucisses. Dès que le dernier homme avait franchi son seuil, le ministère retournait à son sommeil de brute qui digère. Son horloge, indifférente, continuait à aller son petit train-train comme si rien ne s'était passé. Et la rue cherchait en vain à intéresser ses deux cents fenêtres voilées de blanc comme les yeux de certains aveugles.

Quelle somme d'efforts patients et de soins intelligents nous venions engloutir tous les jours dans les flancs de cette ingrate bâtisse! Nos sacrifices à l'État et au gouvernement, moins cruels il est vrai que ceux de nos frères du service armé, nous semblaient néanmoins dignes d'être mieux appréciés. Nous avions abandonné toutes nos libertés, remisé nos convictions personnelles et étalé notre amour-propre comme un tapis sous les pieds de nos maîtres. Nous avions déserté des travaux souvent captivants et utiles pour une tâche rebutante dont la nécessité nous échappa toujours. Nous avions consenti à coucher dans l'étable et à manger dans l'auge. Mais en échange de nos renoncements et de nos peines, du zèle aussi avec lequel nous accomplissions notre tâche, nous ne récoltions guère que les engueu-

lades quotidiennes de nos supérieurs. Je n'ignore pas que de nobles âmes ont su rester semblables à elles-mêmes dans le pire esclavage et je ne pense pas seulement à Épictète. Mais nous n'étions que de très pauvres hommes sensibles aux moindres marques d'affection et non des héros marmoréens. Toutefois, en dépit des cruelles déceptions dont nous étions chaque jour abreuvés, nous ne nous laissions pas abattre et je crois qu'on aura plus tard quelques raisons de reconnaître que nous aussi nous avons bien mérité de la Cause. Je suis arrivé, pour ma part, à compulser et annoter onze cents dossiers dans une journée. Il est vrai que je faisais partie de la fameuse équipe dite des « Grands bouffeurs de boulot ». Quel chroniqueur relatera jamais les secrets mais épiques combats livrés par nous dans les galeries ténébreuses des Délassements aux régiments innombrables de dossiers poussiéreux. Nous fûmes plus d'une fois près de succomber et je n'ai pas oublié l'insolent ultimatum que nous lança un matin notre chef de service : « Si je n'ai pas ces dix mille dossiers ce soir, je vous fous tous dedans ! » Le digne homme alla passer la journée avec son état-major dans un café du voisinage où se tenaient à l'ordinaire quelques filles aussi chaudes que la bière était fraîche. Il revint à la tombée de la nuit, bien

résolu à faire un sort à sa menace du matin ; mais nous étions déjà les maîtres du champ de bataille et les dossiers vaincus, par monceaux, mordaient sur le sol leur propre poussière.

Hélas ! il y eut bientôt de nombreuses victimes dans nos rangs. Nous respirions un air humide et empoisonné dans les tranchées du ministère. Nous étions chichement nourris, surmenés et enclins à une tristesse qui n'est pas bonne pour la santé. La bronchite et la pneumonie attaquèrent avec vigueur nos poumons débiles. Beaucoup d'entre nous furent conduits par ces maladies à l'hôpital et plusieurs un peu plus loin... jusqu'au cimetière. Humbles morts sans médailles, qu'on ne donne pas en exemple et qu'on enterre sans discours, il faudra bien que la postérité vous rende justice à vous aussi. Vos vertus, plus civiles que militaires, il est vrai, vous donnent droit néanmoins aux honneurs du palmarès. Votre gloire est peut-être d'une essence plus rare encore que celle de nos intrépides nettoyeurs de tranchées. Ceux-là, en effet, ne sont vraiment des héros que par intermittence, au moment où ils sont possédés par la frénésie du combat. Votre zèle à vous fut quotidien, assidu et parfaitement calculé. Aucun intérêt, aucun espoir d'une récompense quelconque ne vous le dicta. Ce noble enthousiasme qui

vous souleva si souvent ne dut jamais rien qu'à vous-mêmes et j'atteste ici qu'on ne vous versa jamais la moindre goutte de gnole avant ces grandes offensives dont je fus le témoin et le participant. Croyez-moi, le champ de bataille le plus humble et le moins sanglant est celui où il y a le plus de mérite et de profit à triompher. Le silence qui enveloppa vos actions ajoute à leur grandeur. Mais pourtant, et je le jure sur les tombes fraternelles de nos martyrs, violant votre modestie, je publierai vos exploits. Quand nos grands héros nationaux, astres éblouissants, étoiles d'une dimension inaccoutumée, seront enfin rassasiés de gloire ; quand ils auront reçu toutes les médailles, tous les diplômes, tous les titres, tous les honneurs, et qu'ils commenceront à montrer les premiers signes de cette fatigue heureuse qui suit l'assouvissement du désir, le ministre de la Guerre trouvera encore, j'en suis sûr, quelques lauriers épars au fond de ses magasins pour en orner vos modestes poitrines.

Relevons la tête, compagnons ! Et ne rougissons plus de notre obscure destinée. Mourir au champ d'honneur n'est qu'un moyen et non un but. Il faudra des hommes pour l'œuvre de paix comme il en fallut pour l'œuvre de guerre. Quelques rescapés, chançards et malins, s'apprêtent à courir les provinces pour y faire

l'éloge de la victoire. Quelle tête feraient-ils, je vous le demande, s'ils ne pouvaient plus réunir dans tout le pays les éléments d'un seul auditoire ?

Je pense à vous : Troufaut, Maton, Tissier, Crevaux, Peau d'fesse, Maillard, à vous et à tous les autres soldats de deuxième classe comme moi, hommes doux et humiliés à qui la guerre a tout pris et à qui la victoire, non seulement ne rendra rien, mais saura bien encore prendre quelque chose. Je pense à toi surtout, aujourd'hui, Dupin, ma vieille Graine, qui nous fit tant de fois sourire quand nous n'en avions guère envie. Je me suis promis de te consacrer un écrit. Je viens de flâner dans les sentiers sinueux du souvenir et pour arriver jusqu'à toi, j'ai pris le chemin des écoliers. Mais maintenant que je t'ai retrouvé au bout de mes pensées, je ne te quitterai plus des yeux un instant.

LA GRAINE

Il s'annonçait lui-même, en vous tendant la main :

— Dupin, dit La Graine ; classe 1906.

Et la révélation de son identité était ordinairement accompagnée d'un petit commentaire. Par exemple :

— Ma vieille n'en est pas encore revenue d'avoir couvé un caneton comme moi.

La première fois que je l'ai rencontré c'était dans cette sentine fétide qu'est un couloir de vieille caserne. Nous étions là une trentaine de civils appelés pour remplir nos obligations militaires. Nous appartenions tous provisoirement au service auxiliaire. Nous passâmes devant le sergent chargé de nous octroyer à chacun une fonction en rapport avec nos capacités. Il y avait là Le Vannier, l'illustre chimiste, prix Nobel. Le serre-pied lui a dit :

— Vous êtes chimiste, mon garçon ? Parfait. Les fourneaux, ça vous connaît, n'est-ce pas ? Je vous planque aux cuisines ; vous aiderez les cuistots.

La Graine avait suivi.

— Dupin, ébéniste ! C'est vous ? Assez bonne cursive, mais faudra voir à soigner vos majuscules ; secrétaire d'état-major.

Nous fîmes partie tous les deux d'une équipe destinée à renforcer la troupe des secrétaires retranchés dans les sous-sols du ministère des Délassements Nationaux.

Chère petite Graine ! Dans quelle tenue on le vit sortir un matin du magasin d'habillement ! Vêtu de gros velours à côtes, la veste opulente, le pantalon en accordéon, et coiffé d'un calot exigu qu'il portait au sommet du crâne à la manière des pitres ; on eût dit un batteur de tapis des Grands Magasins Réunis.

— Si c'est permis de traiter ainsi un honnête homme ! s'était-il écrié en apparaissant dans son uniforme qui dégageait une riche odeur de colle en putréfaction.



C'est un heureux hasard qui plaça La Graine parmi nous, car sans lui je crois que nous aurions désappris à sourire. Il sut être l'ordonnateur de nos menues réjouissances et la vestale de notre bonne humeur. Il avait le génie de l'épithète et il atteignait dans l'invective à l'ampleur du verbe homérique. Sa fantaisie

inventive ne donna jamais aucun signe d'épuisement. Le matin, pourtant, il broutait parfois en silence on ne savait quelles pensées et il fallait l'asticoter comme un briquet rétif pour en tirer quelques étincelles, mais dès qu'il était en route c'était un ruissellement de pépites comme on n'en a peut-être pas encore vu au Klondike. Le lumineux, l'étincelant bonhomme ! Je ne saurais mieux le comparer qu'à un maître artificier dont les poches étaient toujours bourrées de fusées et de pétards. Il suffisait de lui jeter une petite boutade, comme une amorce, et aussitôt : pan ! pan ! chandelles romaines, fusées, serpentins, queues de rat et soleils, fusaient, éclataient, tournaient, allumant de joie toutes les trognes.

— C'frère-là, y m'f'ra crever de rire, disait notre Peau d'fesse.

Généralement, Tissier flambait le premier, car il ne quittait pas La Graine de l'œil, et on entendait tout à coup une cascade de gloussements étouffés aussitôt suivie par un accès de toux que rien ne pouvait plus arrêter. Le gros Maton, moins combustible, prenait un peu plus tard, mais quel magnifique bûcher c'était alors ; il en frisait l'apoplexie. L'autre gras de la bande, l'obèse Brinborel, produisait soudain un rire aigu de fillette que je n'ai pu m'habituer à entendre sans en être troublé.

A première vue, on se serait cru en droit d'espérer mieux de cette bonde. Guyot éclatait sans aucune retenue, cependant qu'une mèche folâtre se mettait à frémir sur son front. Bientôt, toute la tablée était dans les convulsions. Troufaut avait les larmes aux yeux et Crevaux prétendait qu'il en avait « mal derrière les oreilles ».

C'était presque le bon temps.

Quand Ravon sentait l'ennui l'imbiber comme de l'encre répandue sur un papier buvard, il allait rôder vers La Graine et revenait chaque fois complètement reblanchi à neuf.

Petite Graine qui étiez comme un lustre de fête dans l'un des plus sombres puits de cette époque charbonneuse, je pense à vous avec reconnaissance. Je vous ai parfois entendu dire après nos bruyants ébats : « C'est autant de pris sur l'ennemi ». Et cette phrase qui ne me paraissait pas mériter une attention particulière m'est bien souvent revenue à la mémoire depuis le jour où nos destins prirent tout à coup des routes si différentes !



La guerre avait un peu obscurci l'esprit de ceux qui, ne la faisant pas, pouvaient consacrer quelques loisirs à la réflexion.

Il fallut, à maints bourgeois de ma connaissance, un certain temps et le secours répété de toutes les feuilles de la bonne presse pour découvrir l'attitude qu'il était convenable d'adopter vis-à-vis de l'événement. Et beaucoup d'entre eux n'y seraient point parvenus sans le zèle inspiré de nos bons bergers qui surent si bien, en répétant tous les jours quelques aphorismes saisissants, ramener l'ordre et le repos dans les consciences. Certes, le stratagème était tout indiqué ; il fallait pourtant y songer. Encore et toujours ce sacré œuf de Colomb.

Chaque citoyen, solidement retranché dans la sentence élue, put alors attendre la fin du drame en fumant sa pipe.

Les uns disaient : « Vaincre ou disparaître ». Sublime formule digne d'un héros de la tragédie classique, mais dont la seconde proposition dégageait un subtil relent de défaitisme. Les patriotes grand teint juraient : « On les aura » ; et ce lapidaire apophtegme condensait toute leur certitude. Des industriels ayant connu une brusque et invraisemblable prospérité soupiraient en baissant les yeux : « Ça durera encore très longtemps ». Quelques quinquagénaires trop sensibles gémissaient bien en remuant les dominos : « C'est une terrible guerre ». Mais les folliculaires étaient d'une

autre opinion. Ils décrivaient la guerre comme une espèce d'idylle où les guerriers se pâmaient d'amour dans les bras de la mort parfumée et s'exaltaient à l'idée d'être déchiquetés par les obus. Le commandant, qui attendait beaucoup de l'entreprise, estimait en contemplant ses galons que les parallèles n'en sont vraiment que lorsqu'elles sont cinq et le colonel était chaque jour tourmenté par un rêve qu'on pourrait dire étoilé. Quant au simple soldat dans les tranchées, il... Mais ce qu'il pouvait penser n'intéressait personne.

J'avais remarqué dès la première minute de notre rencontre que La Graine traitait la guerre avec une légèreté déconcertante, pire même : avec jovialité Il avait pourtant à son actif un assez mauvais séjour de quelques mois au front et il souffrait encore, cruellement parfois, de cette blessure qui lui avait valu d'être versé dans le service auxiliaire.

Dès qu'il était levé, il allait acheter son journal à une pauvresse qui se tenait à la grille de la caserne. Il regardait les portraits des célébrités fugitives. Des rois, des politiques, des généraux nouvellement promus voisinaient curieusement avec des malfaiteurs de choix.

— Quelles nouvelles, La Graine ? lui demandait-on. Est-ce qu'on n'aurait pas, par hasard,

signé la paix cette nuit sans nous prévenir ?

Sans répondre, il lisait d'abord quelques lignes pour lui seul, et, à l'ordinaire, entrait tout de suite en gaîté :

— Non, ce qu'ils me font bidonner !

— C'est si drôle que ça ?

Il nous lisait alors à haute voix le passage sur lequel il était tombé, puis s'esclaffait largement :

— Hein ! qu'est-ce que vous dites de ça mes p'tits agneaux ? Le journaleux qui a pondu cet œuf-là a dû s'en écorcher le... pondoir. Si vous n'êtes pas heureux avec ça, c'est qu'il n'y a pas de bonheur pour vous sur la terre.

Il lisait encore quelques lignes et lâchait son journal pour se tenir le ventre.

— Mauvaise Graine, tu n'es pas sérieux, tu tournes tout en ridicule.

— Tout ? Quoi, tout ? Ces gars-là ? répondait-il en montrant le papier hilarant. C'est-il que monsieur veut plaisanter ?

***

Le major m'avait accordé un jour de repos à la chambre et La Graine avait précisément été commandé de corvée le même jour. Il devait enduire le bas des murs d'une nouvelle

couche de coaltar et passer les pieds de châlit au pétrole. Je crois bien qu'il devait aussi s'appuyer toutes les lampes, Meluron, le lampiste en fonctions, ayant été versé la veille dans le service armé.

— Est-ce que tu crois que ça va durer encore longtemps, Dupin ?

— Ça vogue plutôt vers ces eaux-là.

— Les soldats qui viennent de passer un hiver dans les tranchées n'accepteront peut-être pas d'en passer un autre.

— L'hiver prochain ce ne sera plus les mêmes, puisque les autres auront été presque tous démolis. Et je pense que les choses s'arrangeront très bien. Avec quelques discours, comme des truellées de mortier, on rafistolera un peu la bâtisse. Ça tiendra, tu verras...

— Est-ce que tu crois que nous serons vainqueurs ?

— Qui ça, nous ? Toi et moi... ou les autres, les patrons ?

— Farceur. Tu es bien d'avis, pourtant qu'il est nécessaire que nous leur foutions une frottée. Il y a assez longtemps qu'ils la cherchent. Pourquoi rigoles-tu ?

— Je pense à ce ministre qui est venu l'autre jour au quartier pour exalter le moral des deux régiments qui partaient. Est-ce que tu te

souviens de son pardessus qui est resté relevé par derrière pendant toute la cérémonie ? Comme c'était cocasse ! S'est-il trémoussé ! Les bras, les jambes, la tête, ça bardait ! L'avait pourtant pas l'air méchant du tout ; seulement un peu ballot. On a bien ri quand il a crié : « On les foutra à la porte du pays à coups de pied dans le cul ». Il n'a pas dû comprendre qu'on riait surtout par politesse. Tout le monde sait qu'un homme comme lui est trop bien élevé pour aller donner un coup de pied dans le cul à quelqu'un. Ce genre de travail, c'est réservé aux mufles comme nous.

— Tu n'accrocheras pas les portraits de nos dirigeants au-dessus de ton lit, hein ? Après tout, c'est pourtant nous, les membres du suffrage universel, qui les avons élus.

— Pardon, je n'ai jamais voté pour ceux-là. N'oublions pas le droit sacré des minorités !

La Graine s'était comiquement redressé pour faire cette déclaration grandiloquente qu'il corrigea aussitôt en souriant :

— Bien que les minorités, elles soient souvent aussi tartes que les majorités. Tout ça, c'est Jean-fesse et compagnie. Heureusement qu'on peut toujours s'en dilater le soufflet. Une petite rigolade à propos, ça vaut un bon ramonage, vois-tu. Ça fait tomber la suie qui s'amasse de temps en temps dans nos conduites. On a

besoin aussi d'aération. Quand je rigole un bon coup, c'est comme si je m'ouvrais une fenêtre.

— Les hommes sont malheureux sur leur terre, mon petit singe, et ils le sont depuis si longtemps qu'ils le seront probablement toujours.

— Oui, s'il y avait ce soir un train de plaisir pour la lune, je sauterais dedans en vitesse. Mais, à bien réfléchir, peut-être que ce serait encore moins drôle là-haut ! Imagines-tu toutes ces bandes de lunatiques ? Tout compte fait, je finis par croire qu'il faut faire sa soupe avec ce qu'on a. Il n'y a que les gourmands et les ambitieux qui gémissent tout le temps sur leur sort. Moi, je n'ai même pas envie d'être caporal. Qu'ils me laissent tranquille dans mon coin, c'est tout ce que je leur demande. Avant la guerre, ils m'avaient déjà à peu près oublié, à part les contributions, mais ils ont bien su me dénicher pour m'embarquer dans leur affaire. J'ai marché, oui, c'est vrai, mais faudrait pas qu'ils se montent le cou et qu'ils se figurent que je ne vois pas clair. Le gros Loulou peut revenir cent fois s'il veut nous frictionner avec ses discours, il y aura toujours un petit coin de ma peau qui lui échappera.

***

La Graine est en verve.

— La guerre, c'est comme une grande omelette, mais les cuisiniers ont à leur disposition beaucoup plus d'œufs qu'il n'en faut. Il s'agit d'être du tas de ceux qui ne seront pas cassés. Quand j'étais au front, il y avait un petit doublard qui devenait marteau dès que la nuit commençait à tomber. Il nous a fait faire bien des sottises. Cette bêlure se mettait tout à coup à gueuler, sans qu'on sache pourquoi : « Aux créneaux ! Aux créneaux ! ». Et il nous forçait à tirailler dans le noir en beuglant à nous rompre le cou : « Mort aux boches ! V'là des prunes, tas de salauds ! ». Le pire, c'était quand il nous envoyait en plein jour couper l'herbe au couteau sous les fils de fer barbelés. Quelle idée de Jacques ! On était à peine à trois cents mètres des autres et ils nous tiraient comme des lapins. C'est comme ça que j'ai été percé. Mais faut croire que ce petit œuf n'a pas été pondu pour être gobé par ces vilains boches puisque je suis encore là. C'te guerre-là, voyez-vous, il y avait trop longtemps qu'on en parlait. Ils étaient trop à l'aspirer comme avec une paille. Et tous ces sales journaux qui n'arrêtaient pas de faire kss… kss… Nous voilà dans la grande torchonnée. Bien. On essaiera de tenir sa place convenablement ; mais ce que je n'admets pas c'est qu'on cherche à nous passer les clairs au cirage. Quand Bibichon, le ministre des vents

asphyxiants, vient nous raconter que les Russes ont tressauté de joie en apprenant que le tzar allait se mettre à la tête des troupes, je me dis : toi, mon gros, tu n'es qu'un bourreur. C'est comme pour les Polonais, ils sont bien gentils, mais faut dire la vérité : tout le monde s'en fout. Ce ministre des vents, je ne l'ai pas encore encaissé ! Vous l'avez entendu avec *son* idéal. « L'idéal, mes braves. L'idéal, mes amis. » D'abord, je ne suis pas son ami. Et pour l'idéal... il ferait mieux de chanter un autre air. On n'est pas encore battus, nom de Dieu ! L'idéal, c'est ce qu'on laisse au vaincu. Le vainqueur s'occupe des choses pratiques. Vous verrez ce que je vous dis, mes poulets, s'il y a un vaincu, il prendra quelque chose. On le passera au moulin à café et on en fera du moulu fin. Il y aura une première infusion pour les gens des fauteuils d'orchestre, une seconde pour les acteurs et après on passera encore de l'eau sur le marc pour tous les mecs du petit service. Tout le monde aura sa tasse et je suis sûr que mon pipelet, qui n'a pas quitté sa loge, sera aussi de la nouba. C'est le « buseness » comme disent nos nouveaux copains. Ce qu'il y a de plus écœurant, c'est que Pétard attrapera aussi du galon. Pour nous, peau d'balle et balai d'crin. On ne sera même pas du petit service. Misère de misère ! Enfin, c'est comme ça... et il faut

bien prendre ce qu'on ne peut pas laisser. Ce qui me fait le plus marer, c'est de voir cette bande de zozos qui s'acharnent à faire notre bonheur. Ce qu'ils nous aiment, hein ! Car tout ce qu'ils font, c'est pas pour eux, bien sûr, c'est toujours pour nous et notre prospérité. Quelle veine nous avons ! Toutefois, si on a l'air de faire la grimace devant la gamelle de bonheur qu'ils nous tendent, ils nous foutent à l'ombre... Tout ça est farce et on ne peut qu'en rigoler... Tout de même, ce Bibichon, je le retiendrai. Quel concombre !

— Tu deviens méchant, La Graine.

— Méchant ? Moi ? Y a pas plus doux au monde et malgré tout ce qu'on m'a fait, je n'ai jamais rué une seule fois dans les brancards. Je suis de sentiments si paisibles au contraire, que je suis prêt à me retirer tout de suite de la guerre si on veut bien m'en donner la permission.



Il riait de tout. Il riait de rien. Et l'habitude du rire avait gravé un éventail de fins sillons aux coins de ses yeux.

Je ne sais s'il était sensible à la grandeur du métier des armes, mais je peux témoigner qu'il savait en subir allègrement la servitude.

Son ironie n'était pas la sécrétion fielleuse d'un méchant scepticisme, mais bien plutôt la marque d'un esprit délivré de maintes contraintes et de plusieurs mensonges. Il avait largement dépassé le niveau de la crédulité commune et il vivait dans une zone où les actions des hommes, dépouillées de toute rhétorique, lui apparaissaient sous un aspect divertissant. La guerre est d'essence tragique et ne saurait inspirer que des pensées funèbres, allez-vous m'objecter ? Redoutable erreur ! La seule guerre triste, la seule damnable, est celle que nous fait l'ennemi. La nôtre est sainte et c'est pourquoi les prêtres de toutes les confessions l'ont bénie. Elle est juste, nécessaire, noble dans ses buts comme dans ses méthodes et nous devons la mener avec une joyeuse frénésie. Cessez de pleurer les victimes ; ne vont-elles pas toutes se relever, avant même la chute du rideau, à l'appel magnifique : Debout les morts ? En douter et demeurer abîmé dans la douleur femelle pourrait à bon droit passer pour un crime.

Nous luttons, ai-je entendu dire par quelques hommes chagrins, pour deux ou trois images de la vérité alors qu'il existe mille images et plus de la vérité ; tout philosophe, tout savant, chaque chef de parti ou maître d'un Etat a

la sienne ; la vérité essentielle, la cellule mère de toutes les certitudes s'est dérobée jusqu'ici à nos investigations. C'est exact, et nous errons dans le doute avec les pauvres lumignons de nos conjectures ; mais cela n'a pas beaucoup d'importance, puisque nous continuons à nous égorger avec un zèle suffisant. Pour ceux qui attachent quelque prix à l'évidence de sentiment, je dirai encore qu'il émanait, à mon avis, plus d'authentique vérité d'un seul sourire de notre Graine que de tous les discours d'un ministre comme Bibichon. Cher garçon, je crois l'entendre encore.

— C'que je m'amuse, disait-il, alors même qu'il accomplissait les plus mornes besognes ou qu'on craignait les pires nouvelles de la croisade. Personne ne peut savoir comme je m'amuse.

Ses convictions politiques me sont restées à peu près inconnues et c'est en vain que j'ai cherché à les pénétrer. Mais je pensais qu'elles devaient être bien solides, puisqu'il n'en parlait pas. Je n'ai pas pu savoir non plus quel genre d'hommes il eût aimé voir à la tête du pays, ni de quelles idées il souhaitait secrètement le triomphe. Peut-être n'y avait-il pas d'hommes qui lui inspirassent une confiance totale et peut-être ne voyait-il dans les plus belles idées que de criminelles aspirations ou d'obscurs

balbutiements, tour à tour. Un jour pourtant, au hasard d'une conversation, je crus qu'il allait enfin me livrer sa pensée intime.

— Quand nous aurons gagné la guerre, lui disais-je en substance, il se passera de grandes choses. Nous saurons imposer à tous le respect des principes pour lesquels nous combattons encore. Le monde purifié deviendra habitable. Le pauvre ne sera plus opprimé par le riche et celui-ci ne le sera pas à son tour par le pauvre d'hier. Tout homme sera vraiment libre pour la première fois et l'avènement de l'égalité ayant aboli toutes les castes, une minorité de puissants personnages ne pourra plus pousser la multitude des faibles vers d'absurdes champs de bataille.

La Graine prit un air taciturne que je ne lui avais jamais vu, il me saisit brusquement par le bras et déjà il ouvrait la bouche pour parler quand il s'arrêta...

— Qu'allais-tu dire ? Parle ! suppliai-je.

Mais déjà son visage se détendait sans un sourire.

— Laisse-moi rire, me dit-il, vieille panouille.

***

Dès qu'il ouvrait les yeux, il lançait une

première pointe et entrait en conflit courtois avec l'univers. Une bonne journée de salubre rigolade nous était alors assurée. Pourtant, je me souviens qu'il resta toute une soirée sans rire une seule fois. J'avais reçu un mandat de ma pauvre mère et j'avais invité La Graine à souper avec moi à la cantine des cuirassiers qui passait pour un peu moins infecte que la nôtre, réputation bien usurpée d'ailleurs. Le régiment des citrouillards devait partir le lendemain à l'aube pour le front. Aussitôt après la soupe, ils envahirent la cantoche. Les porte-monnaie allaient faire un gros effort pour être à la hauteur de l'événement. Les soldats s'écrasaient autour des tables crasseuses et beaucoup, qui n'avaient pas pu trouver de place, buvaient debout. C'étaient des hommes jeunes et solides, aux figures sans poils pour la plupart, de la chair saine et fraîche comme l'aime la guerre. Je m'aperçus bientôt qu'ils étaient presque tous Bretons, comme La Graine et comme moi. Je dois à la vérité de dire que La Graine n'était Breton que par sa mère. A travers les grilles des deux fenêtres grandes ouvertes on pouvait voir le ciel nocturne tout moucheté d'étoiles. Mais personne ne regardait dehors ; aucun rêve d'aucun homme n'avait besoin de la nuit et des astres. La petite salle possédait toutes ces têtes rondes et leurs pen-

sées, sans même le secours d'un bouchon hermétique, mieux encore que le bocal, sur l'étagère, derrière la cantinière, ne possédait ses oranges nageant dans l'alcool. Les buveurs riaient et semblaient heureux malgré le plafond où la lampe à pétrole avait dessiné de gros intestins noirs, malgré les murs galeux, le carrelage pourrissant, les tables boiteuses, les verres ébréchés et l'odeur qui faisait frémir les narines quand on entrait.

— Dix sous, ce petit morceau de brie ? protesta un garçon joufflu en rougissant de son audace.

— C'est la guerre, répondit sèchement la cantinière, mastodonte de saindoux au cou orné d'un collier d'humeurs froides.

Le cantinier, un petit brun sournois, au front large comme un galon de sous-lieutenant, se montrait plus souple avec le troufion ; mais il était sage de ne pas être distrait quand il vous servait. Il vous apportait des chopes parées de scandaleux faux-cols et omettait trop souvent de vous rendre la monnaie. Pourquoi allait-on à la cantine ? Je me le suis souvent demandé. Le vin y était aigre et la nourriture plutôt porcine. Mais quand même, voyez-vous, au sein de la hideuse caserne, la cantine pouvait être considérée comme une suave oasis. On y vivait des heures presque libres. On était

assis sur des bancs, au chaud, loin des gradés et des cent persécutions qui nous attendaient toujours dans la chambrée.

La Graine et moi, de notre coin, nous regardions trinquer et boire les cuirassiers. Ils étaient déjà beaucoup moins gais et parlaient peu. On entendait de temps en temps une phrase, quelques pauvres mots n'exprimant rien, des noms de localités comme Ploaré ou Kerfeuntun. Puis c'était de nouveau, dans le silence poisseux, le sanglot du vin tombant des litres dans les verres. Je ne sais pas au juste ce que ces hommes étaient venus demander au vin ce soir-là, mais il y eut enfin plusieurs réponses. Un premier buveur se leva, une main devant sa bouche, et laissa tomber sa charge avant d'avoir pu atteindre la porte ; un autre fut aussitôt comme gagné par une fraternelle solidarité. C'était à peu près au moment où le clairon appelait les consignés au corps de garde. Un cavalier se mit à ronfler sur la table ; un de ses compagnons devint brusquement si furieux qu'il brisa un litre plein sur le carrelage. Le cantinier parut, ramassa quelques pièces, et gronda l'assemblée si gentiment que personne ne s'en offensa. La Graine me fit un signe discret. Derrière les grilles de la fenêtre, tapi dans l'ombre, le juteux observait la salle. Je vis très bien qu'il riait. Et comment se

serait-il fâché contre ces lascars qui partaient le lendemain alors que lui, indispensable ici, ne partirait pas. La fumée des pipes devenait si épaisse que la lampe était comme le fanal d'un vaisseau s'éloignant dans la brume. Je pensai à mes anciens voyages en mer. La sueur perlait à mes tempes et j'avais le cœur soulevé de nausées. Nous fîmes aussi apporter du vin, et plusieurs fois, je crois. Ne nous méprisez pas. Ce vin, je vous le jure, n'était rien autre chose pour La Graine et pour moi qu'un stupéfiant. On ne sait pas le rôle que le vin joue à l'armée. Personne n'a dit la sombre alliance du pinard et de la troupe. Le vin permet au soldat de franchir, sans presque s'en apercevoir, toutes les étapes qui le mèneront jusqu'à la table d'opération. Et là aussi, des anesthésiques sont prévus. Oh ! non, ceux-là ne buvaient pas pour atteindre à quelque jubilation, car malgré les alcools ils restaient comme des hampes sans oriflamme.

— C'est pour le coup de poing que ça vous fout entre les deux yeux, disait ma vieille Graine.

Pour moi, c'était quelque chose de plus compliqué et de plus amer encore.

— Tu ne dis rien, petite Graine ?

— Restez encore un petit quart d'heure si

vous voulez, vint nous dire le cantinier, mais je vais souffler la calbombe.

Et, effectivement, il éteignit la lampe d'un coup de torchon. Il ferma la fenêtre et tendit une couverture de couchage sur les vitres. L'adjudant pouvait ainsi faire semblant de ne rien voir. Nous étions, d'ailleurs, tous convaincus que le cantinier était de mèche avec lui. On racontait même que la cantinière... mais je ne me ferai pas le véhicule de ces saletés. Les gras parfums et la chaleur collaient à notre chair et nous restions là, taciturnes, comme des hommes en exil dans leur propre destinée. La salle n'était plus éclairée que par la faible lueur qui venait de la cuisine. Le cantinier apporta de nouvelles bouteilles. On entendait la boisson cascader dans les gorges. Des langues claquaient comme on reposait des verres. Même dans les ténèbres, le vin restait un puissant moyen. Je crus entendre pleurer une des ombres près de moi ; mais je tendis le cou en vain. Si la saoulerie poussée jusqu'au bout me plonge dans un sommeil peuplé d'épuisants cauchemars, la première ivresse inspire ce qu'il y a de meilleur en moi. J'aurais voulu prendre les mains de ces hommes misérables ; j'aurais voulu les serrer à pleins bras contre ma poitrine et mêler ma peine à la leur. Et surtout, j'aurais voulu entonner avec eux ce

large cantique où sanglote toute notre Bretagne. Il y avait dans mon cœur multiplié un immense besoin de bonté qui s'étendait à tout l'univers. Le désir du sacrifice jaillissait de mon âme généreuse comme un calice assoiffé de larmes. La salle n'était plus ni laide, ni petite ; l'ombre nous restituait l'espace et voilait charitablement certaines choses.

Le cantinier vint nous dire que l'extinction des feux allait bientôt sonner et qu'il fallait partir. On l'envoya aux pelotes car on sentait bien qu'il y avait un relâchement dans le quartier ce soir-là. Enfin nous sortîmes et l'on vit des ombres titubantes se couler le long des murs dans la nuit protectrice.

Je n'avais pas envie de dormir. Je proposai à La Graine de faire un tour dans les cours avant de regagner notre chambre, mais il refusa.

En entrant dans son lit, il me dit encore :

— Vaut mieux que je ne boive plus, ça me rend trop noir.

***

Bergson nous dit que le rire n'a pas de plus grand ennemi que l'émotion. *Il semble*, poursuit cet éminent philosophe, que le comique ne puisse produire son ébranlement qu'à la condition de tomber sur une surface d'âme

bien calme, bien unie. L'indifférence est son milieu naturel.

L'habile dialecticien a su marier ici la prudente réserve à l'audacieuse affirmation. *Il semble*, écrit-il modestement, comme tourmenté par un scrupule qui l'honore en même temps qu'il sert la vérité, car son point de vue est des plus discutables. En effet, la situation la plus tragique, et partant la plus propre à nous émouvoir, peut être accompagnée d'incidents grotesques qui nous conduisent aux gestes désordonnés de l'hilarité, alors même que toute notre personne voudrait prendre une attitude sévère et contrite. Mieux encore, n'a-t-on pas vu rire et plaisanter des gens qui attendaient la mort d'une minute à l'autre et avaient de solides raisons pour être émus ?

Je vous concède que le rire est parfois vulgaire et, pour la moquerie, sa sœur jumelle, si elle ne figure pas parmi la constellation des sept péchés capitaux, elle n'est pas non plus l'une des trois vertus théologales. Pourtant, cela est indéniable, le droit au rire est une acquisition définitive dans presque toutes les démocraties et les empires du monde, la science elle-même s'en étant mêlée. Rire est le propre de l'homme, a reconnu l'anthropologiste.

— Je rirai, jure La Graine, autant qu'il me plaira et pas seulement pour le plaisir de me

dégonfler les joues, mais surtout pour me payer leur tête. Tant qu'on reconnaîtra la nécessité de la guerre, je proclamerai mon droit à la rigolade ; rigoler, c'est ma façon de faire la guerre. Est-ce qu'on croit que je n'ai pas aussi mes tyrans et mes revendications personnelles ? Moi aussi j'ai mon programme, moi aussi je suis un opprimé et je sais bien que j'ai de puissants ennemis. J'affirme que leur façon de me faire la guerre est déloyale et contraire à toutes les règles du jeu. Ils trichent, ils abusent de leur force contre moi. Ils m'ont tout pris : mes deux bras de travailleur, ma jeunesse, ma liberté et je sais qu'ils ne me lâcheront plus tant qu'ils n'auront pas eu ma peau. Mais je ne suis pas méchant. Eux, ils y vont tout de suite à coups de canon et à coups de vingt ans de prison. Moi, je rigole d'eux seulement. Et le plus souvent, je ris à peine un brin, comme ça ; c'est de l'escarmouche, une tamponnée de plaisanteries. Mais dame, quand je suis en colère, je me paie leur tranche dans les grands prix. Je les ai démasqués depuis longtemps, voyez-vous ; quoi qu'y fassent, et même en mettant des pucelles sur leurs pièges, ils ne m'auront jamais de bon cœur à leur messe. Je n'ai pas de vanité, mais je sais que je suis plus propre qu'eux. Je suis comme le curé qui dit la messe tout seul dans son église, pour lui, et parce que

ça lui fait plaisir ; et je ne fais jamais la quête. Je vous l'ai dit, qu'ils me foutent la paix à la fin, et ne viennent pas me chercher chaque fois qu'ils ont des coups de torchon à foutre à quelqu'un.

— Tu es un homme libre, La Graine ?

— Y a cet uniforme qui me gêne aux emmanchures. Mais quand je ferme les yeux et que je suis comme ça tout à fait chez moi, alors, oui, j'ai l'impression d'être libre.

La Graine parlait peu de sa vie privée. J'ai cru deviner qu'il avait une amie et vivait avec elle avant la guerre. Deux ou trois fois par semaine, il filait aussitôt après la soupe du soir et on ne le revoyait qu'à l'appel. J'avais remarqué qu'il revenait généralement assombri de ces sorties mystérieuses. On avait beau le tisonner, il ne donnait aucune chaleur. Un soir, même, il me parut que toute flamme était morte en lui et qu'il commençait à descendre vers les basses températures. Comme il relisait pour la deuxième ou troisième fois une lettre qu'il avait tirée de sa capote, il dit :

— Le monde est encore plus vache qu'on ne croit.

Je m'attendais à quelque confidence, mais ce fut tout pour ce soir-là. Le lendemain matin au réveil, alors que nous allions ensemble chercher le jus aux cuisines, il me dit encore :

— Le jour où j'en aurai assez, je filerai par la tangente.

Je n'osai le questionner, car je me sens humble et respectueux devant le mystère de chaque être, mais je pressentis qu'entre la phrase de la veille au soir et celle du matin, il y avait eu dans son âme éveillée un drame nocturne avec maintes péripéties.

Toute vie humaine comporte des heures savoureuses et d'autres qui le sont moins, c'est certain ; mais quand le dosage est heureux et que le sujet est sain, l'affaire se poursuit jusqu'au bout sans trop de mal. J'aurais juré qu'il en serait ainsi pour La Graine que je tenais pour le gaillard le mieux équilibré de nous tous. Son exubérance s'apparentait souvent à la joie bruyante des clowns forains ; je sais aujourd'hui qu'elle n'était, sans doute, pas moins factice. Quelle détresse intérieure cachait-il donc sous ses si brillants oripeaux et sa faconde éblouissante ? Je me le demande encore ce soir dans cette cantine où je suis venu boire, seul cette fois, avant mon sommeil.

Nous l'avons trouvé un matin, le long du mur des cuisines, parmi des débris de tuiles, écrasé sur le pavé. Il était monté sur le toit, s'était laissé glisser jusqu'à la gouttière et là,

du quatrième étage, était tombé la tête en avant. Il tenait encore dans sa main un papier sur lequel il avait écrit : « Ne cherchez pas d'histoires. J'en finis volontairement. Ça vaut mieux comme ça. »

L'ADJUDANT PÉTARD

On l'appelait Pétard parce qu'il faisait autant de bruit à lui seul que dix de ses pareils.

Fléchissant sur ses longues jambes maigres et grommelant d'éternelles menaces, il arpentait le quartier tout le jour et une bonne partie de la nuit. Il gravissait les escaliers à pas de loup, enjambant quatre marches à la fois, ouvrait brusquement la porte d'une chambrée et ne manquait jamais de paumer quelques pauvres bougres allongés sur leur lit.

— Vous y prends, salopards ! Défense de se vautrer sur les lits après le déjeuner. A l'ours ! Coucherez ce soir à l'ours. Vos noms ? Caporal ! Cap... Caporal ! Où est-il ? A la cantine, bien sûr ; en train de se saouler la gueule. Bon ça. Couchera aussi à l'ours. A l'ours ! Vous ferai voir qui je suis, salopards !

Les cuistots, le croyant à la chasse dans les chambres lointaines, faisaient griller de mignons tournedos prélevés, malhonnêtement, il faut l'avouer, sur la bidoche de la compagnie.

Pétard passait la tête par la porte entr'ouverte, humait l'odeur en fermant les yeux, rampait le long des fourneaux en retenant son souffle et éclatait comme une bombe parmi le groupe des cuistots foudroyés.

— Des biftecks ! Gredins ! Et des frites ! On se soigne ici. Compliments. Rigolera bien. Conseil de guerre. Vol d'approvisionnements. Vos nom ? Fermez la porte. Saligauds ! Des biftecks ! Est-ce que j'en mange, moi ?

Mais déjà, Pétard, brandissant la liste des hommes malades, entrait à l'infirmerie.

— Tissier ? Pas là ? Tissier ? Parbleu ! Crevaux ? Crevaux non plus, naturellement. Malades comme moi. A la cantine. Bon ça. Salopards. Coucheront à l'ours. Porterai le motif.

Il veille, le bon chien de garde ; il bondit de cour en cour et de chambre en chambre. Il jappe, l'œil fouilleur et les crocs aiguisés ; il court le long du troupeau terrifié, se glisse dans les files, va, vient, et mord quelques bêtes, presque toujours les mêmes.

— Encore en souliers de fantaisie sur les rangs ! Bon ça.

— Il n'y en a plus à mon pied au magasin, mon adjudant.

— Taisez-vous. M'en fous. Coucherez à l'ours.

— Et ces cheveux-là ?

Il sort des petits ciseaux de sa poche, soulève un képi, prend une poignée de cheveux bien lissés et taille un bon coup en pleine herbe. Quelques képis plus loin, les terribles ciseaux font de nouveaux ravages.

On verra demain ceux que j'ai marqués. La tondeuse... ou gare ! Vous embête, hein ? Je sais bien. M'en fous. C'est mon métier.

Valériot a pris de la magnésie ; une ration à purger un cheval. Ça lui apprendra à se faire porter malade. Valériot, les mains au ventre, court aux cabinets.

— Rien à faire, vieille colique ; chacun son tour.

Valériot est pressé, Valériot souffre. Que de rois, mon dieu ! et que de prétendants pour si peu de trônes ! Valériot n'en peut plus.

W. C. réservés aux sous-officiers.

Tant pis, vite. Enfer et damnation ! Pétard collé contre la porte et guettant !

— Salopard ! Ne nierez pas !

La veste de Valériot est prise dans une puissante tenaille.

— Votre nom ? Les nettoierez pendant quinze jours. Vous apprendra. Bon ça.

On a annoncé au rapport la visite des casernements par un Inspecteur du plus haut grade. Paraît qu'il s'intéresse au « bien-être » des troupes. La visite n'aura lieu qu'à onze heures ; on aura donc largement le temps de s'y préparer sans avoir à se lever plus tôt encore que de coutume.

— Je passerai d'abord la visite des casernements à dix heures, annonce le capitaine.

— V's'avez entendu au rapport ? aboie Pétard à travers les chambres. Capitaine passera dans les chambres avant dix heures. Tout devra être fini à neuf heures. Passerai aussi. Les sergents, ici ! Avez compris ?

Notre sergent nous réunit dans la chambrée et nous dit :

— Visite des casernements demain matin. On se lèvera une heure avant le réveil pour être prêt à temps. La chambre faite et les hommes en tenue au pied de leur lit à huit heures. Compris ? Caporal ! Compte sur vous.

Une heure avant le réveil, a dit le sergent. Il faudra donc se lever à cinq heures ! C'est gai. Le lendemain, à quatre heures, le caporal se dresse sur son lit :

— Debout là-dedans, bande de rosses. Dupin, sautez sur le balai ! Tissier, au jus ! Crevaux, les crachoirs ! Dis donc, La Graine, faut-il que j'aille te retourner ?

A cinq heures et demie, Pétard lance ses premières grenades.

— Tous les lits ne sont pas encore dépliés ? Et le couloir ! Une chique dans le couloir. Caporal ! V'là un homme qui balaie sans arroser.

— Tous les robinets sont gelés, mon adjudant.

— Robinets ? M'en fous. Me regarde pas. A l'ours. Foutez de moi. Arroser. L'ai assez dit au rapport. Tous les pieds de châlit dans la cour avant un quart d'heure. Passerez au pétrole. Prendrez celui des lampes. L'homme d'escalier ! L'homme d'es...

— Présent !

— C'est vous ! M'regardez pas comme ça, l'air d'une tourte ! Savonnerez les pavés, en bas, devant la porte. Quoi ? F'tez le camp au galop dans vos escaliers. Sent l'eau-de-vie ici. Qu'j'en pince un ! Salopards ! Et celui-là ? Vos bretelles ? Quatre jours ; bon ça. Pas content ? Verrez ça quand serez au front, rossard ; bien autre chose. !

Pétard vole au corps de garde et dépêche des estafettes jusqu'au dernier réduit des casernements.

— Et le clairon, qu'est-ce qu'il fout ? Clairon, ici !

Le clairon sonne le réveil. Le clairon appelle et menace. L'infernal instrument, qui semble avoir bu du fulminate, tonitrue au centre de la cour et affole tout le quartier. Il lance sa fanfare comme des bols de vitriol. Les consignés, les hommes de corvée, le sergent de semaine, tout le monde reçoit sa part d'éclaboussures.

Les hommes valsènt sur les planchers centenaires, se tamponnent dans les escaliers, grimpent aux échelles et galopent dans les cours... Les lampes, les vitres, les tables, les bancs, sont assaillis par mille mains avides de leur rendre l'aspect des choses neuves. Les soldats soufflent et suent, mais sans se plaindre, comme des gens qui travaillent à leur seul bien-être.

Le clairon, qui les avait lâchés depuis quelques instants, les asticote de plus belle. Cette fois, c'est la volée générale.

— Tout le monde en bas ! Tout le monde en bas ! Au pas de gym... Au pas de gym...

Et Pétard attend, derrière le clairon aux joues gonflées et aux yeux injectés.



— Ici, mon vieux, faut rouler son drapeau, disait ce matin Peau d'fesse à un petit jeune qui rouscaillait.

Oui, et il faut le rouler bien serré pour le faire entrer dans l'étroit rouleau de la discipline militaire. Sois bien, tout entier, sanglé dans l'obéissance, mon garçon. Prends garde ! Que rien de ta personnalité ne fasse bosse ! Offre à tes supérieurs une âme rabotée et polie. Songe que la plus petite rugosité pourrait être interprétée comme une tentative de rébellion. Les talons joints, les bras collés au corps, la tête vissée dans les épaules et le regard dans sa coquille, efforce-toi de ressembler à ces momies que tu vis dans les musées.

Mais obéir, je le sais, n'est pas toujours facile, car il y a mille formes d'obéissance et celle qu'on devait au capitaine Ronton différait du tout au tout de celle qu'exigeait de nous l'adjudant Pétard. Ce dernier avait ses idées sur la discipline et elles variaient de jour en jour, d'heure en heure, avec les conditions atmosphériques, le mouvement des humeurs et les drames secrets de la digestion. Pétard, à six heures du matin, presque à jeun encore, abusait déjà de l'autorité que lui conférait son grade ; mais en prenant une attitude humble et soumise qui promettait à l'avance une capitulation sans réserves, on pouvait espérer son indulgence. A midi, sa rencontre constituait un tel danger que toutes les mesures de défense personnelle devenaient sans aucune

efficacité ; on accueillait l'événement avec résignation et on ne s'en tirait qu'avec l'aide d'une chance exceptionnelle.

A neuf heures du soir, le péril atteignait les proportions d'une calamité. C'était l'heure où Pétard, l'alcool brûlant en lui comme un soleil, se sentait visiblement investi d'un pouvoir discrétionnaire sur les nègres de ses plantations. Tourmenté par le désir de réaliser un absolu de discipline, il passait la majeure partie de la nuit à rôder dans les casernements. Malédiction sur tous ceux qui se rendaient coupables du plus mince délit ! Malheur aux hommes qui se faisaient prendre dans les couloirs ou les cours après l'extinction des feux ! Au caporal qui avait encore de la lumière dans sa chambrée à neuf heures cinq ; au fiévreux altéré qui descendait boire un quart d'eau à la fontaine ; à celui qu'une vessie impatiente amenait à mépriser les lieux consacrés.

Les nuits sans lune favorisaient particulièrement les entreprises de Pétard. L'ombre nous cachant ses mouvements, nous vivions dans des transes encore accrues. Il était si prompt à se déplacer qu'on eût pu croire à un étrange don d'ubiquité. De fait, on le craignait partout à la fois. Les murs le suintaient. Telle charrette de paille pouvait le dérober à notre vue et on s'attendait à le voir jaillir

de chaque coin d'ombre comme d'une trappe de théâtre. Nous évitions de passer devant les vitres des fenêtres basses et les trous des serrures. Notre cœur battait plus vite quand nous arrivions au tournant d'un couloir. Un pas précipité, un brusque éclat de voix suffisaient pour irriter notre sensibilité de bêtes toujours traquées. Le silence même nous semblait gonflé de vociférations imminentes. L'extinction des feux nous invitait enfin au repos, mais nous hésitions à nous confier au sommeil malgré l'écrasante fatigue et ce désir infini d'un anéantissement quelconque. Nous ne dormions que d'un œil comme le voyageur dans la brousse nocturne, quand le fauve rôde aux alentours. Quelques hommes trop frileux continuaient à se coucher avec leur caleçon et leurs chaussettes malgré l'interdiction formelle des règlements. Pétard faisait irruption dans une chambrée, se jetait sur les premiers lits, découvrait les dormeurs et précipitait immédiatement à l'ours les délinquants. C'était, chaque fois, une nuit de sommeil perdue pour tout le monde.

Un jour, dans la cour du quartier, Pétard, m'ayant aperçu, fonça sur moi, me happa par un bouton de ma capote et me dit à brûle-pourpoint :

— Vous écrivez dans les journaux ! Je le sais. N'avez pas le droit.

Avant que j'aie eu le temps de répondre, il avait déjà disparu.

J'avais écrit dans quelques journaux de langue anglaise au début de la guerre ; mais depuis mon incorporation, je n'avais plus confié une seule de mes pensées au papier imprimé.

J'attendis la suite de l'incident avec sérénité et rassemblai dans mon esprit les éléments de ma défense. Les jours passèrent. Je me trouvai plusieurs fois dans la zone visuelle de Pétard. Je ramassais mes forces pour un choc, mais il feignait toujours de ne pas me voir. Un matin, j'arrivai en retard sur les rangs et Pétard, qui surveillait l'appel, ne me dit rien. De plus en plus intrigué, je résolus de mener le jeu rondement. Les distractions sont rares à la caserne ; je demande aux patriotes de s'en souvenir avant de songer à blâmer mon attitude. Et je permets à celui qui n'a jamais péché contre la discipline de me jeter la première pierre. Je laissai pousser mes cheveux jusqu'à pouvoir les peigner, et, un matin, j'apparus sur les rangs avec mes chaussures de ville. Je savais que Pétard étranglerait de fureur s'il s'en apercevait, car les godillots des hommes, c'était son dada favori. Comme il courait les yeux baissés vers la rangée de souliers luisants

de graisse, il tomba en arrêt devant mes pieds coupables. Il bondit en arrière comme s'il les avait reçus tout à coup en pleine poitrine. J'attendais l'explosion avec tranquillité.

— Celui-là, par exemple, hurla-t-il en relevant la tête.

Mais il m'avait reconnu et, stupéfiant coup de théâtre, Pétard eut un sourire.

Oui, Pétard m'honora ou me déshonora d'un sourire presque sympathique.

— Ces sacrés journalistes, bredouilla-t-il, toujours les mêmes, se croient tout permis.

Et l'affaire n'eut pas d'autre dénouement.

Le terrible adjudant me ménageait ! Le roitelet dont la toute-puissance s'étendait sur plusieurs centaines d'hommes songeait peut-être à se concilier l'opinion publique en mon humble personne. Pourtant, que les raisons de sa crainte probable étaient peu fondées. Une certaine presse, avant la guerre, avait bien de temps en temps dénoncé quelques abus, mais aujourd'hui presque tous les canards buvaient l'inspiration à la même source et battaient des ailes avec un touchant accord. La guerre sacrée n'avait-elle pas fait disparaître tous les abus ? Et quel individu eût osé élever des plaintes particulières quand la vie de toute la nation était en péril ?

A la guerre comme à la guerre, entendais-je

répéter tous les jours autour de moi. Eh bien, soit ! J'abusai alors effrontément de l'indulgence que semblait me témoigner Pétard. J'endossai toutes les fautes, tous les écarts de mes camarades.

— Qui a cassé ce carreau ?

— C'est moi, mon adjudant.

— Qui a laissé ce crachoir dans le couloir?

— Moi.

J'eus la passion du sacrifice et me chargeai de tous les péchés d'Israël, sans encourir, d'ailleurs, la moindre punition. J'allai plus loin. Un jour Pétard me prit à part, dans l'intention, me dit-il, de me demander un service.

— J'ai plusieurs états à rédiger. N'en sors pas. Manque de style. Incapable aligner trois phrases. Voulez-vous venir ce soir chez moi après la soupe ?

— Ce soir ? Impossible, mon adjudant.

— Et demain ?

— Demain ? Attendez... Je regrette, mais je ne peux pas non plus.

Il ne pouvait pas m'obliger à aller travailler chez lui le soir. Et, d'autre part, comme me l'avait appris par hasard un des scribes du capitaine, les règlements voulaient qu'il rédigeât lui-même ces fameux états. Mais il est pénible de refuser une complaisance, même à son pire ennemi, quand elle vous est demandée

d'une certaine façon. Je suis un homme faible ; je montre peu de persévérance dans mes rancunes. Si la brute qui a tué à la guerre mon meilleur ami venait ce soir avec une voix désespérée implorer mon secours, je crois que je serais assez lâche pour le lui accorder.

Le lendemain, j'allai vers l'adjudant et lui dis que je pourrais venir chez lui le soir même.

A six heures et demie, je frappai à sa porte. Il m'attendait près de ses papiers qu'il avait étalés sur une table. D'abord, je ne le reconnus pas. Il était coiffé d'une casquette et vêtu d'un sordide complet de cycliste. Ainsi dépouillé des attributs de sa puissance, il n'était plus qu'un homme comme vous et moi. Et sa transformation n'était pas qu'apparente, comme je pus en juger tout de suite par l'accueil qu'il me fit.

— Vous êtes bien gentil d'être venu, me dit-il en m'offrant sa main droite en même temps qu'il posait la gauche sur mon épaule.

Je me mis au travail avec courage et m'interrompais seulement quand j'étais pris par mes maudits accès de toux qui se répétaient de quart d'heure en quart d'heure.

— Etes bien enrhumé, me dit Pétard. Devriez vous soigner sérieusement. Une pitié de tousser comme ça.

Je ne savais pourquoi, mais sa sollicitude m'était odieuse.

Il avait disparu depuis quelques instants, quand j'entendis ses savates claquer dans l'entrée. Il arrivait de la cuisine, portant avec précaution un grol bol de lait fumant.

— Nom de Dieu ! Me brûle, le garcier ! s'écria-t-il, mais sans avancer plus vite, dans la crainte de répandre le précieux breuvage. Peux plus le tenir !

M'appelait-il à son secours ? J'eus une mauvaise pensée et fis la sourde oreille.

Il atteignit enfin la table et posa le bol d'où rayonnait une odeur provocante de lait chaud et de rhum. Je remarquai que la sueur perlait à son front. Comme il faisait claquer ses doigts meurtris, je me dis en moi-même : Souffre un peu mon bonhomme, c'est bien ton tour. Et comme il continuait, j'ajoutai : Mets tes galons dessus, ne peuvent-ils pas tout ? Mais je chassai avec honte ces stupides réflexions.

— Buvez votre lait, pendant qu'il est bien chaud, me dit-il.

Mon lait ? C'était donc pour moi ! Pour moi ? Je bredouillai un remerciement saugrenu car j'étais soudain la proie d'un grand désordre intérieur.

— Il faut aller vous coucher tout de suite, insista mon bienfaiteur, quand je reposai le bol

sur la table. Prenez mon cache-nez, il fait très froid ce soir ; vous me le rendrez demain.

Je rentrai bouleversé au quartier. Un homme? Qu'est-ce donc qu'un homme ? Et qui peut se flatter d'en connaître un seul tel qu'il est ?

La nuit de gel était si claire que je voyais mon ombre fidèle courir à mon côté. Le ciel déployait sur ma tête une immense table de clartés et je pensais que beaucoup d'hommes portent aussi, au sommet de leur âme, leur bonne volonté comme un fanal intermittent. Mais je ne pouvais pas oublier la nuit millénaire qui continue à circuler entre les étoiles ; mais je ne pouvais pas oublier non plus les ténèbres où patauge toujours l'humanité. Non, je n'étais pas prêt encore pour la grande invasion de la lumière, car en moi, ce soir-là, il n'y avait plus que le doute et l'obscurité.

VISITES MÉDICALES

— Une, deux, gauche, droite. Allons, au pas, les pompiers de Nanterre! ordonna le gros sergent en bonne humeur.

Les têtes se redressèrent. Le pas bafouilla terriblement pendant quelques mètres, puis tous les pieds droits et tous les pieds gauches frappèrent enfin alternativement et tous ensemble le macadam desséché par le soleil de juillet.

— Ça va faire la huitième fois qu'on me visite. J'en ai mare, maugréa Peau d'fesse qui ne cessait de rouscailler du matin au soir.

— Qu'est-ce que je dirais, moi, répondit Poulot qui marchait en faisant sauter drôlement son derrière, ça va faire onze fois qu'on m'aura vu défiler en tenue de naissance.

Avec, avec du poil,
Sous les rô-ôses...

chantonna Dupin, dit La Graine.

— Silence sur les rangs ! gronda le sergent brusquement orageux.

— Et même si ça faisait cinquante fois, émit Leprince en sourdine, tu n'aurais encore qu'à la boucler. Il leur faut des bon'hommes. Les dépôts sont vides, y paraît. Maintenant que la soupe est en train, on ne peut plus laisser le feu s'éteindre en dessous.

Pas de doute, tous les pays en guerre avaient un impérieux besoin de matériel humain. Et chaque citoyen menacé pensait au fond de lui-même : si jamais j'en réchappe, je pourrai dire que j'ai eu de la veine.

Il fallait une vigilance personnelle de tous les instants et les mille faveurs d'un destin plutôt favorable pour arriver à vivre une cinquantaine d'années au temps légendaire de la paix. On ne peut pas imaginer à quelle somme de périls quotidiens et variés on devait alors échapper pour siroter son demi-siècle. Mais c'est bien autre chose aujourd'hui puisque tous les hommes de dix-huit à cinquante ans ne sauraient, paraît-il, ambitionner un meilleur sort que celui de servir d'engrais aux générations futures. On vit — si on peut appeler ça vivre — à côté d'une bombe dont la mèche est allumée... et on attend. La vie d'un homme encore jeune et sans infirmités visibles est devenue un martyre de toutes les secondes Il ne peut aller par les rues sans exciter les

plus bas ressentiments. Les matrones dont on a pris les hommes, brutalement égalitaires et plus féroces que les ménades, le dépècent des yeux. Elles ignorent ce qu'un complet ou un uniforme peut cacher de misères physiques et elles ne jugent que d'après les apparences. Elles ne peuvent pas admettre que des types comme nous qui tiennent sur leurs pattes sans verser soient encore vivants et jouissent d'une sécurité relative quand leur mâle gigote là-bas sous le tranchoir. Je vous le dis : le monde de ce siècle aura connu une nouvelle forme de l'anthropophagie. Hier, comme je rentrais chez moi, j'ai parfaitement entendu ma concierge dire sur mes talons à une voisine : « Cet oiseau-là n'a pas si mauvaise mine que ça ! » Chaque fois que la fruitière me voit passer du seuil de sa boutique, elle me lâche un regard à peu près aussi affectueux qu'un coup de fusil. C'est à vous dégoûter d'exister. On ne s'appartient plus. Le premier passant qui vous croise est persuadé qu'il a une hypothèque sur votre peau. Le bourgeois quinquagénaire encerclé dans ses bourrelets de graisse comme un tonneau dans ses anneaux protecteurs peut, parce qu'il a son fils ou même un vague cousin au front, vous traiter impunément de propre à rien. Jamais on n'a tant parlé de liberté et jamais on n'a eu aussi peu de droits sur soi-même. Il n'y a plus d'hommes,

plus d'individus ; nous sommes tous devenus de la pâte à effectifs.

Renaud écoutait en hochant la tête. Réformé en temps de paix et versé depuis dans le service auxiliaire, il avait dû subir en quelques mois tant de visites et de contre-visites qu'il n'en savait plus le nombre. Une fois de plus, malgré sa débilité et le mal qui le minait depuis longtemps, on le proposait pour le service armé. Il ne craignait pas de mourir, et il eût été capable à l'occasion de consentir au suprême sacrifice avec une joyeuse frénésie, mais il avait gardé assez de lucidité pour mesurer toute la distance qui sépare le don volontaire de l'holocauste imposé.

L'utilité de la tâche unique proposée aux hommes de ce temps par le petit groupe de politiques et de capitaines qui avaient pris en mains les destinées du monde ne s'imposait pas à tous avec une égale évidence.

Certains citoyens gardaient au fond d'eux-mêmes un respect obstiné pour leurs convictions déjà anciennes et celles-ci ne se confondaient pas nécessairement avec celles des chefs actuels de la synarchie. Mais, dans l'organisation de l'Etat moderne, il n'y avait pas beaucoup de place pour les aspirations particulières. On raillait l'ennemi de faire si bon marché de l'individu et on proclamait en même temps que

l'intérêt du pays planait bien au-dessus des convenances personnelles, ce qui était nettement en contradiction avec le droit maintes fois affirmé de chaque homme à disposer de soi-même. L'Etat infaillible se substituait à la conscience de chacun. Il dispensait à tous les êtres, par le canal de ses serviteurs appointés, les éléments d'une morale dont il était interdit à quiconque de discuter les termes. De même, il avait créé un modèle unique de vérité, un autre d'espoir, d'autres encore : de haine, de beauté, d'héroïsme,... qu'il y avait un danger mortel à méconnaître. L'Etat majoritaire, monstre issu du peuple écervelé, se retournait tout à coup contre lui pour le dévorer. Il l'avait d'abord endormi en le soûlant d'égalité. Jean-Marie pouvait aujourd'hui mourir sans regret puisqu'il avait la certitude que son copain Jean-Paul mourrait également demain. Et l'Etat niveleur était devenu si puissant qu'il ne se contentait plus de la soumission brute à son caprice ; il s'offrait le luxe d'exiger de tous une adhésion enthousiaste.

Renaud, soldat irréprochable, était pourtant parmi le troupeau comme une brebis suspecte. Non qu'il osât médire de la cause qu'on l'obligeait à servir, mais il représentait aux yeux de ses chefs courroucés l'image de la résignation

silencieuse. Il manquait d'entrain, d'allant, comme on dit. On sentait qu'il demeurait inerte comme un rocher au milieu de la mer lyrique. Un jour, le capitaine Ronton, un gros homme sanguin et catégorique, l'ayant pris à part, l'avait tenu une grande demi-heure sous la fontaine de son éloquence. Mais pendant tout le temps du prêche, une pensée tranquille avait coulé des yeux clairs de Renaud.

— Renaud, prenez garde ; vous êtes un bon soldat et on ne peut rien vous reprocher, mais je n'aime pas les sales caboches. Si vous souffrez de quelque chose, vous devez me le dire, sapristi ! Ne suis-je pas votre père, à vous et à tous ?

Mais quand on lui parlait, Renaud regardait toujours trop loin.

Un jour, enfin, le capitaine Ronton lui avait dit :

— Vous continuez à faire la mauvaise tête, Renaud, c'est bien.

Trois jours après, comme une pâquerette sur le gazon, Renaud avait été cueilli par le médecin dans la cour du quartier et il était aujourd'hui proposé pour le service armé.

Il n'y avait eu là, assurément, qu'une coïncidence.

Maillard, garçon de magasin, disait ce matin

dans la chambrée en ajustant ses chaussettes russes :

— Pour ceux qui possèdent, peut-être, oui ; mais quand on n'a que ses dix doigts pour toute fortune ça n'est pas bien intéressant d'aller se faire casser la gueule.

— Fais-toi tout de suite Boche, alors, lui a répondu Valériot, le commis de banque.

— Mon vieux, que mon négrier s'appelle Dupont ou Hermann, ce que je m'en fous, tu parles !

Mais c'était là une réponse d'homme vexé et il n'y avait qu'à la laisser tomber.

Crévaux, le boucher, est persuadé qu'il y coupera encore ce coup-ci parce qu'il a eu le bras cassé autrefois.

— J'peux pas fermer la main droite, affirme-t-il. Le tou'bib m'a dit qu'on me recasserait le bras pour le remettre en place. On verra. On cassera ce que je voudrai bien laisser casser.

— Il paraît qu'on en a cueilli soixante-cinq sur soixante-huit la dernière fois. Ils ont pris un mec qui pèse quarante-trois kilos ; un autre qui a le haut mal et est déjà tombé en digue-digue sur les rangs.

— Moi je suis tranquille ; avec mes certificats, rien à faire.

— Et moi qui ai eu le tétanos !

— On dit que le blond reconnaît toutes les maladies de cœur.

— Et le brun toutes celles de la caisse.

Chacun aussitôt se promit d'exploiter le renseignement.

Tissier dit pourtant :

— C'que vous tenez à votre peau. Vous me dégoûtez. Ne vous en faites donc pas tant. Crever maintenant ou un peu plus tard, c'est kif kif. C'est moi qui m'en balance.

Ce à quoi Troufaut qui avait été blessé deux fois répondit :

— Si tu avais déjà été servi comme moi, mon p'tit fias, tu ne t'en balancerais peut-être pas tant que ça.

— Non et non, d'après le statut des auxiliaires on ne devait pas repasser de visite, recommença Peau d'fesse.

— Le statut des auxiliaires, ce qu'ils s'en foutent ! Faut des bon'hommes qu'on te dit. Où veux-tu qu'ils aillent les pêcher ?

Renaud évoquait la première visite qu'il avait passée avec les réformés de son âge au début de l'année. Il conservait de cette cérémonie le souvenir d'une déchéance incomparable. Le bétail humain apeuré se pressait dans une vaste pièce qui ressemblait à une halle. C'était un matin brumeux de février. Une lumière malade tombait des hautes fenêtres

sur les pauvres corps que d'impassibles sacrificateurs tourmentaient d'attouchements rituels. Il y avait ce jour-là une richesse particulière de tares physiques : des hernies prodigieuses, des varices, des ulcères et quelques horreurs plus repoussantes encore. Un homme qui, habillé, semblait d'une conformation ordinaire, exhibait tout à coup un squelette sanglé dans une peau mince comme une pelure. Un autre, en retirant sa chemise, découvrait un corps parsemé de taches brunes qui étaient des touffes de poils.

— Celui-là est impossible, avait objecté l'un des membres du jury ; ce n'est pas un homme, c'est une descente de lit.

— Ce n'est qu'une peau de fantaisie, avait insisté le médecin. Ses taches ne l'empêcheront pas de faire un excellent serviteur de la France.

Et le personnage anomal avait finalement été accepté.

Il régnait dans la salle une chaleur de four à plâtre qui vous suffoquait. Les hommes avaient presque tous le visage enflammé, ce qui permettait aux médecins d'invoquer la bonne mine du patient quand l'un des membres du jury s'avisait de s'élever contre leurs décisions. Mais ces messieurs ne se permettaient que très rarement de discuter l'avis autorisé des hommes de science. Ils n'étaient pas là pour ça et, d'autre

part, le débat provoqué tournait chaque fois à leur confusion. On sentait qu'ils ne persistaient à intervenir que pour tenter de justifier un peu leur présence devant ce tapis vert où reposaient leurs mains oisives.

Le chapelet des hommes nus ondulait devant la table. Une à une, et selon la froide rigueur de l'ordre alphabétique, les victimes étaient happées par les prêtres du dieu dévorant dont quelque chose de l'haleine flottait dans l'air. On eût dit que le pays les débitait avec l'insensibilité d'un distributeur automatique. De pauvres diables au cœur pusillanime jetaient des regards suppliants vers la table où siégeait le jury dans l'espoir d'un secours qui ne pouvait leur être consenti. Certains d'entre eux, sentant que leur tour approchait, étaient agités d'un tremblement convulsif. Ils parlaient longuement de leurs infirmités aux camarades comme si ceux-ci avaient pu quelque chose pour eux. Plusieurs s'entraînaient à tousser et d'autres s'exerçaient à respirer d'une certaine façon. Un louche escogriffe, sorte de tuteur pour haricots géants, confia à Renaud qu'en prévision de l'événement il jeunait depuis un bon mois ; inutile sacrifice qui ne sauva pas le malheureux du service armé.

— On est là, avait dit un loustic, comme le rat dans le piège qu'on secoue devant la gueule

du bouledogue qui attend ; il a beau faire, faudra bien qu'y tombe.

L'espace où opéraient les médecins ressemblait à une piste de dressage. Il y avait un gros barbu qu'on faisait sauter à la corde pour voir s'il avait vraiment « quelque chose au cœur », comme il le prétendait. Il y avait aussi un sujet étalé sur une planche et dont un médecin rudoyait le ventre. Les vues faibles attendaient devant la « chambre noire » et les poumons « suspects » étaient réservés pour un examen spécial. Il se livrait là une lutte implacable et silencieuse, toute de ruses et d'embûches, entre les pourvoyeurs des armées et le gibier déjà dépisté. Stupides lapins, étourneaux affolés et naïves alouettes tombaient par douzaines dans l'ample carnassière des chasseurs. L'affaire marchait rondement et il y aurait ce soir au tableau les douze cents pièces demandées et promises.

Ceux qui avaient défilé les premiers confiaient au passage d'importants tuyaux aux copains.

— Tâche de passer avec le grand qui a des binocles. C'est le moins vache.

Renaud, son tour venu, était précisément tombé sur celui-là. C'était un homme encore jeune, mais dont le visage amaigri et le dos voûté décelaient l'usure précoce. Oh ! qu'il

paraissait fatigué et chagrin par instants. On le trouvait moins dur que ses collègues parce qu'il avait parfois une attitude assez singulière. Les deux mains à plat sur les épaules de l'homme qu'il venait d'ausculter et d'interroger, il lui posait tout à coup en souriant doucement une question inattendue. Par exemple :

— Vous êtes relieur ? C'est un beau métier et vous l'aimez bien, n'est-ce pas ?

Ou bien :

— Combien avez-vous d'enfants ? Quel âge a l'aîné ? Et le plus jeune ?

Son regard se chargeait soudain d'une sorte de bonté infinie qui pouvait être de la pitié et que plusieurs osaient prendre pour de l'affection.

Il avait eu pour Renaud, qu'il avait examiné et questionné longuement, des attentions plus touchantes encore. Il avait insisté sur les précautions que nécessitait son état, assez grave à son avis, et avait finalement proposé au jury de le maintenir en réforme. Mais le scrupuleux ou trop indulgent praticien venait déjà de rejeter trois hommes coup sur coup et le jury ému attendait visiblement l'instant favorable pour manifester sa réprobation. Un juré, bientôt appuyé par tous les autres, insinua que Renaud semblait assez bien constitué pour faire au moins un auxiliaire.

— Qu'il fasse preuve de bonne volonté et qu'il essaie.

— C'est ça, qu'il essaie, avait repris toute la tablée.

On ne pouvait rien contre une telle unanimité. Et Renaud avait été versé dans le service auxiliaire.

Il avait accueilli ce verdict avec indifférence. Service auxiliaire, service armé ou réforme, bah ! Continuer à vivre ou mourir demain, cela n'avait pas beaucoup d'importance. Mais découvrir tout à coup qu'une âme au moins avait échappé au délire collectif, il y avait là quelques raisons de relever la tête et, même, de respirer avec une soudaine allégresse.

Un beau regard humain illuminait encore la mémoire de Renaud.

Certainement, ces deux médecins faisaient des gestes identiques et prononçaient des sentences semblables appuyées sur les mêmes arguments ; la gravité qu'ils apportaient dans l'exercice de leurs fonctions trahissait chez tous deux une pareille conscience professionnelle ; mais pourtant, s'ils obéissaient aux mêmes mobiles avec un zèle égal, non et non : ils ne goûtaient pas tous les deux la même paix intérieure. Celui à qui j'ai eu affaire, pensait Renaud, celui-là, j'en suis sûr, a gardé un contrôle sur lui-même. Il souffre de ce qu'il voit

et de ce qu'il accomplit. Il a mesuré le mensonge et l'horreur de ce temps. Il a gardé une âme exigeante et libre. Celui-là aussi est hanté certains jours par la lueur de l'étoile la plus lointaine. Exilé comme moi dans la zone inférieure, il sait que sa patrie n'est pas là où les rudes bouviers se disputent la possession des troupeaux. Il sait que tout le sang répandu ne sera le prix d'aucune rédemption et que c'est la même chair humaine qui est partout vainement déchirée. Peut-être, oh ! peut-être qu'aussi...

— Gauche, droite, gauche, droite. Renaud, au pas ! cria le sergent.

Mais on arrivait au bastion où siégeait ce jour-là la commission de réforme.



— Ps't ! Ecoutez, Renaud. On m'a donné un cachet. Tenez, prenez-le. Paraît qu'il donne des crachements de sang affreux. Ils ne vous auront pas encore cette fois-ci.

— Je vous remercie. Non, non, merci. Mais, vous-même ?

— Oh ! moi, je suis tranquille, dit Troufaut. Ils me laisseront sûrement tomber. Les engagés versés dans l'auxiliaire après une blessure, on leur fout la paix. C'est assez, n'est-ce pas, de

nous avoir fait perdre la pension en nous collant dans l'auxi ? Ils n'oseraient tout de même pas nous faire repiquer au truc.

— Vous voilà pourtant proposé pour le service armé.

— Oui, mais ça n'est pas sérieux. J'ai été paumé lundi dernier à la visite des trois médecins. On a été cueilli cinq ensemble. On passait trente par trente dans la petite pièce de l'infirmerie que vous connaissez. Ça avait l'air d'un guet-apens. Les trois médecins tapaient dans le tas chacun de leur côté. Les deux plus jeunes attrapaient les hommes par un bras, les palpaient, les retournaient et en fauchaient neuf sur dix. Le vieux ne faisait pas tant de façons. Il a étendu les bras et les a refermés sur les cinq types, dont bibi, qui étaient devant lui. On aurait dit une botte d'asperges. Il soufflait comme un phoque et puait la goutte que ç'en était écœurant. « Bon pour le service armé, ces cinq-là. Notez. » Nous étions bien refaits ; mais on a ri quand même, parce que c'était plutôt rigolo. Vous parlez d'un examen médical ! Autant jouer ça au zanzi en cent cinquante. Grelin, un type qui n'arrête pas de tousser et de cracher, a été ramassé aussi juste derrière nous. Il a rouspété comme un voleur. « Examinez-moi et vous verrez que j'en ai à peine pour six mois », qu'il a dit. « Comme ça se trouve, a répondu

le vieux, six mois ! c'est plus qu'il ne nous faut ». Ça vaut la réponse de l'autre, que vous connaissez : Vous avez la vue basse ? Bien, mon ami, on vous mettra en première ligne. Heureusement qu'ici on n'a pas affaire à des vétérinaires. On est examiné sérieusement. Filez aux cabinets et prenez mon cachet. C'est un bon conseil que je vous donne.

— Non. Non. Merci !

— Vous n'en voulez pas, pourquoi ?

— Pour des raisons.

— Vous avez peur ?

— Oh ! non. Ce n'est pas ça, Troufaut.

— Enfin, c'est comme vous voulez. Je vais le refiler à Poulot.

***

Ils sont là peut-être deux cents, des civils et des soldats, parqués entre les barrières sous les platanes rachitiques. Dans le fossé des fortifications, l'école des clairons décompose note à note la « casquette du père Bugeaud ». Sur le talus, les derniers récupérés s'exercent aux acrobaties de l'escrime à la baïonnette. On dirait que l'univers tout entier n'est plus qu'une immense manufacture de soldats. Ainsi l'exige, paraît-il, l'avènement prochain et cer-

tain cette fois de l'âge d'or annoncé faussement jusqu'ici par maints hâbleurs et prophètes extra-lucides sans mandat officiel.

Ici, sont les laboratoires de préparation physique et morale, les ateliers de nivelage et de fabrication en séries. Là, sont les pistes d'essai où l'on achève la mise au point avant l'étiquetage. Ailleurs, foisonnent les magasins d'habillement et d'armement, les docks, les entrepôts, les bureaux et administrations, les chambres de députés et de seigneurs, les comptoirs coloniaux, les officines secrètes et les succursales de toutes sortes qui dépendent plus ou moins de l'entreprise et sont soumises à son contrôle. Voici enfin les bâtiments de la manutention, la comptabilité et le débit. Les recrues sont propres à la consommation.

Les soldats qu'on va visiter jalousent les civils. C'est que ces privilégiés ont échappé jusqu'ici au recrutement. Ils sont à quelques stations en arrière sur la route du calvaire commune à tous les hommes à peu près valides de ce temps. Ils ont encore devant eux un espace respectable de temps libre comme un beau pré où ils peuvent paître leurs espoirs avoués ou cachés. Avant de les jeter dans la tranchée maudite, il faudra d'abord les déclarer aptes au service, puis les incorporer, ensuite les instruire,

etc... D'ici là, qui sait ? Il y aura peut-être du nouveau. La guerre a pour but ultime la paix, après tout. Il faudra bien que la raison bafouée recouvre un jour son empire perdu.

***

— Dépêche-toi, Poulot, c'est à nous maintenant. On vient de nous appeler. Tu as pris le cachet ?

— Quoi ? Oui...

— Renaud ! Renaud est là ?

— Présent.

— C'est bien. Silence et faites vite, jeta le gendarme aux hommes entassés dans la petite pièce.

Il y avait ceux qui se déshabillaient et ceux qui avaient fini. Les premiers sentaient leur cœur battre un peu plus vite. Quelques-uns parmi les seconds avaient le sourire.

— Sauvé encore une fois, risqua l'un d'eux.

— Silence, répéta le gendarme.

Les hommes nus attendaient les uns derrière les autres et passaient un par un dans la pièce voisine où se tenait la terrible commission de réforme aux allures de peloton d'exécution.

Les mêmes transes parcouraient toute la file humaine chaque fois que la porte tragique s'ouvrait. Un homme tenait sa main crispée sur une liasse de certificats médicaux.

— Un à la fois seulement que j'ai dit, grogna le gendarme.

On sentait obscurément qu'on avait en entrant dans la chambre voisine neuf chances sur dix de ne pas en sortir vivant. Et c'était à peu près ça puisque la sentence équivalait dans la plupart des cas à une condamnation à mort, avec seulement un sursis de durée variable. Le pourcentage des rescapés serait faible ; il n'atteindrait pas celui des grâces accordées aux criminels, avant la guerre, par le chef de l'Etat. Quelques millions de tués déjà auraient pu en témoigner, si les morts, que d'impudents vivants font si souvent parler, avaient encore une voix. « Laissez ici toute espérance », disait aussi l'humble porte de sapin aux hommes déchus qui passeraient son seuil tout à l'heure.

***

Il y avait une discussion dans la chambre de visite. Troufaut y était entré depuis un bon moment déjà. On entendit tout à coup une

main frapper violemment une table. Puis une voix rude commanda :

— Allez-vous vous taire à la fin ou je vous fous quinze jours de prison.

Un silence.

Troufaut sortit enfin, encore blême de colère.

— Les vaches. !

— Ben quoi, Troufaut ?

— Chauffé. Ils m'ont pris !

— Silence ou gare ! pour la dernière fois, cria le gendarme congestionné. Au suivant maintenant.

Renaud entra à son tour dans la trappe.

Il subit d'abord la gêne de s'avancer nu sous les regards qui l'évaluaient, puis, ayant levé les yeux, il reconnut, dans l'un des deux médecins qui l'attendaient au bout de la pièce, celui qui l'avait déjà examiné quelque temps avant. Quelle chance ! Aucun doute, c'était bien lui. Et il en reçut un choc. Le bon praticien l'interrogea d'une voix indifférente, puis entreprit de l'ausculter.

— Respirez largement. Toussez. Montrez votre langue.

Et présentant Renaud aux membres de la commission, il conclut :

— Il n'a absolument rien.

— Mais, vous m'avez vous-même...

— Chut ! Vous répondrez quand on vous questionnera.

— Il n'est pas très gros, objecta l'autre médecin.

— Pesez-le.

Renaud monta sur la bascule.

— Quarante-sept kilos cinq cents !

— Il n'est guère musclé, fit à son tour remarquer l'un des juges.

— Le médecin examinateur, toujours impassible, se mit à lui tirer à pleines mains la chair des mollets, des cuisses et des bras.

— Il est suffisant, dit-il, il peut.

Renaud n'entendait plus rien et se prêtait comme un automate au sinistre examen. Il avait perdu d'un seul coup sa dernière raison de confiance et d'espoir. Toute lumière l'abandonnait et il sentait qu'il entrait seconde par seconde dans une zone d'horreur et d'amertume. Il eût voulu mourir là et que tout fût fini immédiatement.

— Bon ! Au suivant.

Il y eut un bruit de papiers remués, quelques coups de tampon. Un juge bâilla, un autre se moucha. Et comme Renaud restait toujours là, les yeux voilés de larmes maintenant, le médecin lui dit brutalement :

— Eh bien, qu'est-ce vous attendez ? Vous pouvez vous en aller.

Renaud sortit.

Une demi-heure après la petite troupe était en route pour la caserne.

La nuit tombait.

— Une, deux, gauche, droite, psalmodiait sans conviction le sergent fatigué et pressé de rentrer.

— Pourquoi que t'as pas pris le cachet ? disait Troufaut à Poulot.

— J'ai eu peur qu'il me fasse trop mal. Et puis je croyais bien que ce n'était pas la peine.

— Dire qu'ils m'ont chauffé aussi, moi ! moi ! gémissait Troufaut. Trois gosses à la maison. J'veux pas. Non, non. J'veux pas.

— Cent soixante-seize sur deux cent douze, c'est un record, railla Peau d'fesse.

Renaud marchait comme un captif enchaîné au char du vainqueur. Les bruits du monde tumultueux ne traversaient plus l'épais silence au centre duquel il continuait de respirer. Le désespoir s'étendait au loin autour de lui pareil au sable d'une côte sauvage où venaient expirer vainement, comme mille vagues en liesse, la vertu des choses vivantes.

Il allait la tête haute, semblant toujours guetter là-bas, dans les profondeurs de la nue, le signe qu'aucun homme vivant n'a jamais vu ; mais ses yeux n'étaient plus que deux trous d'ombre grands ouverts au ruissellement des ténèbres.

DÉMENCE

— Il est assis sur son lit et en train de recoudre les boutons de sa capote, nous dit à voix basse Valériot.

Tissier à son tour approcha son œil du trou de la serrure.

— Il remue les lèvres. On dirait qu'il parle tout seul.

— Laisse-moi voir, dit Maton en le rejetant de côté.

— Tu souffles comme un phoque, il va t'entendre.

Le gros Maton regardait, pour lui seul, avec un parfait mépris de nous tous.

— Ben quoi Maton ? Qu'est-ce qu'il fout ?

— Chut ! Vos gueules ! Il a z'yeuté du côté de la porte. Le voilà qui se met en route. Pff ! Le frère ! Pff ! Pff ! Chut ! Ecoutez-le.

Une voix éclata de l'autre côté de la porte.

— Madame la comtesse, c'est faire montre d'un culot phénoménal... phénoménal...

On eût dit un acteur répétant son rôle.

La voix se fit aigrelette et saccadée. L'homme changeait de ton aux répliques. Ça devenait de plus en plus drôle et on pouffait dans le couloir, en s'efforçant toutefois de faire le moins de bruit possible. Mais ce veau de Maillard se mit à pétarader comme un moteur au départ. On le bourra de coups de poing. Une patte solide, celle de Guyot, lui ferma la bouche. Bernique ! Autant chercher à aveugler une voie d'eau avec une passoire.

L'autre s'était tu brusquement dans la chambre. Nous étions brûlés et il n'y avait plus qu'à filer, ce que nous allions faire quand le sergent Lagrise passa.

— Qu'est-ce que vous foutez-là ? Je suis sûr que vous êtes encore en train d'embêter ce pauvre type.

Il s'approcha et regarda par le trou de la serrure.

— Je m'en doutais, dit-il.

Et il ajouta :

— Foutez-moi le camp et laissez-le tranquille.

Et le sergent Lagrise, vieil R. A. T. rhumatisant, quinteux, flappi, traînant la patte, le cahier des rapports sous son bras, s'en fut en murmurant :

— Si c'est pas malheureux de voir ça !

En descendant l'escalier pour aller au réfectoire, Peau d'fesse dit à Valériot :

— Tu ne soutiendras plus qu'il n'est pas marteau.

— Est-ce qu'on sait ! Peut-être qu'il se fout de nous dans les grandes largeurs.

L'affaire passionnait la chambrée. Chevalier se payait-il notre tête ? Au début les avis étaient partagés ; aujourd'hui presque tout le monde était d'accord. « Pas de doute, il est dingo », jugea Maillard une fois pour toutes. « Il a un grain », finit par concéder Guyot. « Sa mère a dû l'oublier au soleil sans chapeau quand il était petit », se plaisait à répéter La Graine. Poulot, l'irréductible Poulot, continuait cependant à affirmer qu'il ne marchait pas. Mais c'était un homme buté dont l'avis n'avait pas grande valeur.

Chevalier avait passé très peu de temps au front. On racontait qu'il s'était trouvé dans la zone d'éclatement d'un obus. Il s'en était tiré avec deux ou trois blessures insignifiantes, mais ce terrible choc semblait avoir ébranlé sa raison. On ne l'avait pourtant pas réformé. Pourquoi ? Personne n'en savait rien. Les uns prétendaient que le gouvernement, effrayé par le nombre des pensions déjà accordées aux militaires, avait invité les commissions de réforme à se montrer plus sévères. C'était là une raison douteuse car on pouvait très bien réformer un soldat sans lui accorder un sou de

dédommagement. D'autres disaient que les médecins avaient versé Chevalier dans l'auxiliaire avec l'espoir de le repincer lors d'une prochaine visite. Il allait peut-être guérir complètement et comme il avait une excellente constitution on pourrait le verser de nouveau dans les unités combattantes. L'Etat-Major avait un tel besoin d'hommes qu'il ne pouvait plus se permettre le luxe d'en laisser échapper un seul... Combien de sujets, réformés au début des hostilités avec une hâte inconsidérée, avaient été ainsi perdus pour l'armée.

Chevalier, un bon gros garçon aux joues rouges, l'air un peu bêta, semblait indifférent à la curiosité et aux discussions dont il était l'objet. Il était parfaitement soumis, propre, ponctuel. Toute sa physionomie respirait la simplicité et la franchise. Je ne suis pas un emballé et je sais, d'autre part, qu'on ne peut répondre de personne, pourtant j'étais prêt à témoigner que Chevalier était incapable de la moindre dissimulation. Il était de ces hommes qu'on lit entièrement d'un premier coup d'œil. Si on avait pu le regarder en transparence, on n'aurait pas découvert le moindre filigrane dans la pâte. Il portait sa fiche écrite en toutes lettres sur sa face de pauvre type. Et il n'y avait pas à craindre de surprises avec lui, quelques cachotteries à l'encre sympathique

entre les lignes. Dans le civil, il était commis aux écritures dans une vague entreprise de je ne sais plus quoi. Tout ce que je peux affirmer, c'est qu'il était un artiste à sa manière. Il pratiquait, avec une égale maîtrise, la cursive, la bâtarde, la ronde et la gothique. Personne ne pouvait se mesurer avec lui sur ce terrain aux Délassements Nationaux. Cette fine patte vous moulait des majuscules ornées à se mettre à genoux devant. Aussi, lui confiait-on les tâches les plus délicates et les registres les plus précieux. Il travaillait toute la journée avec application, ne levant le nez de sa besogne que pour rouler une cigarette qu'il oubliait souvent d'allumer et laissait traîner sur la table. C'était un être doux, calme et qui ne se fâchait jamais. Il était difficile de lui arracher une parole pendant les heures de travail. Il nous opposait un mutisme souriant et obstiné contre lequel il n'y avait rien à faire. Toutes les pointes qu'on lui lançait dans l'espoir de l'émoustiller semblaient glisser sur une plaque de verre. Tout au plus consentait-il quelquefois à nous faire comprendre par un petit hochement de tête qu'il nous avait entendus. Mais dès qu'on arrivait au quartier, Chevalier commençait ses extravagances. Il mettait sa veste à l'envers, nouait sa cravate autour de sa cuisse, laissait flotter sa chemise sur son pantalon, tenait des

propos incohérents et faisait, avec une grande gravité, mille autres folies. A peu près muet au ministère et sur les rangs, il devenait dans la chambrée d'une loquacité délirante. Tout à coup, il tirait un carnet de sa poche et commençait à écrire fébrilement. Il lui arrivait quelquefois de couvrir plusieurs pages avant de relever la tête.

— C'est l'inspiration, nous disait-il alors, avec un sourire d'une stupidité presque insupportable.

Il nous avait confié qu'il travaillait depuis longtemps à une « grande machine théâtrale », un drame moderne qui allait révolutionner Paris. Au cinquième acte, un véritable aéroplane descendait sur la scène. Cette œuvre sensationnelle était destinée à un théâtre du boulevard qui l'avait déjà retenue, affirmait-il. On réussissait de temps en temps à lui faire lire des passages de sa pièce. Il y avait alors de la joie pour tout le monde. Chevalier voyait très bien qu'on se foutait de lui, mais il ne s'en montrait nullement froissé ; souvent même, interrompant sa lecture, il se mettait à rire avec nous et d'un si bon cœur qu'il ne pouvait plus s'arrêter. C'est à peine si on croyait remarquer parfois chez ce brave garçon les signes imperceptibles d'un sourd mécontentement quand Maton l'accablait de

ses flèches. Mais il faut dire que Maton appuyait un peu sur la chanterelle ; les traits qu'il décochait tenaient plus du madrier que de la fine pointe, car l'ironie lui allait à peu près comme un collier de perles à une baleine. Ses grossières plaisanteries, où il croyait mettre infiniment d'esprit, vous tombaient sur la tête comme d'énormes bouses. Une fois même, Chevalier me parut touché au vif. Je le vis blêmir légèrement et regarder Maton avec une fixité menaçante. Le temps de trois secondes, je crus à la possibilité d'un drame. J'étais stupéfait. Le plus doux mouton poussé à bout, voyez-vous, finira toujours par se fâcher.

Le sergent Lagrise s'intéressait à Chevalier pour des raisons qui lui étaient dictées par la pitié et la crainte à la fois. Chevalier, selon lui, était un pauvre type qu'on devait réformer sans attendre. Il avait réussi une fois à le conduire devant le major, mais celui-ci n'avait rien trouvé d'anormal chez Chevalier. Bien au contraire, il s'était étonné qu'un aussi solide gaillard fît partie du service auxiliaire. Il consentit à croire finalement que ce pistolet-là avait un grain ; mais cela ne gênait personne, cela surtout ne pouvait l'empêcher de rendre au pays des services appréciables. Il n'y avait aucune raison pour réformer un homme qui

faisait preuve de la meilleure volonté et occupait à l'armée une place d'une utilité certaine. Mais Lagrise en jugeait autrement. Il lui était très désagréable de compter un faible d'esprit parmi ses hommes. Savait-on ce qui pouvait arriver un de ces quatre matins ? Il maugréait tout le jour et ses épaules semblaient fléchir sous le faix d'une responsabilité toujours plus lourde. Il avait parlé à différentes reprises du cas Chevalier au lieutenant Fétus en insistant sur ses appréhensions. Celui-ci l'avait chaque fois éconduit en souriant d'un air entendu et, la veille même, il s'était efforcé de le rassurer tout à fait.

— Et que... ne vous en faites pas... Lagrise. Que nous l'avons à l'œil... votre coco. Et qu'alorss... par conséquent... et que vous me comprenez... n'est-ce pas ? Que ce n'est pas encore ce gaillard-là ... et qui nous fera passer... et que les vessies... que... que pour les lanternes... oui... oui... Rompez, Lagrise... Et que... oui... oui... et que voilà.

Mais ces paroles, au lieu de rassurer Lagrise, n'avaient fait que fortifier ses pressentiments. Qu'avait voulu dire le lieutenant Fétus ? De quoi soupçonnait-on Chevalier ? Et que méditait-on contre lui ? Cet homme-là avait fait son devoir, tout son devoir, et ce n'était pour-

tant pas de sa faute s'il avait un peu perdu la tête ; on la perdrait à moins.

— Ils sont épatants, me dit un jour le sergent qui m'honorait de sa confiance. Pourquoi vouloir s'obstiner à garder un insensé sous les drapeaux ? Pouvez-vous me dire ce que cela signifie ?

— A mon avis, sergent, cela signifie qu'on a besoin d'hommes et qu'on ne veut plus lâcher ceux sur lesquels on a mis la patte.

— Mais un timbré ! Voyons ! Non. Non. C'est là une nouvelle preuve de ce gâchis invraisemblable dont on commence à s'émouvoir dans les journaux. A voir comment ça marche dans les petites choses, on peut imaginer sans peine comment ça se passe dans les grandes. C'est partout, je le sens bien, le désordre et l'incohérence. Tenez, qu'est-ce que vous dites de l'affaire Gagnepain ?

— Gagnepain, dites-vous, sergent ?

— Oui, Gagnepain, l'engagé volontaire. Voilà un type qui s'engage les premiers jours de la guerre, qui demande à aller au front tout de suite et qu'on fout dans l'auxiliaire sous prétexte qu'il a un poumon suspect et quelque chose au ciboulot. Ça, entre nous, je n'en doute pas. Mais puisqu'il en veut, pourquoi ne l'envoie-t-on pas là-bas ? Les obus et les torpilles s'occuperont bien de savoir s'il a le poumon et la caboche à

point pour lui régler son compte. Depuis qu'il est dans l'auxi, il demande tous les quinze jours à repasser la visite et, chaque fois, on le laisse tomber. Le major lui dit : « Voyons, ça ne presse pas mon garçon, attendez un peu. De la patience, que diable ! Encore un mois ou deux et je vous déclare apte. » C'est gonflant, mais c'est comme ça. Et l'autre crève de dépit. Il en fera une jaunisse si ça continue. Il veut aller au front, cet homme-là. C'est comme une envie de femme grosse, il n'y a rien à faire. On n'essaie pas de retenir l'original qui veut grimper à cinq mille mètres ou le bonhomme qui grille d'aller en Afrique découvrir de nouveaux nègres. Vous êtes d'accord avec moi, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, sergent.

— Eh bien, ils se sont mis dans la tête que Gagnepain resterait ici et Gagnepain n'ira pas au front. Tandis que Chevalier, un malade, un pauvre type qui y a déjà été et n'a aucune envie d'y retourner, y retournera, vous verrez. Nous sommes dans l'incohérence, restons-y, disait Machin longtemps avant la guerre. Ils y sont encore. Les plus piqués ne sont peut-être pas ceux qu'on croit, allez.

— Que voulez-vous, sergent, il est naturel qu'il y ait quelque confusion dans les esprits à une époque aussi troublée que la nôtre.

— Peut-être. En attendant je perds mon

temps à surveiller un malade et je redoute à tout instant une catastrophe. Une folie, même tranquille, c'est comme une terre à champignons ; en une seule nuit, il peut pousser là-dedans des tas de choses. Un malheur arrivera, vous verrez, je le sens. Ah ! nous vivons à un sale moment de l'histoire et ceux qui ont décidé de ne pas naître avant une dizaine d'années ont eu le nez creux.

Quelques jours après, comme nous arrivions au quartier pour la soupe du matin, le sergent me prit à l'écart.

— Eh bien ! Que pensez-vous de Chevalier ? me dit-il.

— Heu ! mon Dieu ! Entre nous, je crois plutôt que ça va mal, sergent.

— N'est-ce pas ? Et ils ne veulent toujours rien entendre. Je crois que c'est moi qui vais devenir louftingue.

A vrai dire, la folie de Chevalier semblait, depuis quelque temps, faire des progrès rapides et il avait commis, coup sur coup, plusieurs excentricités d'un caractère franchement inquiétant. Envoyé au jus un matin il avait, en sortant des cuisines, versé tranquillement le contenu de sa cruche dans une poubelle. De corvée de chambre, un autre jour, il avait vidé sa pelle pleine de balayures dans la musette de Maton, lequel, naturellement, avait fait un bouzin de tous les

diables. J'avais surpris la veille au soir notre maboul dans une étrange occupation. C'était quelques minutes avant l'extinction des feux. Je cherchais dans la cour déserte du quartier un peu de solitude et de fraîcheur. Nous étions en juin et il devenait impossible de respirer dans les chambrées. Derrière le manège, près des huit pissoirs antiques, rouillés et toujours bouchés, jugés suffisants pour plusieurs milliers d'hommes, il y avait tous les soirs un lac d'urine que seuls les bons sauteurs arrivaient à franchir sans accident. Je vis un homme incliné qui semblait chercher quelque chose. Je m'approchai et reconnus Chevalier ! Il chassait, en soufflant, un petit bateau de papier sur cette mare immonde. Je l'empoignai par un bras et l'obligeai à se relever.

— Salaud ! lui dis-je. Qu'est-ce que tu fous là ?

— Fluctuat nec mergitur, me répondit-il en souriant.

— Allons, viens avec moi. Ramasse tous ces bouts de papier. Si Pétard te paumait, il te foutrait dedans.

— Dedans ? Ah ! non ! protesta Chevalier avec un éclair dans les yeux. L'autre m'y a déjà mis une fois, mais il me le paiera.

— L'autre ? Qui ça ?

— Le lieutenant Fétus.

Je me souvins que le lieutenant Fétus l'avait en effet puni, il y avait déjà près de deux mois. Je n'attachai aucune importance à la menace du pauvre dingo et l'entraînai vers la cour.

— Il faut cacher ces bouts de papier, me dit-il.

— Les cacher ? Pourquoi ? Mais qu'est-ce que je vois ? Donne un peu...

Pas de doute, une feuille de registre ! Chevalier avait dû arracher cette feuille à un des registres sur lesquels il travaillait au ministère. Je l'interrogeai sans pouvoir en obtenir une réponse précise. Nous marchions tous les deux, bras dessus bras dessous.

— Réponds-moi franchement, je suis ton camarade, est-ce que tu souffres de quelque chose, Chevalier ? lui demandai-je.

— Moi ? Non.

— Tu serais peut-être content de quitter la caserne et de rentrer chez toi ? Tu as fait tout ton devoir et tu n'as rien à te reprocher. Préfères-tu rester avec nous ? Voudrais-tu retourner au front ?

— Oh ! non ! me répondit-il vivement en se pressant contre moi.

Puis il abandonna mon bras et se couvrit le visage de ses mains. Il me fut impossible d'obtenir ensuite une seule parole de lui.

Nous remontâmes dans la chambrée et je le

conduisis jusqu'à sa paillasse. Il se déchaussa et se laissa tomber à terre en sanglotant.

— Bien quoi, Chevalier. Qu'est-ce que tu as ? Dis-le moi, vieux frère. Est-ce que tu t'ennuies ? Est-ce que quelqu'un t'a fait de la peine ?

Je lui pris la main, mais il l'arracha violemment de la mienne. Je n'avais plus qu'à aller me coucher à mon tour.

Quelques nouveaux jours passèrent. Un matin, le sergent Lagrise vint à moi.

— Vous savez la nouvelle ?

— Non, sergent.

— Gagnepain !

— Gagnepain ? Non. Je ne sais rien.

— Proposé pour la réforme. C'est absurde, idiot, invraisemblable. Mon képi ? Tiens, je suis sorti sans képi. Je vous dis que je deviendrai toqué. Pour la réforme. Hier. A la visite. Il en pleurait. Le major riait en se frottant les mains, comme d'une bonne farce. Inouï. Je vous le dis, nous vivons dans un cabanon. Et l'autre ! Il va bien, hein ? Ha ! c'est vrai, vous ne savez pas. Hier soir, quand on a crié halte, il a continué de marcher tout seul et il a fallu courir après pour le rattraper. Il paraît qu'il s'est foutu une culotte de femme en guise de caleçon ? Où est mon crayon ? Je l'avais mis derrière mon oreille. Et ma liste ? Ce n'est pas ma liste, ça ! Qu'est-ce

que je vous disais. Je perds la boule, mon pauvre ami.

Ici, le sergent Lagrise poussa un gros soupir et laissa retomber ses bras et ses paupières.

La vue du lieutenant Fétus, qui passait dans la cour, lui releva les uns et les autres.

— Nom de Dieu ! On va voir cette fois-ci. Faudra bien qu'il m'écoute. Ça ne peut pas durer, Ce n'est pas parce qu'on est en guerre que... Mon lieutenant !

— Vous avez l'air bien agité... et que... sergent Lagrise... Et que... votre képi ? Et qu'alorss, où est votre képi ? oui... oui... Fermez votre capote... Et que... remontez votre cravate. Bel exemple... oui... oui... que pour vos hommes... Pas étonnant... que... oui... oui... autant de toqués parmi vos hommes... alorss... oui... oui...

— Justement, mon lieutenant, je voudrais vous parler de notre malheureux insensé. Son mal s'aggrave, il n'y a pas de doute. C'est très triste de voir un homme dans cet état-là, pitoyable même. On devrait le faire soigner. C'est un devoir, un devoir d'humanité presque...

Le lieutenant l'avait écouté sans bouger jusque là quand il bondit aux derniers mots.

— Quoi ? Que... Quoi ? Et qu'est-ce que vous me chantez là ? Et que des fariboles... Et quoi, devoir d'humanité ? Que je condamne ces ma-

chines à la Jaurès. Que vous êtes militaire... et qu'avant tout... et que je ne peux pas supporter ce langage... Qu'il ne faut pas me raconter des histoires. Je vous ai dit qu'on surveillait... et que oui... qu'on surveillait le pierrot... oui... oui... alorss... et que par conséquent n'avez qu'à vous occuper de votre service... oui... oui... et que me foutre la paix... oui... oui... alorss... doré... en... navant... et qu'avec cette canaille... un tire au flanc... un simulateur. Ferai passer en conseil de guerre... moi... oui... que moi... moi... Et que je le propose d'office... et que vous m'entendez... à la prochaine visite... pour le service armé. Ferai filer droit... moi... oui... oui... Je vous jure qu'il n'y coupera pas... alorss... cette fois-ci... et que par conséquent... oui... oui... Rompez Lagrise.

— Mon lieutenant ! supplia le sergent d'un air désespéré.

— Et que... rompez. Et qu'alorss... ne m'abordez plus sans képi... oui... oui... et que sans ça... oui... oui... vous foutrai dedans... alorss... oui... oui...

— Il est bien bon, me dit en revenant Lagrise, d'envoyer les autres là-bas où lui-même est si peu chaud d'aller montrer ses belles joues fessues.

Une réflexion aussi audacieuse témoignait que Lagrise ne pouvait plus contenir sa colère. Et de fait, il était fort pâle, des larmes emplissaient ses yeux et ses mains tremblaient.

— Service armé ! Service armé ! gémit-il en s'en allant.

Lagrise ne put digérer le plat que lui avait servi le lieutenant Fétus et celui-ci devint sa seconde bête noire. (L'autre était l'adjudant Pétard.)

— Il y en a deux ici, me dit-il le lendemain, que je voudrais bien voir dans le septième dessous. Après tout, qu'est-ce qu'ils foutent à l'arrière ces deux professionnels du coup de tampon quand tant de pauvres amateurs peinent là-bas à rétablir la partie si mal engagée ? C'est honteux de voir ça. Tout bistro que je suis, voyez-vous, j'ai le sens de la justice et de l'égalité. Si on me pousse à bout, j'irai trouver le capiston.

J'avais fini par remarquer qu'une surveillance minutieuse, tout un espionnage au petit point était organisé autour de Chevalier. Plusieurs hommes, choisis parmi les plus finauds, avaient été chargés de noter ses moindres faits et gestes. Presque chaque jour maintenant,

le caporal avait de mystérieux conciliabules avec le lieutenant Fétus, à l'insu, bien entendu, du sergent Lagrise. Je souffrais d'être le témoin impuissant de pareilles manigances. N'y avait-il vraiment pas, en ces jours tragiques que nous traversions, des besognes plus pressantes et plus utiles à accomplir ?

Chevalier, cependant, devenait célèbre. On venait le voir des chambrées voisines. Il constituait une attraction qu'on nous enviait jusqu'au quartier de la cavalerie. La foule des curieux grossissait chaque soir. Le « pauvre type », comme tout le monde le nommait en singeant le ton du sergent Lagrise, faisait salle comble. On lui demandait de lire sa pièce et dès qu'il commençait toute l'assemblée était en goguettes. Quelques phrases de ses personnages firent fortune. Un jour, dans un café de la ville, j'entendis un cuirassier, en bombe avec des camarades, s'écrier en imitant Chevalier :

— Madame la comtesse, c'est faire montre d'un culot phénoménal..

Mais la folie de Chevalier parut évoluer vers une destinée nouvelle. Le mouton broutait-il aujourd'hui dans un mauvais pré ? Toujours est-il qu'il ne supportait plus avec la même passivité qu'autrefois les taquineries quotidiennes de ses tourmenteurs. Il devenait faci-

lement irritable, se rebiffait, prenait du croc et de la griffe. A bout de patience, il avait la veille flanqué son quart plein de vin à la tête de Maton qui en était resté baba. Rien ne surprend comme la première ruade d'une monture éprouvée depuis longtemps. Personne encore n'avait peur de Chevalier, mais plusieurs d'entre nous commençaient à le regarder avec des mines peu rassurées. Guyot, qui était son voisin de lit, passait la majeure partie de la nuit à le surveiller discrètement du coin de l'œil. Depuis une semaine environ, le pauvre type était visité chaque nuit par des cauchemars qui devaient être terribles. Il poussait des hurlements de bête, se dressait sur sa paillasse, puis passait la main sur son front et s'allongeait de nouveau sous sa couverture. Le sommeil était devenu impossible pour tous les occupants de la chambrée. Et le caporal lui-même finissait par la trouver aigrelette. On se plaignit au sergent Lagrise.

— Qu'y puis-je ? répondit-il avec une résignation infinie.

Un soir, une nouvelle renversante courut dans les chambrées. Ça y était, ils avaient réformé Gagnepain ! Il était déjà parti et on ne le verrait plus. On sut par un type de service à l'infirmerie qu'on lui avait trouvé deux cas

de réforme : faiblesse de poitrine et troubles cérébraux.

— Tout de même, ils cherrent un peu trop, dit Guyot.

Et Poulot, qui ne doutait plus de la folie de Chevalier, crut devoir ajouter :

— Ceux qui veulent y aller, réformés comme dingos ! Elle est à faire encadrer, celle-là. Il souffle un drôle de vent dans les girouettes au jour d'aujourd'hui. Et l'autre, le vrai marteau, qu'est-ce qu'ils vont en foutre à présent ?

— T'en fais pas, avait dit alors Valériot, celui-là aussi finira bien par nous glisser un de ces jours. Vous verrez ce que je vous dis.

Chevalier, décidément, devenait agressif. Ne s'était-il pas amusé à découdre la paillasse de Maton pour y fourrer une douzaine de gros cailloux ! Ce dernier, d'ailleurs vivait dans des transes perpétuelles. Non seulement il avait cessé de travailler le pauvre type au tarabiscot, mais il ne lui adressait plus la parole, n'osait pas le regarder en face et évitait de rester seul avec lui dans la carrée. Il avait la pâle frousse, comme disait Poulot, et se tenait sur ses gardes.

On commençait à trouver, çà et là, que le loufoque exagérait. Il arrivait sur les rangs dans des tenues impossibles, en petite veste.

ou chaussé d'une pantoufle et d'un soulier. Quand on était en marche, il se mettait tout à coup à crier en dressant les bras.

— Voyons, Chevalier, soyez sérieux, disait doucement Lagrise.

Au réfectoire, Chevalier fit toutes sortes d'excentricités, brisa des assiettes, renversa les cruches, et s'emplit un jour les poches de purée de pois. Tout un flot de paroles abracadabrantes jaillissait sans répit de ses lèvres. On eût dit un fleuve désordonné au temps de la crue. Il parlait de la guerre, de son drame, de sa famille, des Allemands, des Russes, des Sénégalais, mêlant et confondant tout. Un petit incident parut mettre le comble à son délire. Le lieutenant Fétus l'avait fait inscrire sur la liste des hommes proposés pour le service armé. Et Chevalier ne s'était pas présenté à la visite ! L'affaire était grave, très grave.

— Et... qu'où est-il ? demanda le lieutenant Fétus quand il apprit la chose. Que... et qu'on me l'envoie... médiatement... et qu'au bureau de la compagnie... et... oui... oui...

Chevalier était entré dans le bureau où l'attendait le lieutenant. Que s'était-il passé là-dedans ? On n'en savait rien, car personne n'avait assisté à l'entretien, mais on avait entendu les deux hommes crier ensemble. Brusquement, la porte s'était ouverte et le

pauvre type, repoussé violemment par le lieutenant, s'était étalé de tout son long dans le couloir. Le lieutenant, sans képi, hors de lui, avait encore crié :

— Et qu'injures à un supérieur... Ferai voir que... qui je suis... alorss... oui... oui... Un rapport... Allez voir... Anarchiste... Bandit... Et que fusillé.... oui... oui...

Puis il avait claqué la porte et s'était enfermé à clef dans le bureau.

A l'heure de la soupe, dès le commandement de : Rompez les rangs, je vis Chevalier filer du côté de la chambrée. Le caporal l'avait vu aussi. Troublés par un commun pressentiment, nous courûmes tous les deux sur ses talons. Arrivés devant la porte, nous regardâmes par le trou de la serrure. Chevalier était en train d'enfiler une baïonnette dans son pantalon. Nous entrâmes tous les deux.

— Ben quoi, qu'est-ce que tu fous là, Chevalier ? lui dit le caporal. Tu ne viens pas croûter ?

— Si, si. Je vais venir.

— Tu veux jouer au soldat pour de bon, maintenant ? Voilà qu'il te faut une baïonnette, mon vieux ? Ou c'est-il que tu as la jambe molle et qu'elle a besoin d'un tuteur ? Allez, quoi. Laisse ça et viens avec nous.

Chevalier gardait la tête baissée et ne répondait pas.

On lui enleva sa baïonnette, tout doucettement, en blaguant.

— Laisse donc ça tranquille. C'est pas pour nous ces sales joujoux-là, puisqu'on est dans l'auxi. Qu'est-ce que tu voulais en faire ?

— Il faut que je le descende. C'est pour le droit et la justice. Il y a trop longtemps qu'il nous opprime.

— Le descendre ? Qui ça ? Qu'est-ce que tu radouilles ? Allons, viens. Fais pas le mariolle.

— C'est lui, le Boche. Il veut ma peau. Mais c'est moi qui aurai la sienne. Il faut en finir. Ça ne peut plus durer. Je suis trop malheureux... Oh ! je suis tellement malheureux !

Chevalier commença à pleurer comme un enfant. Je tirai son mouchoir de sa poche et lui essuyai la figure en essayant de plaisanter.

— Pleure pas, vieux frère, tu vas t'enlaidir.

Chevalier, hélas ! ne voulait pas rire. Il ne pleurait plus mais un affreux hoquet le secouait tout entier. On réussit enfin à l'entraîner au réfectoire.

— Vous ferez bien de prévenir au plus vite le lieutenant Fétus, dis-je à l'oreille du cabot.

Quand nous nous retrouvâmes sur les rangs, il m'annonça que c'était chose faite.

L'après-midi, on vit arriver aux Délassements Nationaux le capitaine Ronton, le lieu-

tenant Fétus, très ému sembla-t-il à tout le monde, et l'adjudant Pétard. Lagrise courut au devant d'eux.

— Eh bien ? comment va-t-il ? demanda le capitaine Ronton.

— Oh ! pendant la journée, ça va toujours à peu près, répondit Lagrise. Vous voyez, il est assis tranquillement à sa place, ajouta-t-il en désignant Chevalier qui semblait abîmé sur son registre et ne rien voir de ce qui se passait autour de lui.

— Est-ce qu'on est satisfait de son travail, ici ? demanda le capitaine Ronton.

— Mais, certainement, mon capitaine, répondit Lagrise. Personne n'écrit aussi bien que lui. Aussi lui confie-t-on les besognes les plus délicates. Tenez, il travaille sur le Grand Répertoire du ministère.

Les quatre hommes s'approchèrent de Chevalier et le capitaine Ronton se pencha sur son épaule.

— Ces majuscules sont admirables ! ne put-il s'empêcher de s'exclamer.

Puis il ajouta à voix basse pour les trois autres :

— On ne me fera pas croire que c'est là l'œuvre d'un déséquilibré.

— Pourtant, je vous affirme, mon capitaine, essaya de rétorquer Lagrise.

Mais le capitaine, qui ne parut pas avoir entendu, interrogea Chevalier.

— Pourquoi faites-vous toutes ces bêtises au quartier, Chevalier ?

L'autre plongea du nez et ne répondit pas. Le capitaine continua.

— Vous étiez désigné parmi ceux qui devaient hier passer la visite. Pourquoi ne vous êtes-vous pas présenté ? Vous ne répondez pas. Prenez garde !

Il se fit un grand silence dans la salle et tout le monde leva la tête. On vit très bien que le lieutenant Fétus se tenait prudemment à l'écart.

Le capitaine éleva légèrement la voix et dit en décomposant toutes les syllabes des mots qu'il prononça :

— Ne faites pas le sournois. Nous savons pourquoi vous êtes monté dans votre chambre à midi. Comment vous êtes-vous conduit avec le lieutenant Fétus ? Savez-vous que vous êtes passible du conseil de guerre ?

Chevalier se mit à sangloter. Ses larmes coulaient sur le registre, délayant l'encre.

— Le registre ! jeta Lagrise qui s'était aperçu du désastre.

Deux hommes se précipitèrent, mais le capitaine avait été plus vif. Il posa le registre

sur une table voisine. Puis il dit alors en manière de conclusion :

— Pour cette fois encore, eu égard à vos bons services au ministère, je veux me montrer clément avec vous. Nous allons tenter une nouvelle expérience, mais je vous préviens que ce sera la dernière. Vous ne passerez pas en conseil de guerre. La prochaine visite médicale aura lieu dans quinze jours. D'ici là, vous resterez en prison. Voilà tout. C'est un châtiment infime étant donné la gravité de ce que vous avez fait.

— Et que... mon capitaine... et qu'en voilà bien d'une autre, s'écria alors le lieutenant Fétus.

Toujours à l'écart, il était penché sur le registre arraché à Chevalier et en tournait fébrilement les pages.

— Et que... voyez... mon capitaine... ai découvert... et que... par conséquent... oui... oui...

Le capitaine se pencha à son tour. Pétard et Lagrise essayaient de voir aussi par-dessus son épaule.

Au milieu d'une page on pouvait lire, écrit en superbes majuscules :

M.... POUR LE LIEUTENANT FÉTUS

puis au-dessous, en caractères plus petits mais

aussi appliqués : *Tout général qu'il soit, le général X... n'est qu'un...*

Je ne veux pas transcrire ici cette ignoble grossièreté.

Le registre fut feuilleté depuis la première page jusqu'à la dernière. Presque toutes portaient des inscriptions de ce genre. Le nom du lieutenant Fétus, accompagné d'épithètes injurieuses dont la plus fréquente était celle de « sale boche », figurait au palmarès un grand nombre de fois. On s'aperçut aussi que plusieurs pages du précieux volume avaient été arrachées. Tout le monde était renversé.

— Et qu'évidemment... oui... oui... que pour faire une chose pareille... alorss... qu'il est fou... et que fou à lier... et qu'on ne peut plus garder et que cet homme-là ici... oui... oui...

Lagrise demeurait là silencieux et attéré, quand le capitaine Ronton fonça sur lui.

— Comment cela a-t-il pu arriver, Lagrise ?

— Mais mon capitaine... balbutia celui-ci.

— C'est comme ça que vous surveillez vos hommes ? Huit jours, n'est-ce pas ? Et nous sommes de revue. Apprêtez-vous à être changé de service. Caporal !

— Voilà, mon capitaine.

— Accompagnez-le au quartier avec quatre hommes, dit-il en montrant Chevalier, et

faites-le surveiller étroitement cette nuit. Nous le renverrons chez lui demain.

— Qu'est-ce que j'avais dit ? émit Valériot à voix basse.

Les trois gradés se retirèrent. On entendit le capitaine dire :

— On ne peut pourtant pas faire des soldats avec des clients de cet acabit.

Et le lieutenant répondre :

— Et qu'ils ne sont tout de même pas raisonnables... et que de nous envoyer des hommes comme ça... Qu'on aurait dû le réformer depuis longtemps... que... oui... oui... M'étais bien aperçu tout de suite... moi... que... que... et que... oui... oui...

Le reste se perdit dans l'espace... où il s'en est déjà perdu bien d'autres.

DEUX RÉCITS
D'AVANT-GUERRE

C'est ici un conte du temps de paix, qui était déjà celui des armées, des casernes et des « morts sous les drapeaux ».

C'est l'histoire de Mirontaine, un camarade de régiment, un camarade très intime puisque son lit était à côté du mien.

Un soir, après la soupe, il entra dans la chambrée pour la première fois. Il portait un pantalon à carreaux qui lui serrait les cuisses et s'évasait vers les souliers en pattes d'éléphant, une petite blouse en toile bleue qui ne dépassait pas son ventre et un large feutre enfoncé jusqu'à ses oreilles. On ne voyait pas son visage car notre tôle était plus mal éclairée qu'une galerie de mine.

— La chambre 18, c'est bien ici ? demanda-t-il au caporal en se découvrant.

— Tu cherches ta crêche, mon bébé ? Comment t'appelles-tu ?

— Mirontaine.

On le conduisit à un lit devant lequel son nom était inscrit à la craie sur le parquet.

— On n'attendait plus que toi, Mironton, Mirontaine, chantonna le caporal. Et il cria, en riant vers les anciens vautrés sur leurs plumards :

— Manque plus personne maintenant. Tous les bleus sont là. L'omnibus est complet. Fouette cocotte, en route pour la classe.

— La classe ! La classe ! gémirent les vétérans.

— 304 demain matin, mes poteaux, gueula Tisserand. Qui dit mieux ?

Un chant monta :

La classe s'en va
La p'tite la suit
Et les bleus resteront là

***

Je connus enfin son visage ; deux yeux toujours étonnés, deux petites pommettes rouges, des lèvres minces, un front soucieux, un menton court. Le corps était haut et déjà un peu voûté.

Le caporal Desvignes, qui était un rigolo et un esprit inventif, avait tout de suite été séduit par le nom de Mirontaine. Il l'associait à des refrains célèbres et en tirait des effets aussi variés qu'imprévus :

— Hé ! le berger ! Tu penses à tes moutons, Mironton ? Et ron et ron petit patapon. Pleure pas, tu les r'verras tes bêtes à laine, Mirontaine. Et ru et ru-ton-taine.

Mais c'était quand même une vie bien triste qui commençait pour Mirontaine. Une vie qui était devant lui comme un tunnel noir qu'on mettrait trois années à franchir.

Comme je lui parlais doucement et que j'étais aussi un pauvre bleu, je gagnai petit à petit sa confiance. Je lui rendis quelques menus services et je réussis à l'entraîner plusieurs fois avec moi à la cantine. Nous parlions des plaines de Picardie et du village près d'Amiens où il était né et que je connaissais.

Deux jeunes recrues, deux bêtes de somme, deux esclaves harcelés par vingt maîtres inexorables, voilà ce que nous étions, Mirontaine, petit berger picard, matricule 4.832, et moi, poète lyrique, matricule 4.833.

Un obscur bureaucrate, sans doute, nous avait affectés tous les deux à un de ces régiments de fer stationnés à la frontière de l'Est.

La petite ville de province où nous tenions garnison comptait certainement plus de soldats que de civils et nos rapports avec la population s'en ressentaient. Mais comme, après tout, nous étions là pour défendre le pays et

les biens de ceux qui ont le bonheur d'en avoir, la ville nous adressait de temps en temps quelques paroles de sympathie par la bouche d'un de ses représentants autorisés. Elle y joignait même parfois quelques tonneaux de pinard pour égayer un peu l'ordinaire plutôt mélancolique de la troupe. Hélas ! ces compliments et ce vin, destinés à vingt mille soldats, nous arrivaient si dilués que nous avions beaucoup de peine à en sentir individuellement la saveur.

Si on lui avait enlevé un seul de ses régiments, la ville aurait fait la révolution, parce que son commerce ne pouvait pas prospérer sans nous ; mais il faut dire la vérité, elle ne nous aimait pas. Elle nous tolérait, comme des miettes de pain dans son lit, héroïquement, en songeant à son livre de caisse.

Régiments de fer, ai-je dit ? Entre nous, la discipline qui y régnait était au moins d'acier trempé. Qui aime bien châtie bien ; nos chefs nous chérissaient d'un grand amour. Tout ce qui portait du galon, depuis le colonel jusqu'au soldat de première classe, était la terreur de la pauvre bleusaille. Mais nous-mêmes, les serfs rivés à la même chaîne, avions parfois les uns pour les autres tant d'animosité que j'en ai encore honte quand j'y pense.

Les casernes se succédaient le long d'un

fleuve dont les eaux paresseuses devenaient furibondes pendant la saison des pluies. L'hiver un vent cruel sifflait sur les plateaux où nous allions manœuvrer. Il gelait si fort qu'il fallait aller chercher l'eau sous dix centimètres de glace, au lavoir, pour laver notre linge. Les forêts sous la neige étaient belles comme ces contes de fée dont ma mère a bercé mon enfance, mais j'aurais voulu me crever les yeux pour ne plus rien voir. Un ennui farouche me tenait enfermé dans sa tombe. J'étais comme un jeune arbre avide de jeter des branches très haut et très loin, mais dont un mal secret dévorait les bourgeons. Seul, Mirontaine avait deviné ma détresse et seul il était bon pour moi. Quand j'étais allongé sur mon lit, il s'asseyait à mon côté, me prenait la main, et prononçait d'humbles paroles comme : « Ben quoi, p'tit vieux, ça ne biche pas ? » où il savait mettre tout son cœur.

J'étais faible et manœuvrais mal. Aussi étais-je souvent puni de corvées supplémentaires choisies parmi les plus répugnantes. Mirontaine ne m'abandonna jamais en ces heures d'infortune. Il m'aida à laver dans l'eau glacée les immondes sacs à pommes de terre enduits d'une épaisse cuirasse de boue, à nettoyer les assiettes grasses avec des poignées de neige quand les cuisiniers nous refusaient de l'eau chaude à la cuisine.

Il m'assista dans des besognes plus pénibles encore.

Une fois, il me sauva d'une cruelle situation. C'était le troisième et le plus terrible jour des marches d'épreuve. Je tremblais de fatigue sous mon chargement et sous ma capote alourdie par la pluie fine qui n'avait pas cessé de tomber toute la journée. Plus aucune permission pour ceux qui restaient en route pendant ces marches, lesquelles, d'ailleurs, devaient être recommencées jusqu'à réussite complète. Plus de permissions, pas même celle de sortir en ville le soir après la soupe ! Nous arrivions au quartier. Encore le fleuve à traverser et je touchais au but. Déjà nous nous engagions sur le pont quand je me sentis défaillir. J'eus l'impression curieuse de m'empêtrer dans les rayures de la pluie, qui redoublait de violence, comme dans les multiples ficelles d'un bizarre appareil de tissage. La musique était trop loin en avant pour que je pusse profiter un peu de son aide. Je fléchis sur les genoux en lâchant mon fusil et perdis connaissance. Je repris mes sens dans la cour du quartier. J'étais debout à côté de Mirontaine qui avait passé son bras sous le mien. Il eut un bon sourire quand il me vit rouvrir les yeux. Un autre camarade, Michaux je crois, me tenait solidement l'autre bras. Ils avaient dû me porter ou au moins me sou-

tenir jusque là. Du haut de son cheval, le colonel parla, sans doute de la patrie. Le vent souleva le drapeau comme une jupe de femme et les clairons sonnèrent aux champs. C'était fini et j'étais sauvé.

Beaucoup d'années et beaucoup d'aventures, telles des vagues successives, ont passé sur ces événements et les décors qui les entourèrent ; je les revois aujourd'hui, à travers l'épaisseur du temps vécu, comme des épaves au fond d'un océan translucide.

Je revois les murs des casernements, blancs comme des palais arabes au clair de lune, les rats écorchés qui séchaient toujours aux fenêtres de la cavalerie — ce gibier était recherché des cavaliers alors que les fantassins l'abominaient —. Je revois le fossé où nous devions sauter tout équipés et où Fontaine se cassa la jambe, les revues d'installage, les visites de santé, les douches immondes qui étaient l'épouvante de Mirontaine et lui valurent sa première punition. Les baquets étaient rangés, comme pour une ronde, sous un tuyau circulaire qui pendait du plafond et d'où tombait brusquement, de minute en minute, une nappe d'eau glacée ; ils contenaient un peu d'eau tiède qui servait souvent à deux ou trois hommes avant d'être remplacée. On se déshabillait dans une salle voisine. A l'aller

et au retour, il fallait marcher pieds nus dans une sorte de glu noirâtre qui atteignait plusieurs centimètres d'épaisseur à la fin de la cérémonie. Mirontaine me parlait alors de ses baignades en pleine eau dans les belles rivières de Picardie ; il était propre et c'est pourquoi il avait, comme la plupart d'entre nous, une grande horreur de l'hygiène régimentaire. Et puis, il y avait aussi chez lui un invincible sentiment de pudeur qui était chaque jour violé à la caserne.

Le sergent parut dans la chambrée en brandissant un calot :

— 4.832 ! Qui est-ce ?

— C'est moi, sergent, dit en s'avançant Mirontaine.

— C'est vous qui avez foutu le camp des douches ? Pas assez malin encore pour nous la faire, mon garçon. Une autre fois, il faudra penser à votre calot. Quatre jours, n'est-ce pas ? Ça vous apprendra.

Mirontaine n'était pas malin, c'est vrai. Il ne savait pas mentir et comme il ne savait pas non plus s'exprimer avec aisance, presque personne ne connaissait la belle eau de son âme. Il se troublait dès qu'on l'interrogeait sur un ton un peu rude et se mettait à bredouiller. Les paroles s'échappaient de ses lèvres

à la débandade, comme un troupeau de moutons indisciplinés. Mais j'étais son chien fidèle et quand on le tourmentait, moi qui commençais à bien le connaître, je l'aidais à ordonner ses propos et à les présenter dans leur vrai sens.

Quand le sergent ou le lieutenant nous rassemblait dans la chambrée pour nous faire réciter la théorie, je me plaçais à son côté et lui soufflais ses réponses. Un jour, malgré mes précautions, un malheur arriva.

— Mirontaine, lui demanda le lieutenant Germann, quelle est la force principale des armées ?

Mirontaine, debout et tout tremblant, cherchait sans trouver. Je lui soufflai très bas en tournant la tête :

— La discipline.

— La vie civile, balbutia mon pauvre ami qui avait mal compris.

Catastrophe ! Toute la chambrée se pâma et le lieutenant s'avançant vers Mirontaine qui reculait instinctivement lui dit sous le nez :

— Pauvre idiot ! et il ajouta : Tous les matins, pendant une semaine, dès que vous serez levé, vous irez trouver votre caporal et lui direz : la force principale des armées est la discipline. La dis-ci-pline. Entendez-vous, triple buse ?

Mais si ces affronts répétés plongeaient le naïf berger dans un puits, toujours plus profond. de souffrance et de honte, ils n'accroissaient en rien les moyens de son intelligence. Nous avions un sergent qui s'appelait Couvert. Et jamais Mirontaine ne put retenir ce nom, pourtant si simple.

— Comment s'appelle votre sergent ? lui demandait le lieutenant qui avait entrepris de l'éduquer.

Et comme le berger restait là, silencieux et lointain, il allait décrocher des couverts sous la planche à pain.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Mirontaine ?

— Une cuiller. Une fourchette. Un couteau.

On ne réussit jamais à lui faire dire un couvert.

Les jours passaient malgré tout. Le temps qui sait mettre un terme à toutes les douleurs est la providence des hommes malheureux. Le nouvel an arrivait avec la perspective des permissions et tout le quartier était en joie. Le soleil pouvait continuer à dormir sous ses édredons de nuées, on se passait de lui ; chacun avait en soi assez de chaleur et de lumière.

Mais il y eut encore une revue d'installage l'avant-veille du grand départ.

— 4.832 ! Personne n'a pris par mégarde

au séchoir un pantalon de treillis, matricule 4.832 ?

Je fis toutes les chambres dans l'espoir de retrouver le pantalon de Mirontaine. Mais rien ne se perd au régiment ; tout se trouve au contraire. Et celui qui avait *trouvé* le pantalon de Mirontaine se garda bien de le rendre. J'en achetai un autre en ville ; il arriva trop tard. Il sauva seulement de la prison mon camarade qui fut, pour sa « négligence », privé de permission.

Je m'apprêtais à partir pour Paris quand on m'apprit que le colonel avait supprimé les permissions de tous les soldats ne faisant qu'un an de service. J'encaissai le coup sans broncher pour ne pas donner, aux yeux qui l'attendaient, le spectacle de mon désespoir.

Les camarades partirent un samedi. Mirontaine cacha son visage dans son bras replié.

Nous errâmes tout le dimanche dans les caboulots de la ville. Mais les chanteuses plâtrées et les pitres sordides ne nous égayèrent point.

Un peu avant la soupe, comme nous nous promenions sur les remparts, Mirontaine me dit :

— J'aurais bien aimé voir maman, le maître, et les bêtes, et tout.

L'herbe glacée par le givre craquait sous nos

pas et on voyait onduler au loin plusieurs trains comme des chenilles noires piquées d'or.

Après la soupe, je cherchai vainement Mirontaine ; il avait disparu. Je courus toute la ville et n'oubliai aucun des endroits que nous avions l'habitude de fréquenter. Personne ! J'étais plein d'appréhension et de tristesse.

Vinrent l'appel du soir, puis l'extinction des feux et enfin le réveil, le lendemain matin. Mirontaine n'était pas rentré !

L'après-midi, un civil apporta au corps de garde un paquet d'effets militaires qu'il avait trouvé dans sa cour, sous un hangar.

— Matricule 4.832. Deuxième bataillon, huitième compagnie.

Un jour encore passa et un autre commença. Il n'y avait pas encore soixante-douze heures qu'il avait disparu quand Mirontaine fut ramené à la caserne par deux gendarmes. Il était vêtu des mêmes habits civils qu'il avait à son arrivée au corps. Mais qu'il était pâle et qu'il paraissait fatigué ! On l'avait arrêté à quatre vingts kilomètres de la ville, alors qu'il dormait profondément sur le talus du chemin de fer. Il n'avait rien mangé depuis deux jours. Il nia avoir voulu déserter l'armée et fuir son devoir. Il voulait seulement voir sa mère et il espérait qu'en suivant les mêmes rails qui

l'avaient amené à X... il arriverait jusqu'à son pays.

Sa punition fut portée par le colonel à trente jours de prison dont quinze de cellule. Et trente jours de suite, sous le soleil et sous la pluie, dans le vent et dans la neige, on vit Mirontaine faire la pelote en compagnie d'une douzaine de mauvais soldats comme lui. Ils tournaient les uns derrière les autres, portant le chargement complet. Et leurs godillots creusaient la piste chaque jour un peu plus. Ils tournaient, guettant l'horloge, car ils avaient droit à dix minutes de repos par heure. Mon pauvre camarade, j'en étais sûr, souffrait plus que les autres, pour des raisons sentimentales que j'étais seul à bien connaître et aussi parce qu'il était le plus faible de tous... Manège de la pire détresse humaine, les pieds meurtris, les reins brisés, et les regards en terre, ils tournaient dès l'aube ; ils tournaient encore au crépuscule. Les régiments entraient et sortaient, les clairons sonnaient. Les hommes s'éparpillaient dans les cours. Eux restaient dans leur coin sous l'œil vigilant du gradé. On les rentrait dans leurs cellules à l'heure de la soupe. Et certains se mettaient à chanter dans l'ombre. C'était le plus souvent des refrains d'une crapuleuse obscénité et parfois des chants révolutionnaires

d'une grande violence qu'avaient déjà chanté les sans-culottes en 89 :

> Si tu veux être heureux, nom de Dieu,
> Fous les casernes par terre...

Mirontaine acheva sa punition et notre vie ancienne recommença. Mon camarade était bien triste. Il savait que je le laisserais là dans quelques mois. Il savait aussi qu'il partirait après ceux qui étaient venus en même temps que lui, car il devait à l'État de nouveaux jours de service pour remplacer ceux qu'il avait passés en prison et qui ne comptaient pas. Le tunnel noir s'était encore allongé devant lui. Mais le printemps vint et notre sang jeune dut bien lui obéir. Nous nous reprîmes à vivre, et à espérer tout doucement. Les forêts fleuries sous le soleil étaient, plus que jamais, pareilles à des contes de fées ; et je n'avais plus envie de me crever les yeux. J'avais rencontré tout à coup un grand bonheur et je le portais en moi comme le saint sacrement. Des brises chaudes parcouraient les futaies murmurantes et j'entendais déjà sonner au loin les cloches de la liberté prochaine. Il me fallait parfois retenir à deux mains mon cœur chargé de vie violente. Je pensais à la terre immense que je me promettais de parcourir en tous sens ; j'imaginais déjà des

itinéraires mirobolants. J'avais vingt ans et un grand appétit de tout. Presque chaque jour, après la soupe, Mirontaine et moi, nous courions dans la campagne et ma joie déteignait sur lui. Il riait, le képi renversé en arrière, et dansait sur les routes en chantant :

Sur l'air du tradéri-déra
tra la la

Le dimanche, quand nous n'étions pas commandés de corvée, il nous arrivait souvent d'aller jusqu'aux baraques. C'était une grande promenade, environ une trentaine de kilomètres pour l'aller et le retour. Ces baraques se trouvaient à la frontière belge et on pouvait s'y procurer du tabac fin et des cigares étrangers à un prix qui nous semblait dérisoire. La difficulté était de ramener nos emplettes jusqu'à la caserne. De nombreux douaniers veillaient dans les bois. Malgré toutes nos précautions et nos ruses, nous étions presque toujours pincés. Les terribles agents du fisc jaillissaient tout à coup d'un buisson, se jetaient sur nous et nous fouillaient avec tant d'adresse qu'il nous était impossible de sauver une seule cigarette. Nous n'avions plus alors qu'à pleurer notre argent perdu et à essuyer les moqueries de nos camarades de chambrée à qui nous avions promis de rapporter du Virginie ou des déchets de Havane.

L'habitude, et le besoin de durer coûte que coûte qui est au fond de chaque homme nous avaient aidés à accepter cette existence qui nous faisait horreur au début. Nos dégoûts et nos griefs restaient les mêmes, mais leur répétition journalière, en nous familiarisant avec eux, nous les avait rendus beaucoup moins insupportables. Nous avions acquis la sécurité de ceux dont la peine est le pain quotidien. Les pires maux pouvaient s'abattre sur nous, ils ne nous surprendraient plus. Notre vie avait enfin trouvé l'apparence au moins de l'équilibre.

Un événement imprévu nous jeta tout à coup vers d'autres aventures.

Des grèves venaient d'éclater dans le Nord de la France et notre régiment était désigné, parmi d'autres, pour aller là-bas « veiller au maintien de l'ordre », selon la formule. Après nous avoir distribué des paquets de cartouches à balle pointue, on nous fit monter une nuit dans un train malpropre où nous restâmes un jour et demi. Nous ne savions pas où nous allions ; le soldat en armes ne sait jamais où on le mène. Ordinairement, vous n'auriez trouvé, dans ma cartouchière de droite qu'une pipe, une blague à tabac et un briquet qui m'avait été offert par Mirontaine le jour de mon anniversaire. Aujourd'hui, il y avait là vingt petites personnes de

cuivre enveloppées dans du papier gris et je ne pouvais plus penser qu'à elles.

Notre train s'arrêta enfin pour la dernière fois. Le rugissement formidable de la ville furieuse fit pâlir les moins timorés d'entre nous. Mille pattes velues nous menaçaient par-dessus les grilles qui longeaient la voie et mille prunelles se posaient sur nous comme des charbons ardents. Ces gens-là, visiblement, étaient prêts à nous dévorer jusqu'à l'os.

Quand nous fûmes alignés sur le quai de la gare, le commandant de notre bataillon sauta sur un chariot et nous dit d'une voix qui ne tremblait pas : « Soldats ! l'heure est grave. Une bande d'émeutiers sans aveu tentent de saper les institutions qui font la force et la richesse de notre patrie. La loi, qui est la même pour tous, doit être respectée par tous. Le gouvernement et vos chefs mettent toute leur confiance en vous. Vous vous montrerez dignes d'un tel honneur et vous ne laisserez pas insulter votre glorieux uniforme ».

Il fallait maintenant sortir de la gare et ce n'était pas une petite affaire. Notre bataillon était arrivé seul. Les autres suivaient sans doute. Pour le moment, nous étions à peine quatre cent cinquante et il y avait bien devant nous vingt mille poitrines serrées comme les œufs dans la fourmilière, vingt mille hommes qu'une farouche

résolution emplissait jusqu'à la gorge de ciment armé. Des vitres éclatèrent. Une averse de pierres battit les murs et les boiseries en même temps que mille imprécations fondaient sur nous à coups de bec, mais les portes s'ouvrirent quand même. La masse hostile gonfla aussitôt une poche inquiétante par l'ouverture béante et la pointe du bataillon commença à fouiller là-dedans comme un couteau dans une huître rebelle. Des éclats volèrent, quelques hommes tombèrent ; mais la coquille trouée tenait toujours bon. Le redoutable instrument continuait son travail et sa lame finit par plonger tout entière dans ce peuple contracté. Alors, la charnière de la résistance céda ; la foule divisée poussa une clameur désespérée et deux valves rompues s'abattirent à nos côtés. Succès complet. La place était déblayée. Pas un coup de feu n'avait été tiré. Les clairons sonnèrent et le bataillon enfila la rue principale de la cité révoltée aussi facilement qu un bras descend dans la manche du veston familier.

Mirontaine avait reçu une pierre au front et saignait abondamment. Mais il ne se plaignait point. Et même, il me dit :

— Ben, tu n'diras pus que j'ai pas de veine, hein ? Si ç'avait été un autre, ils y auraient peut-être attrapé l'œil.

La première nuit nous campâmes dans un couvent qui venait d'être abandonné par ses occupants à la suite de la loi sur les congrégations. On forma les faisceaux dans le jardin du cloître et un certain espace nous fut assigné que nous ne devions pas franchir. Nous étions fatigués. Mais comment dormir sur ces dalles humides à peine cachées par les quelques brins de paille qui constituaient toute notre litière ? Mirontaine et moi nous réussîmes à en jouer un air et nous passâmes la nuit à errer dans les dépendances du vaste établissement. Nous nous perdîmes à plusieurs reprises dans le labyrinthe des couloirs, mais le clair de lune nous aida chaque fois à nous retrouver. Quelles salles ! Quelle installation ! Jamais moines ou moinillons, en ce pays si tendre à la moinerie, ne durent connaître gîte mieux construit et si bien pourvu. Ces caves, Seigneur ! vidées, il est vrai, de leurs crus vénérables, mais aux casiers ornés encore d'étiquettes bonnes à convertir le plus farouche abstème. Et ces réfectoires ! Et ces cuisines !

— Devaient pas trop s'en faire ici, les p'tits pères, conclut Mirontaine.

— Pour Dieu ! non. Mais qu'est-ce ici ?

D'un coffre, j'exhumai un paquet blanc qui était une magnifique robe de bure, oubliée sans doute.

— Bonnes ceintures à tailler là pour rouler autour de s'in petit ventre, me dit mon camarade.

Excellente idée qui fut vite réalisée.

L'aube nous vit entrer à la chapelle déjà envahie par les nôtres procédant à leur toilette. S'interpellant, chantant et sifflant, ils se culottaient, se peignaient, se bouchonnaient mutuellement d'une serviette roulée en boule, ciraient leurs godillots sur les marches de l'autel, étiraient deux à deux les cravates outremer, fumaient, crachaient haut, et vivifiaient d'un puissant remugle ce lieu voué jadis aux mièvres aromates.

— On s'ra pas mal ici, me confia Mirontaine.

Oui. On y aurait même été très bien, malgré cette absence de mobilier qui nous privait de toute espèce de confort. Mais nous étions prêts à faire de gros sacrifices pour une relative tranquillité. On y aurait été trop bien, voyez-vous. Le jus nous brûlait encore la langue qu'il fallut mettre sac au dos et partir.

Le soir même on nous posta, Mirontaine et moi, à un coin de rue, dans un faubourg de la ville.

Nous étions là, debout au bord du trottoir, baïonnette au canon, jugulaire au menton. Défense de parler à qui que ce soit ! Défense de s'appuyer contre le bec de gaz ou la muraille pour se reposer. La nuit nous fut longue. Et pas

la moindre pitance à l'horizon ! La sonnerie d'une horloge, insensible à notre impatience, faisait, de quart d'heure en quart d'heure, le compte exact du temps écoulé.

— Trois heures, petit zèbre ! Est-ce qu'ils vont nous laisser crever ici ?

— Ai salement sommeil.

Le brouillard était si épais que nous étions comme deux chrysalides dans un même cocon. Le brouillard traversa d'abord la capote, puis la veste obligeamment prêtées par l'État paternel. L'ennemi commença d'imbiber les sous-vêtements de laine fine reçus à l'entrée de l'hiver d'une mère aussi bonne que peu fortunée. Quatre heures sonnèrent. La chair fut atteinte et vite dépassée, le blindage de la graisse s'étant révélé insuffisant. Le froid me pénétra alors jusqu'aux os, comme on a coutume de dire. L'aube vint, et nous étions toujours là.

Nous y restâmes deux jours et deux nuits. On nous avait oubliés ! L'heure est grave, nous avait dit notre commandant à la gare le jour du débarquement. Elle l'était à ce point que nos chefs affolés en oubliaient leurs sentinelles au coin des rues. Des âmes charitables eurent pitié de nous. Une vieille femme nous apporta à chacun un bol de bouillon chaud. Une jeune fille surtout se distingua par ses attentions répétées. Si j'ai perdu le goût des tartines beurrées et des

tablettes de chocolat qu'elle glissa avec tant de tact dans nos musettes, je n'ai pas oublié ses grands yeux candides et la cerise mûre de sa bouche.

On nous releva enfin et notre compagnie fut commise à la garde d'une filature qu'avaient désertée ses neuf cents ouvriers. Notre litière n'était guère plus douillette que celle du couvent, mais nous y gagnions de la quitter sans regret quand on nous réveillait pour accomplir notre tour de ronde dans les cours de l'usine, petite distraction qui se répétait nuit et jour de deux heures en deux heures. Nous vivions là des jours ternes mais assez tranquilles. Les cadavres des journées, tuées tant bien que mal, s'amoncelaient et j'en faisais la somme avec une joie grandissante. Les cheminées refroidies béaient vers le ciel. A la fin d'un après-midi, quand on ne s'y attendait plus, le soleil apparaissait entre les nuées, nous faisait quelques petits signes affectueux, comme des clins d'œil, puis remettait son masque et la pluie recommençait à tomber. Depuis notre station prolongée au coin de certaine rue, de Wattrelos, si j'ai bonne mémoire, nous toussions, Mirontaine et moi, comme deux malheureux. Mais ni l'un, ni l'autre, ne pouvions nous décider à nous faire porter pâles. Toujours les permissions ! Après les grèves, tout le monde en aurait. Du moins, notre sergent l'affirmait ;

et notre lieutenant lui-même nous l'avait donné à entendre. Il s'agissait de tenir bon jusqu'au bout. Se faire porter malade, c'était enterrer soi-même son espoir. Mon pauvre camarade tremblait de fièvre, mais je n'osais pas le pousser à aller voir le major quand je reculais moi-même devant cette décision qui devenait de jour en jour plus nécessaire. Un matin, je dus céder. Ma gorge était devenue sèche et brûlante ; je ne pouvais presque plus parler.

— T'y vas ? me dit Mirontaine. Alors, j'y vas aussi.

Le major m'expédia tout de suite à l'hôpital, mais les dés ne furent pas favorables à mon ami qui n'obtint même pas un jour de repos au cantonnement.

Je fus à l'hôpital avec d'autres éclopés et tout le long du chemin, je ne cessai de penser à Mirontaine. Il n'avait pas été reconnu malade ! C'était quatre jours assurés, sinon pire, car n'étions-nous pas en service commandé ? Et presque devant l'ennemi ?

Je me couchai dans des draps frais et blancs. Une petite sœur vint susurrer à mon oreille des paroles mélodieuses, mais que je compris à peine car je ne songeais qu'à Mirontaine. J'avais la fièvre. Je dormis mal et rêvai d'un berger, oh ! si triste ! qui gardait des moutons à face humaine.

Le jour parut. J'étais dans la salle des tuberculeux à l'hôpital civil. Il y avait des malades jusque sous les toits et on nous avait mis où on avait pu. Les lits étaient si serrés que je pouvais atteindre celui de mon voisin en étendant le bras. Nous étions là une vingtaine de soldats, et à peu près autant de civils. Je remarquai qu'il y avait deux lits vides du côté des soldats.

— Celui d'un type du troisième bataillon qui a passé l'arme à gauche et celui de Poucheton qui est sorti hier de l'hôpital, me dit Bromure, un infirmier de ma compagnie.

La fièvre étant tombée, je reçus pour mon déjeuner une aile de poulet au riz. Ce ne fut pas sans plaisir que je renouai avec la volaille des relations interrompues depuis trop longtemps. La petite sœur au babil argentin m'apporta un verre de vin doré.

— Conduisez-vous comme un bon chrétien, me dit-elle, fréquentez la chapelle et je vous en donnerai autant à chaque repas.

Donnant, donnant, et rien pour rien, c'est de saine justice. J'apprenais que la religion pouvait valoir d'appréciables avantages à un humble malade. Il y avait beaucoup de bons chrétiens à l'hôpital.

L'après-midi s'achevait quand deux infirmiers amenèrent une nouvelle victime étendue sur

une civière. Le cortège passa devant mon lit. 4.832 ! vis-je sur le revers de la veste qui pendait. Alors, je reconnus mon camarade Mirontaine ; mais comme il était changé ! Ses yeux étaient clos, ses lèvres pincées, et de ses narines frémissantes s'élevait un souffle précipité qui faisait peine à entendre.

Son état s'était brusquement aggravé et on avait dû le transporter d'urgence à l'hôpital, dans une voiture à bras, me dit Bromure.

Le mal progressa rapidement et la pneumonie double se déclara. Je suivais du regard et j'accompagnais de mes vœux tous les efforts qu'on faisait pour sauver mon ami. J'étais heureux quand on avait réussi à lui faire boire jusqu'à la dernière goutte un grand bol de tisane brûlante. J'étais attentif à la pose des compresses et j'eus un grand espoir mêlé de crainte quand on lui appliqua quarante ventouses.

— Il s'en tirera, n'est-ce pas ? demandai-je à la sœur.

— Il faut avoir confiance en Dieu qui peut tout, me répondit-elle avec onction.

Mirontaine n'avait pas repris connaissance depuis le jour de son entrée à l'hôpital. Étranger à tout, il gisait là, agité par un affreux râle quand il n'était pas secoué tout entier par ces abominables accès de toux qui réveillaient des échos dans nos poitrines. Je pris sa main et lui

parlai. Il ouvrit les yeux, les tourna vers moi, mais ils étaient vides de tout regard. Peu après, il prononça des paroles incohérentes et je baissai la tête un peu plus bas.

Comme j'allais beaucoup mieux, j'obtins de descendre au jardin avec les convalescents. L'aiguille du baromètre ne quittait plus le beau fixe et un ciel oriental s'étendait sur nous comme un dais de fête. Je jouais au bouchon avec mes camarades. C'est un jeu passionnant où il faut beaucoup d'adresse pour triompher. Quand je le pouvais, j'allais m'asseoir sur un banc isolé, sous les tilleuls, au fond du jardin. Je tirais de ma poche un livre que je traînais depuis des semaines. Je n'étais pas toujours d'accord avec Emerson et quand il affirmait que : « Celui qui n'a pas franchi le seuil de la Douleur n'a vu que la moitié de l'univers » ; j'ajoutais en moi-même : soit, monsieur le prédicant, mais celui qui n'a pas franchi le seuil de la joie n'a vu aussi que la moitié de l'univers et je n'oserais pas jurer que c'est la bonne.

Le couchant embrasait les vitres des hautes fenêtres et nous devions alors regagner nos lits. La lueur chaude parait les murs d'une moire d'or dont les ombres en lamelles tremblaient comme une eau sous la brise. Tout en haut du mur, au fond de la salle, le dernier sanglot de l'astre nimbait la face du dieu désespéré.

Ce jour-là, en remontant, je courus tout de suite au lit de Mirontaine. Le même souffle rauque montait toujours de sa gorge et le mal semblait ne plus faire de progrès. Mais quelle nuit se préparait !

Je n'arrivais pas à m'endormir. On toussait beaucoup cette nuit-là du côté des tuberculeux. Trois ou quatre petites veilleuses tenaient tête à la nuit et les mouvements des ombres m'inspiraient des pensées mélancoliques. J'avais enfin réussi à m'assoupir quand l'événement se produisit. Une voix haletante retentit dans les ténèbres. Je me dressai sur mon lit et ne vis d'abord rien. Mais plusieurs hommes, maintenant, criaient à la fois et je discernai un amas confus de formes blanches à l'autre bout de la salle. Un rêve que je ne pouvais pas chasser se mêlait étrangement à cette vision. Qu'y avait-il ? Etait-ce une bataille ? Je reconnus enfin la voix de Mirontaine.

— Veux aller à m'mason... La p'tite mère m'attend... V'là Médor... Laissez-moi que j'vous dis... Le train ! Ecoutez ! V'là l'train, Méchants drôles... A m'mason !... Lâchez-moi... Où qu'est Arcos ?... Petit zèbre... Où qu't'es donc ?

Je sautai de mon lit. Mirontaine, en chemise, luttait contre cinq ou six malades, en chemise comme lui, et son violent désir lui donnait tant

de force qu'il entraînait la grappe humaine suspendue à ses flancs. Un homme aux jambes squelettiques glissa et tomba. Un second fut saisi par une quinte et lâcha prise à son tour. Les autres soufflaient, épuisés. Ils allaient succomber quand nous arrivâmes, deux camarades et moi. Mirontaine fut enfin reconduit à son lit. La secousse avait été si rude qu'il ne bougea presque plus. Il ouvrit encore une fois les yeux. Je me précipitai vers lui ; mais il ne me vit sûrement pas, bien que ses regards aient rencontré les miens.

L'après-midi, la religieuse disposa une petite table ornée d'une nappe blanche au pied de son lit. La tête sur le côté et les yeux toujours clos, il râlait depuis le matin sans souffrance apparente. On eût dit un homme endormi et ronflant. Un prêtre, revêtu de la chasuble et portant les symboles, entra, suivi d'un enfant de chœur, qui balançait une croix immense, et de deux religieuses les mains enfouies dans leurs manches. J'attrapai mon calot et descendis au jardin.

Quand je remontai, deux ou trois heures après, Mirontaine râlait toujours et paraissait n'avoir fait aucun mouvement depuis mon départ. Mais il avait dû ouvrir encore les yeux car on apercevait maintenant la blancheur de leur globe sous les paupières.

Il mourut au crépuscule et fut emporté peu

de temps après par deux infirmiers militaires. Le soir même, son lit était occupé par un nouveau soldat. L'état sanitaire de la troupe laissait beaucoup à désirer, paraît-il.

Le lendemain matin, très tôt, Bromure vint à mon lit.

— On va l'enlever tout à l'heure. Veux-tu le voir encore une fois ? me proposa-t-il.

J'hésitai quelques secondes, partagé entre le désir de lui dire adieu et ce sentiment de répulsion invincible qui me faisait fuir la vue des cadavres depuis la mort de mon frère.

Je suivis finalement l'infirmier. Nos godillots sonnèrent dans les couloirs dallés et les escaliers du vieil hôpital. Nous sortions d'un bâtiment pour entrer dans un autre et nous traversâmes plusieurs cours. Le trajet me paraissait interminable. Mon compagnon poussa enfin une porte ronde en me disant :

— Entre. C'est là.

Trois cercueils reposaient sur des tréteaux. Les couvercles, non vissés, étaient un peu tirés en avant de manière à ce qu'on pût voir les visages en soulevant simplement le drap qui les recouvrait. Je fus tout de suite incommodé par une forte odeur de phénol. Bromure, d'un mouvement de tête, me désigna l'une des bières. Je m'avançai. Il faisait si froid dans cette petite pièce au plafond voûté que je grelottais. Je

commençai à lire un papier fixé par deux punaises dans le couvercle du cercueil : Aimé Firmin Mirontaine, soldat de deuxième classe, matricule 4.832... quand Bromure, devinant mon hésitation, s'approcha et découvrit brusquement la face de celui qui avait été pendant plusieurs mois mon seul ami. Oh ! l'horrible chose !

Je sortis aussitôt. J'avais hâte d'être dehors, de voir les arbres, de toucher les murs chauds de soleil. Si je n'avais pas été le prisonnier d'un uniforme qui m'enlevait presque tout pouvoir sur moi-même, j'aurais fui immédiatement l'hôpital, ses malades, ses moribonds et ses convalescents. Je bombai la poitrine et me sentis plus haut de taille. Des larmes voilaient mes yeux, mais elles ne coulèrent pas. Un sanglot était dans ma gorge, mai comme un rat pris au piège. Je franchis les couloirs en courant et gravis un escalier immense en sautant trois marches à la fois jusqu'au dernier palier. Je n'étais pas même essoufflé. J'eus un sourire en sentant que je pouvais toujours raidir les muscles de mes bras et de mes jambes. J'avais envie de me soulever de terre et je levai les bras comme pour saisir un trapèze imaginaire. Vingt ans ! pensai-je à haute voix. Vingt ans ! Et je serai bientôt libre ! Il y aura la ville, ses masses d'hommes, ses squares, ses théâtres, ses boulevards illuminés ; il y aura l'été, les voyages, la

mer, le corps chaud des femmes. Mes désirs étaient des lassos que je lançais dans l'espace. Non ! Non ! protestait ma jeune vie cabrée. Non ! Non ! criait au squelette futur ma chair vigoureuse et insurgée. Je veux vivre ! Vivre ! J'arrachais une ancre qui voulait me retenir dans les vases putrides et je fendais les eaux résistantes d'une proue victorieuse. J'étais pareil à un ballon soudain allégé de sa nacelle et je piquais d'un bond vers les nuées. Le cadavre noirâtre de mon ami me rejetait vers d'impétueuses résolutions. Ma vie s'était tout à coup comme chargée de la sienne.

4.832 n'est plus.

4.833 ? Présent !

L'ALERTE

Le propre du chasseur est de chasser, comme celui du menuisier est de menuiser. Le propre du bon soldat sera donc de faire la bonne guerre. Tout apprentissage a pour aboutissement prévu l'exercice du métier choisi, et le cordonnier qui apprit pendant des années à façonner une paire de chaussures se consumera de grand dépit si on ne lui en donne point à faire. J'insisterai : de bonnes bouteilles n'en sont vraiment que lorsqu'on les boit, et, pareillement, de bons soldats ne révèlent leur excellence qu'à l'usage. Comme l'architecte aspire à construire des maisons, tout colonel qui aime son métier, brûle de produire son régiment, dès qu'il est instruit, sur un champ de bataille. La légitimité de ces aspirations professionnelles est si évidente qu'elle n'est nulle part contestée. Un champ en friche, une bande de chômeurs vaguant par les rues, des machines immobilisées, sont des spectacles qui nous choquent car ils témoignent d'un désordre alors que nous avons

presque tous souci d'une bonne ordonnance du monde.

Répétons-le pour conclure : toute chose n'existe qu'en fonction de la fin pour quoi elle a été créée.

Sans causes précises, sans raisons discernables, notre régiment s'ennuyait. Les bleus avaient achevé leurs classes et commençaient à prendre la garde avec les anciens. Ils égalaient ces derniers dans le maniement d'armes, l'escrime à la baïonnette, les exercices de tir, la gymnastique et la théorie. Ils avaient appris à cirer au bâton les cuirs noircis de l'équipement, à plier et écraser la cravate bleue selon le rite consacré, à casser la visière de leur képi d'une certaine manière qui était le chic suprême. Ils avaient parcouru toutes les routes du département de jour et de nuit. Le service en campagne, simulacre passionnant de la guerre, n'avait plus de secrets pour eux ; ils savaient comment on doit utiliser tous les obstacles du terrain pour progresser vers l'ennemi ou ralentir son avance. Après les patientes démonstrations individuelles dans la cour du quartier, il y avait eu les exercices d'ensemble conduits par le caporal et le sergent, puis l'école de compagnie et, enfin, celle de bataillon. La science militaire était désormais en eux et plusieurs en tiraient quelque vanité. Ainsi, le prêtre nouvellement ordonné se sent

ivre de porter en lui la moelle des livres sacrés. Tout en muscles, jeune, alerte, coquet même et reluisant, fier de sa prestance, le régiment comblé accueillait les acclamations de la tourbe civile avec un secret dédain. C'est qu'il commençait à être blasé. Les satisfactions qu'il pouvait tirer de cette ville n'auraient bientôt plus de saveur pour lui car elles étaient sans progrès possible. Le régiment bâillait, soupirait, avait du vague à l'âme. Il eût voulu changer d'air. L'imprévu, la fantaisie manquaient à sa vie. La répétition quotidienne des mêmes gestes vains, des mêmes nourritures, des mêmes plaisirs et des mêmes tracasseries lui devenait insupportable. Il y aurait bien dans quelques semaines les manœuvres, cette grande aventure, mais quelques semaines, n'est-ce pas toute une éternité pour un régiment qui crève d'ennui dans une puante caserne ? Et puis, quoi, les manœuvres, ce n'était là encore qu'une parodie dérisoire. On n'y visait plus des silhouettes en carton, oui, sans doute ; on tirait sur de vrais bonshommes, mais avec des cartouches à blanc ! On mettait baïonnette au canon, on se précipitait pour la charge finale en poussant des cris frénétiques, mais toujours, au moment même où on allait enfin être récompensé de son effort, le clairon sonnait la fin de l'attaque. On était comme des locomotives maintenues sous pres-

sion, mais toujours bloquées par les freins ; comme des dogues tenus en laisse et qu'on excite en leur montrant la ratière où grouillent les proies. Toutes les troupes, toutes les forces jetées en avant pour quelque assaut océanique étaient chaque fois maîtrisées au plus fort de leur élan par un poing impitoyable qui les tenait rassemblées comme un faisceau de guides. Jeu puéril de la mer jetant l'armée de ses vagues vers le ciel et les reprenant sans cesse pour les engloutir dans sa masse amorphe.

La discipline dont on sentait moins bien la nécessité, n'était plus supportée avec la même aisance qu'autrefois et le bât blessait aujourd'hui plus d'une épaule. Souvent, les ordres devaient être répétés plusieurs fois pour être finalement exécutés avec une nonchalance qui n'avait plus aucun rapport avec le zèle d'antan.

« Vive l'anarchie »

Creusant le bois de la pointe d'un canif, lettre par lettre, avec application, Bourderon grava ces trois mots sur sa patience. Cette stupide mais inoffensive gaminerie, découverte quelque temps après lors d'une revue d'installage, lui valut quinze jours de prison, dont huit de cellule. Michaut et Lafollette, soldats exemplaires jusque là, s'étant saoulés à mort et

ayant fait du bouzin en ville attrapèrent en même temps leur première punition. Plusieurs hommes, coup sur coup, arrivèrent en retard à l'appel du soir. Trouillot, fusil d'élite, espoir de la compagnie qu'il représentait aux épreuves du tir d'honneur, pris tout à coup on ne sait de quelle folie, se mit, dédaignant les cibles, à viser les corbeaux hantant le champ de tir. C'est à peu près à cette époque que le caporal Morel fut cassé de son grade et expédié dare-dare à Biribi pour avoir répondu au lieutenant Germann qui lui faisait de justes observations : « Je vous emmerde à pied et à cheval ». On avait étouffé l'affaire, qui aurait pu avoir des conséquences beaucoup plus graves, en considération des antécédents irréprochables de Morel. Pas de doute, il y avait un relâchement inquiétant dans la discipline et on pouvait en relever chaque jour de nouveaux indices. Des soldats, d'une éducation un peu débraillée, mais qu'on avait réussi à tenir pendant des mois, devenus soudain plus audacieux, se permettaient à l'égard de leurs supérieurs des privautés inadmissibles. On pensa, en haut lieu comme on dit, que le moment était venu de faire un exemple. Un événement imprévu en fournit l'occasion. Un soldat, dans un bouchon de la ville, eut une vilaine histoire avec un certain Pirot, un sergent rengagé, un sale biscuit d'une rosserie proverbiale. Aucun

des témoins ne put dire exactement ce qui s'était passé. Il y avait eu d'abord une altercation et à ce sujet tout le monde était d'accord. Il y avait eu ensuite un échange de coups entre tous les soldats, une douzaine environ, qui se trouvaient alors dans le débit et les témoignages concordaient encore sur ce point. Les mémoires avaient gardé une lucidité parfaite de l'affaire jusque là, mais une sorte de brouillard semblait leur en cacher la suite si malheureuse. Pirot, relevé tout sanglant, fut transporté à la caserne sur un brancard. L'inventaire de la victime donna : « Trois dents brisées, plusieurs ecchymoses, un poignet démis et une blessure pénétrante au-dessus du téton droit, blessure attribuable à un instrument contondant ; le tout sans préjudice des complications toujours possibles en pareil cas ». Pirot accusa formellement Chapelard, lequel reconnut lui avoir donné un coup de tête mais seulement après en avoir reçu un coup de poing capable d'assommer un taureau. « Il a même essayé de me faire le coup de la fourchette », précisa-t-il. Les deux hommes se retranchèrent dans leurs affirmations et il fut impossible d'obtenir quelques éclaircissements des autres témoins. Un simple troufion ne peut pas avoir raison contre un gradé. Et il arriva ce qui devait arriver. Chapelard passa au falot, devant le conseil de guerre si vous

aimez mieux. Il se défendit comme un beau diable. « Taràtata ! Des balançoires, tout ça. Vous mentez ! » lui dit l'officier accusateur. Autant se mettre à prêcher des arbres que de chercher à se justifier devant un conseil de guerre. Et puis aussi, quoi, il faut bien le dire, la haine du biffin pour le rempilé est trop connue pour qu'on puisse la nier. Chapelard, ce pelé, ce galeux, paya pour tout le régiment. Condamné à mort ! Chapelard serait fusillé ! Chacun reçut la nouvelle sur ses épaules comme un seau d'eau glacée. Le colonel, comte de La Marfée et de Bois Joli, qui avait, sans trop en avoir l'air, eu vent de bien des choses, jugea l'occasion favorable pour laisser retomber une patte solide sur son régiment près de lui échapper. Il réunit ses trois bataillons dans la cour du quartier autour du drapeau qu'il avait fait extraire de sa gaine pour donner plus de solennité encore à la cérémonie. A cheval et l'épée à la main, il prononça un discours d'une brièveté inaccoutumée, mais qui donna la chair de poule à plus d'un d'entre nous. Il sut prêter à ses paroles, destinées surtout aux fortes têtes, la pénétration du plomb fondu. D'impérieux commandements suivirent, les armes furent présentées au drapeau, et on entendit un seul claquement quand tous les fusils des douze compagnies retombèrent. La clique nous envoya une volée de coups de clairon

en manière d'assaisonnement et ce fut tout. C'était assez. Dorénavant, nos pensées pouvaient voyager ; la vision du prochain châtiment de Chapelard leur imposerait une orientation de tout repos. La discipline vit revenir les beaux jours d'autrefois. Nos chefs nous sentirent aussi soumis dans leurs mains que l'argile peut l'être dans celle du modeleur.

— Rien à faire, dit Bourderon en astiquant ses boutons à l'aide d'une belle patience neuve qu'il avait achetée de ses deniers.

— Rien à faire, confirma Leroux. On ne se bat pas avec une locomotive en marche.

— Ils nous ont bien.

— Ils nous ont toujours eus et nous auront toujours.

— C'est écœurant.

— C'est comme ça.

On apprit ensuite que le Président de la République avait gracié Chapelard et commué sa peine en celle des travaux publics. Mais la nouvelle n'intéressa personne. On avait presque oublié cette histoire dont on subissait toujours les conséquences, pourtant.

La vie à la caserne depuis le petit discours du colonel était devenue intenable. Les gradés, du caporal au capitaine, nous harcelaient sans répit et s'ingéniaient à inventer chaque

jour quelque persécution nouvelle. C'était le dressage en grand ; mais ce qui nous arrivait étant mérité nous n'avions qu'à filer doux, sans piper, ce que nous faisions. Quant à prétendre que nous acceptions en souriant le régime qui nous était imposé, personne n'y eût songé, pas même nos ponctuels tortionnaires.

La coercition n'est pas une bonne méthode et ceux qui ne craignent pas d'y recourir ont rarement à s'en louer. L'homme est une machine aux rouages si délicats qu'il y a danger à vouloir en forcer le rendement. Ce que le despote obtient de ses sujets contre leur volonté, il le paie au centuple tôt au tard.

Le régiment dompté se pliait sans broncher à tous les caprices de ses rudes belluaires et les ordres, avant même d'être complètement énoncés, étaient déjà exécutés. C'était un plaisir pour les connaisseurs de voir la troupe manœuvrer dans la campagne, marcher au pas à travers la ville et se livrer le samedi au nettoyage à fond des casernements. Pourtant, le régiment s'ennuyait plus que jamais. Il n'était pas heureux. La contrainte qui enserrait tous ses hommes dans une cuirasse trop étroite l'empêchait de donner libre cours à son ressentiment mais n'en détruisait pas la cause. Le régiment souffrait, car il portait toujours en

lui ces velléités inavouées qui le tourmentaient depuis de longues semaines déjà. Maté à la caserne, les soupapes scellées, la gueule cadenassée, le régiment ne retrouvait un peu d'aisance qu'après cinq heures du soir, quand il se répandait dans la ville. Par une réaction bien compréhensible, il donnait complète satisfaction à tous ses appétits, buvant, bâfrant, traquant les femelles ; cela tous les jours pendant trois heures et sans qu'une seule minute fût perdue. Les hommes, débraillés et avinés, lâchaient de formidables gueulées et tenaient des propos qui terrifiaient la bourgeoisie locale. Les trois beuglants de la ville ne désemplissaient pas. La troupe, abreuvée d'amertume, s'enfonçait avec une fureur désespérée dans les délices de Capoue. Le grand caf'-conc' des Miroirs faisait tous les soirs le maximum. Cerises à l'eau-de-vie, vieux marc, fine champagne et menthe verte, aramon, tord-boyaux et casse-pattes, sirops multicolores, le raide et le doux, le corrosif et le dulcifiant, se succédaient sur les tables autour desquelles se pressaient les soldats avides de noyer leur tristesse dans le cloaque des pires jouissances. Cinquante lampes électriques, au bas mot, et peut-être bien une centaine, multipliées à l'infini par les glaces ornant les murs de la salle, jaillissant des gerbes de cuivre et des

corolles en celluloïd, courant en guirlandes le long du plafond, prodiguaient aux yeux ravis des spectateurs la sécurité et toutes les joies de la lumière.

Certes, on attendait toujours avec impatience l'entrée en scène de Clara la gommeuse, toute étincelante de paillettes métalliques, la jupe relevée à mi-cuisses, la poitrine éblouissante sous le blanc-gras, garce ravigotante comme une poivrade et d'un chien irrésistible ; on la bissait avec frénésie et les mains des mâles savaient s'employer quand elle se glissait entre les tables pour faire la quête. Pas de doute, Clara était un fin morceau et elle inspirait un vigoureux appétit à un tas de pauvres bougres travaillés par des fringales rarement assouvies : mais c'était surtout pour la blonde Gisèle Dorée qu'on accourait en foule au concert des Miroirs. Deux grands yeux candides jouant à merveille de leurs longs cils, une bouche menue et fragile, un profil comme il n'y en avait pas deux dans la ville, de fiers mollets laissés en liberté au-dessus des chaussettes, maints trésors habilement suggérés par un costume tissé d'or et de roublardise, telle était la perle du caf'-conc' qui mettait en émoi toute la chiennerie militaire et civile. Il émanait de toute sa petite personne un parfum de vierge effarouchée que humaient avec force les narines poilues des vieux négo-

ciants de l'endroit et celles des jeunes soldats tourmentés par des rêves au-dessus de leur condition. Quel délire s'emparait de nous quand Gisèle, aux petits seins pommés, attaquait de sa voix enfantine et fraîche comme une source son grand succès : « L'amoureuse trop exigeante ». C'était une chansonnette d'apparence inoffensive, mais farcie de sous-entendus à la cantharide qui eussent fait rougir une mère maquerelle. Tout le monde la savait par cœur, mais on l'entendait toujours avec un ravissement nouveau. Et plus d'un gros drapier de la ville s'en pourléchait en secret les badigoinces. On la redemandait tous les soirs. L'adorable Gisèle, baissant les yeux et tortillant son royal fessier, accompagnée par tous les auditeurs, répétait le refrain le plus fameux autant de fois qu'on le voulait. Elle ne quittait jamais la scène sans avoir envoyé de nombreux baisers à l'auditoire... et ses paupières battaient de sentir toute cette salle râlant devant elle comme un gorille en rut. Cette fille tourna le ciboulot à plus d'hommes qu'elle n'avait de cheveux sur la tête. Je fus moi-même près de succomber, et j'eus une peine infinie, ainsi qu'un grand mérite, à ne pas me laisser entraîner à commettre quelque sottise irréparable. Cette sottise fut accomplie avec enthousiasme par un fringant sous-lieu-

tenant, haut et raide comme un mât, qui enleva la belle, déserta, fit des faux, et finalement, ruiné, cocu et déshonoré, se pendit dans une chambre d'hôtel.

Mais il n'y avait pas que le café des Miroirs dans la ville. Je pense aux nombreuses gargotes et petits débits où nous attendaient toujours le classique bifteck aux pommes, le fromage gras, le vin lourd, le schnick, la saoulerie rapide à bon compte et ces chères filles de salle qui nous résistaient juste le temps indispensable à la croissance parfaite de nos désirs. Je pense aussi à ces maisons discrètes, surtout à celle tenue par Madame Régina, de beaucoup la plus luxueuse et où les permissionnaires de minuit avaient l'illusion de vivre des heures dignes de la décadence romaine. La troupe, depuis sa crise morale, laissait beaucoup d'argent et de forces dans cet établissement. On s'aperçut bientôt qu'elle y laissait aussi sa santé et toute la fleur du régiment, ignoblement polluée, dut entrer à l'hôpital. Les salons où présidait Madame Régina furent bouclés par ordre de l'autorité militaire. Plusieurs autres établissements, dont le café des Miroirs, à la suite d'aventures fâcheuses, durent fermer boutique à leur tour. Le régiment chercha ailleurs la fange désormais indispensable à sa vie. Ses déportements, cultivés en secret,

n'en devinrent que plus redoutables. Il y eut coup sur coup plusieurs scandales vite étouffés, mais qui firent long feu dans l'intimité des ménages. Il y eut, entre autres, une répugnante affaire de messes roses où furent compromis quelques-uns des jeunes gens et quelques-unes des dames les plus huppées de la ville. Et on ne savait qu'une partie de ce qui se passait. Putaud, par exemple, l'ordonnance du commandant de Février, aurait pu en dire long sur les occupations de la commandante. En ce moment même, où le commandant en permission voyageait pour affaires, il s'en passait de belles dans la villa du boulevard de la Trinité. Disons seulement que tous les matins, le pauvre Putaud, qu'une telle impudeur indignait, devait cirer les chaussures de Valombelle que celui-ci avait le front de déposer devant la porte de la chambre où il était couché avec la commandante ! Valombelle ! un simple soldat comme lui, un ajourné, une fausse-couche, un petit crevé ! Et Putaud devait également apporter tous les matins le chocolat aux deux tourtereaux encore au lit ! Il tremblait de colère et de frayeur à la fois en songeant à tout ce qui arriverait fatalement un jour ou l'autre. Il avait raconté l'affaire à Mercier, son intime ; mais celui-ci s'était borné à rire d'une drôle de façon, ce qui avait déplu à Putaud. Le vaniteux Mercier,

se rengorgeant comme un pigeon au soleil, conseilla à Putaud de ne pas s'en faire et finit par lui avouer qu'il faisait avec la femme du lieutenant ce que Valombelle faisait avec celle du commandant. Oh ! il n'était pour rien dans l'histoire, c'était cette diablesse de femme qui lui avait fait des avances. Les rendez-vous avaient lieu dans la chambre de Mélanie, la bonne, qui était bien contente de rendre quelques services à Madame si gentille avec elle. Et Mercier avait ajouté : « C'est Leroy qui marche avec Mélanie. Des fois, ils nous gênent bien un peu ; mais on s'arrange. On a mis un paravent dans la chambre. Ça excite beaucoup Madame. »

Le commerce prospérait, était heureux, et se rendait fidèlement, comme à un pèlerinage, au jardin anglais où la musique du 504 donnait un concert tous les dimanches pendant la belle saison. Eyraud, le célèbre parfumeur, suivi de sa femme et de ses cinq filles, ne manquait jamais d'assister à la cérémonie. Et il était toujours le premier à applaudir dès que le morceau était achevé. Le gaillard, aussi, faisait de bonnes affaires, et les nouveautés ne tardaient pas à filer de ses vitrines. Les « Brises du cœur » et les « Effluves du Harem », aussitôt que déballées, étaient enlevées par les belles dames et les élégants sous-offs qui se

les disputaient. Je vis un jour la jeune femme du préfet abandonner un flacon biscornu à un sergent blond et flexible qui n'était entré dans le magasin que pour lui. Il y eut un charmant assaut de galanteries et la dame obtint sans trop de peine que le beau garçon acceptât d'emporter le flacon convoité. Quelle jeune dame patriote n'eût pas senti grandir en elle la passion du sacrifice à la vue d'un aussi brillant militaire ?

Le colonel et les officiers de son état-major n'ignoraient pas complètement à quelle mollesse dangereuse succombait le régiment et, même, ils avaient eu connaissance de plusieurs histoires dont le caractère inquiétant ne leur avait pas échappé. Mais si la troupe donnait en ville les signes de la plus fâcheuse corruption, elle restait à la caserne soumise, appliquée, solidement dans la main de ses chefs. Sans aucun doute le régiment était prêt à accomplir cet effort qui était sa seule raison d'être et qu'on pouvait toujours être amené à lui demander tout à coup. Il n'y avait donc pas lieu d'intervenir une seconde fois. Un chef doit rester sévère tout en évitant d'irriter ses hommes mal à propos.

Il y eut encore de beaux jours ou, plus exactement, de belles nuits, pour les militaires.

Trois semaines à peine nous séparaient des

grandes manœuvres, mais bien des accidents pouvaient encore arriver avant notre départ. L'été accablant de cette année-là, avec ses orages presque quotidiens, nous maintenait dans une atmosphère chargée de soufre et d'électricité. Nos nerfs exaspérés vibraient au moindre heurt comme des cordes à violon trop tendues. Il y eut un quatorze juillet qui devait compter dans les fastes de la garnison. Après la revue et le repas d'usage offert par le gouvernement à ses défenseurs éventuels, les hommes, tous libres jusqu'à minuit, se ruèrent vers les plaisirs familiers. La ville les attendait comme la terre desséchée attend la crue annuelle du fleuve qui doit la féconder de son limon. Dans les débits reluisants, lavés, astiqués, fraîchement sablés, décorés d'écussons, de drapeaux et de guirlandes en papiers multicolores, dans les cafés et les concerts où on avait fait des merveilles, les patrons, les manches retroussées, les patronnes remises à neuf et rayonnant aux comptoirs, les garçons en plastron impeccable, les filles en corsages fleuris, leurs cheveux gaufrés et ornés de rubans, attendaient avec impatience ces chers militaires qui ne pouvaient manquer de se montrer prodigues un pareil jour. Le café des Miroirs avait obtenu l'autorisation de rouvrir ses portes à la troupe. Toutes les punitions avaient été levées. Il ne

devait y avoir que des visages heureux le jour de la fête nationale. Toutes les fautes passées seraient donc oubliées et le pardon accordé à tous les pécheurs. Madame Régina rouvrit également ses volets, mais sans autorisation. On voulut les lui faire refermer. Elle allégua que les drapeaux ficelés aux barres d'appui des fenêtres l'en empêchaient. Réponse habile, car il était impossible d'attenter au patriotisme d'une citoyenne en l'obligeant de dépavoiser. Madame Régina s'enhardit et laissa la porte de sa maison entr'ouverte, sans doute à seule fin qu'on puisse voir de quelle magnifique façon elle en avait décoré le vestibule. Au-dessus de la porte, cachant l'énorme numéro, un écusson tricolore balançait au vent ces mots : « Honneur et Patrie ». L'insigne professionnel s'effaçait modestement sous la pancarte où flamboyaient, en lettres d'or, les trois mots prestigieux. Alignés par rang de taille, bien rincés et essuyés, les verres montaient la garde sur tous les comptoirs et n'attendaient qu'un signe pour se mettre en marche. Des piles de disques avaient été disposés près des phonographes. Plus d'une belle achevait de se bichonner dans le secret du cabinet de toilette. Un orage nocturne avait abattu la poussière et lavé les pavés de la ville. Une buée chaude montait de la terre ; et de tous les arbres,

tilleuls, vernis du Japon et platanes encore humides, tombaient des senteurs accablantes. Le vieux canon de Solférino gronda sur les remparts. Signal attendu ! Tous les cœurs s'ouvrirent comme des roses rouges à midi. Les vitres de la ville tremblèrent vingt et une fois. Les cloches sonnèrent. De jolies mains se croisèrent sur des poitrines trop tumultueuses. Minute sacrée ! Tous les orchestres à la fois attaquèrent la Marseillaise. Branle-bas général ! Des myriades de gosses, bien décrassés et pommadés, amidonnés, enrubannés, vêtus de blanc, de bleu et de rose, des grappes de jeunes filles et des bandes de jeunes gens, de vieilles rombières aussi et tous les vieux grigous de la ville, dégringolèrent des maisons. Les balançoires portèrent les belles filles au cœur défaillant jusque dans les nuées et les malins, guettant le nez en l'air, virent des choses charmantes. La verroterie des manèges étincela au soleil. Les tirs crépitèrent. L'odeur onctueuse des beignets frits dans la graisse de toutou se répandit. Et la poussière dorée des grands jours monta comme un autre encens vers le ciel embrasé. Chaque conscience trouva vite l'abîme où elle était appelée à succomber ce jour-là. Le soleil luit pour tout le monde et la bonté de Dieu est infinie. Chacun trouva chaussure à son pied ; chacun put sans trop

de mal étancher sa soif et il n'est pas exagéré de dire que toutes les flammes furent couronnées. Bien avant la nuit, le régiment, repu, fourbu, écrasé par la joie excessive, était comme un champ de blé ravagé par une trombe subite. Les fronts gouttaient, les oreilles, toutes gonflées, tournaient au violet. Le sang en ébullition sonnait la fanfare dans les artères. Les voix étaient à bout de souffle. Plus d'un bambocheur, l'œil éraillé, la langue empâtée et les jambes en coton était près de demander grâce, mais la première mesure d'un quelconque piston rendait à tous du nerf et de l'élasticité. Ceux qui paraissaient les plus éreintés bondissaient comme des balles de tennis chaque fois que la musique les conviait à une nouvelle polka. A minuit moins un quart, tout un peuple, heureux et fier de ses institutions, dansait encore sur la place de l'Évêché éclairée par des lampes à acétylène et des milliers de lampions. Mais il fallut bien se séparer. Ce fut le prétexte à un chahut échevelé qui marqua le paroxysme de la fête. Renversant les tables et les verres, vociférant et chantant, piétinant la vaisselle brisée, brandissant toutes ses mandibules et tendant ses deux mille gueules rouges pour un dernier baiser, le 504 dit au revoir à la cité pâmée et regagna ses casernements.

On ne sut que le jour suivant ce que la fête nationale avait coûté et rapporté à la ville. L'argent avait coulé à flot en de nombreuses caisses et certains bas fermés par une jarretière avaient eu beaucoup de peine à le contenir ; mais si la recette avait été satisfaisante, le matériel avait beaucoup souffert. Le café des Miroirs annonçait à lui seul plus de cent verres brisés. Il y eut pire. Plusieurs pensionnaires de Madame Régina, qui avaient essuyé toute la journée, héroïquement et sans faiblir, le feu de la garnison, durent entrer dès le lendemain à la clinique du docteur Robert. De nombreuses dames et de très jeunes filles devaient également avoir par la suite quelques raisons de se souvenir de cette chaude journée.

Les lampions étaient à peine décrochés que quelques boutiquiers lésés, plusieurs maris outragés, de respectables ménagères et les papas de maintes jeunes filles résolurent d'écrire au colonel pour lui exposer leurs griefs. La presse locale avancée reprit sa fielleuse campagne d'antan contre la « Grande Muette » et parla du 504 en termes si ignominieux que plusieurs incidents se produisirent dans la même journée entre des officiers et des rédacteurs des feuilles anarchistes.

Le colonel jugea-t-il qu'il fallait enfin tenter un grand coup ? N'y eut-il là qu'une simple

coïncidence ? Il ne fut pas possible de le savoir. Toutefois, voici ce qui se passa. La fête nationale avait eu lieu un mardi. Dans la nuit du lundi suivant, entre deux heures et deux heures et demie du matin, le clairon sonna le réveil. Nous pensâmes aussitôt qu'il s'agissait encore d'une de ces insipides marches de nuit et nous nous levâmes en maugréant. Le sergent parut bientôt en caleçon sur le seuil de notre carrée.

— La mobilisation ! cria-t-il avec un visage tout illuminé. Les paquetages sur les lits, au galop ! et tous les hommes au magasin.

— La mobilisation ? questionna le cabot stupéfait.

— Oui. L'ordre vient d'arriver au quartier. Nous filons dans une heure ou deux.

— Contre qui ?

— Est-ce qu'on sait ! Mais c'est sûrement contre l'Allemagne. Fallait bien que ça arrive. C'est pas trop tôt.

— Ah ! m... ince alors.

La première émotion de la surprise passée, le caporal lâcha sa joie qui bondit comme un jeune chien.

— Hé ! les pot's ! La mobilisation. Ça y est. Qu'est-ce qu'on va leur jeter !

Valombelle parut et cria à Putaud :

— Cavale là-bas. Le commandant va arriver

par le train de trois heures. Tous les officiers permissionnaires ont été prévenus par dépêche.

— Mercier ! demanda un homme de garde. Mercier est là ? Le lieutenant Vallet du Gard le fait demander immédiatement.

Le sergent-fourrier se fraya un chemin en jouant des coudes et des poings à travers la masse des hommes.

— Tout le monde marche !

— Et les malingres ? objecta Parot.

— Les malingres ? M'en fous ! Tout le monde marche, je vous dis. C'est l'ordre. Gare aux cossards et aux froussards !

Cinq minutes après, le fourrier revenait :

— Les malingres, sans armes, mais en tenue de campagne, se rassembleront près de l'infirmerie. Et il ajouta : Y a-t-il des musicaux ici ?

— La musique ? Présent ! Présent ! crièrent plusieurs voix.

— Irez chercher vos brancards au dépôt des voitures régimentaires.

Les hommes couraient, se bousculaient et s'affairaient.

— Dis donc, Leroy, ça y est, on y va.

— C'est pas trop tôt. Fini tout le bastringue. On commençait à crevoter dans ce patelin.

— On a beau dire, mais la vie de caserne c'est pas une vie.

— Et puis, les mois de campagne comptent double !

— Gare aux petites bochinettes ! Je me sens de l'appétit.

— On dit que le vin du Rhin est un peu là.

— Tout le monde au magasin, vint nous crier le juteux avec un sourire presque affectueux qu'on ne lui connaissait pas.

La corde, toujours tirée des deux côtés, hélas ! se tendait d'une façon inquiétante entre la France et l'Allemagne depuis quelque temps. S'était-elle brusquement rompue ? On était fondé à le croire cette nuit-là, au 504, régiment de couverture et... d'élite destiné à l'honneur des premières tournées.

Tous les hommes, ou presque, étaient contents de partir, de fuir l'odieuse caserne, de quitter le bourbier nauséeux où ils croupissaient. Ils voyaient devant eux une vie riche d'aventures et de plaisirs inédits. Le monde et toutes ses proies leur était désormais promis. Ils pensaient très peu à la guerre elle-même.

En bas, dans la cour, le clairon sonnait toujours, s'en prenant aux hommes et aux chefs, sommant les uns, harcelant les autres.

Des sergents brandissant des papiers valsaient d'un bureau à l'autre. Des motocyclistes passaient et repassaient la grille sans arrêt. Une fourragère

chargée de paille versa devant les écuries. Les conducteurs, énervés, fouaillaient les chevaux qui se débattaient à terre, les pattes prises dans les harnais et sous les brancards. Des hommes riaient et d'autres s'exclamaient avec des lueurs mauvaises dans les yeux. Je me souvins que j'avais laissé un pantalon de treillis au séchoir et je descendis le chercher. Le ciel fourmillait d'étoiles. Je m'assis sur un bout de mur d'où on voyait couler le fleuve. De la place où j'étais, on n'entendait plus dans la nuit que le bruit des eaux franchissant le barrage. La ville dormait et rêvait sous ses toits, ne se doutant sûrement de rien. Un chat sortit d'un trou d'ombre pour s'y reperdre aussitôt. Je ne désirais rien. Il me suffisait d'être là, d'exister sous le ciel étoilé. Toutes les pensées que je formais atteignaient la nue sans effort et s'évanouissaient vers les astres qui étaient à la fois comme leur floraison et leur fin naturelle. Je goûtai cette minute de solitude avec une ferveur religieuse. Oh ! sans doute, le songe d'une vie meilleure dans un monde purifié, qui me hantait depuis mon adolescence, était cette nuit-là comme une coupe qui s'éloignait un peu plus de mes lèvres, mais je la suivais toujours des yeux dans l'espace et respirais avec ivresse ce vin que je ne devais jamais boire. Des hommes passèrent près de moi, déjà revêtus de la tenue de guerre. Leurs képis raides

d'où pendaient des étiquettes qu'on leur avait interdit de retirer, les faisaient ressembler à de grotesques poupées de bazar. N'était-ce encore cette fois-ci qu'un exercice de mobilisation ? Allait-on vraiment partir pour de bon ? J'étais de nouveau seul. Alors, obéissant à je ne sais quelle obscure impulsion, j'entrouvis ma veste, et, fermant les yeux, je tendis avec force ma poitrine vers le ciel lumineux.

Je retrouvai mes camarades, tous en tenue déjà. Ils semblaient dépaysés dans ces uniformes neufs qui puaient la naphtaline. Les sergents, le sac au dos, gueulaient les derniers ordres de chambrée en chambrée.

— A vos rangs ! Fixe !

Les officiers arrivaient à leur tour.

Le lieutenant Vallet du Gard fit le tour de notre tôle, examina chaque homme avec minutie et parut satisfait de son inspection. Il frappa dans ses mains, pour nous faire comprendre qu'il allait parler et que nous devions nous apprêter à l'écouter. Geste très rare chez lui et témoignant de son émotion, il avait retiré son monocle et le brandissait entre son pouce et son index. On pressentit qu'il allait prononcer des paroles importantes. Et voici, en effet, ce qu'il nous dit :

— Soldats, je suis bien content, bien content, et j'espère que vous l'êtes autant que moi. Voici

que l'occasion nous est enfin donnée d'ajouter quelques pages glorieuses à l'histoire de France. Nous allons montrer à ces mangeurs de choucroute de quel bois nous nous chauffons. Selon nos prévisions, l'affaire sera menée rondement. L'Allemagne ne saurait nous résister plus de quelques semaines. Je vous recommande de rester dignes de l'uniforme que vous portez quand vous serez en pays ennemi. Rappelez-vous que nous ne faisons pas la guerre aux populations civiles. Et n'oubliez pas que vous appartenez au pays qui marche à la tête de la civilisation. Je ne songe nullement à exiger de vous cette continence qu'on ne saurait demander à des hommes de votre âge, je vous engage même à recueillir tous les bénéfices légitimes de vos prochaines victoires, mais je vous conseille en même temps de substituer l'insinuation à la violence. Nous sommes entre hommes et vous me comprenez, n'est-ce pas ? Les femmes allemandes vous recevront d'ailleurs à bras ouverts et elles vous accorderont bien volontiers ce que vous leur demanderez galamment, oui, galamment, à la française, sapristi ! dit en souriant à petits coups notre lieutenant.

Et nous rîmes avec lui, pour le flatter, et aussi parce que nous étions visités par des images assez joyeuses.

— Soldats, dit pour terminer le lieutenant, je

vous convie à crier avec moi : Vive la France !

Obéissant immédiatement, nous criâmes tous ensemble : « Vive la France ».

J'avais bien entendu Parot bredouiller quelque chose à mes côtés, mais les paroles de cette petite rosse m'échappèrent. Ce dont j'étais sûr, par exemple, c'est qu'il n'avait pas crié avec les autres au commandement. Bourderon, la forte tête, avait, pour sa part, bouffé un bon tiers du vivat et n'avait lâché le reste qu'avec un enthousiasme très relatif.

Mais dans l'ensemble, il n'y avait rien à dire. Les hommes avaient crié de bon cœur. Presque tout le monde était content de partir. Le gouvernement et les classes dirigeantes pouvaient compter sur la troupe. Tout le sang nécessaire serait versé sans marchandage. Mais n'en était-il pas ainsi depuis toujours ?

Toutes les portes claquaient à la fois. On entendait dans les couloirs et les escaliers le roulement ininterrompu des godillots. Les vitres commençaient à pâlir.

Tout le quartier était maintenant sens dessus dessous et l'agitation atteignait à son comble. Les chevaux des officiers, tenus à la main par les ordonnances, piaffaient près du corps de garde.

Un homme, un gaillard monstrueux, qui avait déjà trouvé le moyen de se flanquer une muffée,

appuyé à une fenêtre de la cantine, vomissait avec une sorte d'aboiement furieux.

On nous distribua à chacun un petit glossaire franco-allemand qui devait nous aider à nous débrouiller dès qu'on aurait passé la frontière.

— Sac au dos et en bas !

— Sac au dos, répéta le caporal.

En route ! Ça y était bien.

Nous avions touché les vivres, les cartouches, le linge de rechange et toutes les fournitures réglementaires. Nous avion passé à notre cou la sinistre plaque d'identité et je sentais encore sur ma peau le froid du métal. Nous étions prêts désormais... et pour toutes les éventualités.

Les officiers quittaient la salle d'honneur où le colonel venait de leur communiquer ses derniers ordres. La joie les transfigurait. Ils se frottaient les mains, riaient bruyamment, se tapaient sur les cuisses. Plus d'un lieutenant et d'un capitaine gémissaient depuis longtemps sur les lenteurs de l'avancement. C'est que les promotions sont rares en temps de paix. Une foule de candidats se disputent quelques misérables vacances. Le métier des armes, même dans les républiques, vaut à ceux qui l'exercent un tel prestige que la noble carrière est de plus en plus encombrée. Toute la fine fleur de l'aristocratie et de la bourgeoisie aspire à porter le

pantalon garance, le képi orné aux grands jours d'un bouquet de plumes. La guerre, c'est comme un magnifique repas offert à tous les appétits de plusieurs millions d'hommes — quelque chose comme les noces de Cana, mais avec une succession de tables qui irait de Paris à Berlin — ou si vous aimez mieux, une épreuve sportive monstre qui offre à chacun des concurrents la possibilité de décrocher quelque timbale.

L'histoire nous enseigne que l'échelle des grades peut y être escaladée avec une célérité vertigineuse. Le capitaine de Février tortillait ses moustaches avec cette satisfaction bien naturelle d'un commerçant qui vient de recevoir une formidable commande.

Le régiment se rassemblait dans la cour du quartier. Les hommes blaguaient, se heurtaient de l'épaule, échangeaient de petits clins d'œil plus éloquents que des paroles. Il y eut quelques quolibets bien assénés à l'adresse des malingres, ces pauvres à la porte du banquet.

— Garde à vous ! jeta le colon qui nous parut plus grand sur son cheval.

Il y eut les commandements habituels, la volée brusque des clairons, le salut au drapeau, puis le cri décisif :

— En avant ! Marche !

Aleà jacta est ! Nous partions ! Chaque soldat, en franchissant la grille, avait déjà l'impression

de pénétrer dans un nouveau monde plein de périls, certes, mais où l'attendaient tous les plaisirs et toutes les émotions de la chasse. Le vin blanc, bu à jeun, amenait un flot de sang dans la plupart de ces jeunes têtes. Les yeux regardaient droit devant eux et les pieds frappaient le sol avec une vigueur inaccoutumée. La ville s'éveillait. Quelques boutiquiers, déployant les volets de leur devanture, parurent frappés de stupeur en nous voyant partir.

Que se passe-t-il ? nous cria l'un d'eux.

— Où allez-vous donc ? Serait-ce la guerre ? nous demandèrent timidement au passsage quelques bistros et mitrons.

Mais ils ne purent rien tirer de notre silencieux mépris. Qu'avions-nous à faire désormais avec ces grotesques pantouflards ? A peine y eut-il quelques baisers discrets à l'adresse des belles curieuses aperçues un instant, en chemise de nuit, sous les rideaux soulevés. Un sang intrépide faisait battre nos tempes, et le frisson du matin communiquait à nos corps en marche une allégresse prometteuse.

Jamais ces hommes ne s'étaient sentis aussi alertes et dispos. Vraiment terribles dans leur obéissance aveugle, ils portaient en eux toutes les propriétés des explosifs. Les chefs n'auraient qu'à faire un geste, ils étaient prêts. On pouvait

compter sur eux avec certitude. La machine, patiemment mise au point, fournirait aux premiers essais un plein rendement et les plus belles espérances seraient dépassées. Si on l'avait exigé d'elle, la troupe aurait, sans une hésitation, commencé à se faire la main sur les gens de la ville.

— Pige-moi toutes ces gueules de massacre, me dit Birette quand nous traversâmes la Place Neuve où une bande de mangrelous nous regardaient passer avec des yeux ronds de poule qui a couvé des œufs de canard. Passe-moi le panier de balles et je décroche une rose en papier à chaque coup.

— Ça leur ferait du bien à tous ces fainéants-là d'être un peu étrillés, opina Duranton.

Comme nous venions de sortir de la ville, un cycliste militaire, arrivant on ne savait d'où, remit un pli au colonel.

— Halte ! Halte ! Formez les faisceaux.

Le commandement fut transmis de compagnie en compagnie.

— Qu'y avait-il ? Qu'allait-on faire de nous ? Nous étions là deux mille hommes comme des jetons dans un sac prêts à être jetés sur le tapis vert pour le jeu.

Le colonel eut un conciliabule interminable avec ses officiers, puis le commandement attendu retentit enfin :

— Sac au dos ! Rompez les faisceaux.

Nous repartions. Nous ne savions toujours pas où nous allions. Un doute, pourtant, commença à taquiner les plus clairvoyants d'entre nous.

— Sait-on quelque chose de nouveau ? demandai-je au sergent.

Mais ce petit péteux laissa tomber ma question sans daigner me répondre.

Nous marchâmes ainsi, au pas, les uns derrière les autres, pendant trois heures et demie. Nous commencions tous à sentir que nous étions refaits. Nous allions, suants, esquintés, strangulés par nos cravates, les pieds gonflés, les épaules meurtries.

Nous nous arrêtâmes pour le déjeuner, en plein soleil, sur une route départementale qui était comme la trace d'une pliure au milieu de la plaine.

Un quart d'heure après le colonel rassembla le régiment et nous honora d'un de ces petits discours dont il était coutumier.

Nous sûmes tout de suite que ce n'était pas encore pour cette fois-ci. Une détente venait de se produire subitement dans la situation politique. L'Allemagne, nous fut-il dit en substance, ayant trouvé devant elle une France énergique, bien décidée à défendre ses droits et son honneur, avait aussitôt baissé le ton. C'était une grande

victoire pour notre patrie qui allait y trouver un surcroît de prestige. Mais il ne fallait pas se faire d'illusions ; ce n'était que partie remise. Un matin comme celui-ci nous partirions, pour de bon cette fois, et ce serait le plus beau jour de notre vie. « Il n'est pas de plus grand bonheur au monde que de mourir pour son pays, clama d'une voix formidable notre colonel, debout sur ses étriers. Et j'espère que j'aurai bientôt l'honneur de vous conduire à la victoire. Vous allez regagner vos cantonnements. Soldats, je suis content de vous et je veux vous donner la preuve de ma satisfaction. Demain, par mon ordre, le quartier sera libre toute la journée ».

Toute une journée de liberté et de bamboche. Tonnerre ! Les hommes en oublièrent aussitôt leur fatigue et leur déception. Ils reprirent le chemin de la ville et de la caserne. Ils n'ignoraient pas qu'une étape de dix-huit kilomètres au moins les en séparait, mais le sentiment qu'ils avaient d'accomplir une performance remarquable flattait leur amour-propre et leur redonnait du jarret. Les premiers pas furent pénibles car les membres s'étaient comme ankylosés pendant la pause. Les ampoules se rouvrirent, les écorchures se remirent à saigner et la souffrance crispa plus d'un visage. Mais au bout d'un kilomètre à peine, la chair échauffée fut moins sensible à la douleur. Le moment

parut propice à quelques-uns pour tâter d'une petite chanson de marche. Après quelques tentatives sans grand écho, le succès éclata, foudroyant. Tout le régiment, du premier au dernier homme, entonna à pleine gueule, la scie gaillarde :

Meunier, meunier, tu es cocu,
Tu es cocu...

La troupe chantait. La troupe donnait à ses officiers un témoignage de son excellent état d'esprit, et ceux-ci souriaient comme pour remercier. Tout était pour le mieux. On avait eu tort de suspecter le bon esprit de ce régiment d'élite. On pouvait être sûr qu'il exécuterait avec un zèle égal, avec une soumission identique, les ordres les plus contradictoires. Il gardait la docilité des liquides toujours prêts à épouser la forme de n'importe quel récipient ; on le sentait parfaitement moulé dans la volonté de ses chefs. Le jour de la grande libation n'avait pas encore sonné. Le sang capiteux resterait donc dans les tonneaux jusqu'à ce que les mains crispées sur les robinets en décident autrement.

Clairons sonnants, le drapeau et les fanions flottant au vent, le régiment rentra dans la ville la tête haute. L'averse rigide de ses deux

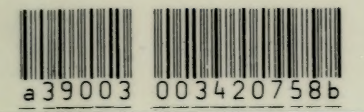
mille baïonnettes éblouissait tous les yeux. La troupe avait respiré pendant quelques heures un air à la fois chargé de phosphore et de miel. Elle se savait destinée à de hautes missions et elle en tressaillait d'une fierté nouvelle.

Spectable pénible à la fin d'une telle journée, on voyait se traîner au loin, cahin-caha, dans le soleil et la poussière, la petite troupe des soi-disant éclopés. C'étaient surtout, pour la plupart, des mauvaises têtes renommées, toute la bande des rouspéteurs éternels, des tire-au-cul, des incrédules, des anarchistes, plaie des casernes et fléau des sociétés modernes. Mais ils étaient, grâce à Dieu, si peu nombreux qu'on pouvait faire semblant de ne pas les voir. Ils ne méritaient que ce méprisant oubli.

Les soldats avaient regagné leurs chambrées. Dans la salle d'honneur le colonel rayonnait au milieu de ses officiers. Cette journée avait été comme une expérience décisive. On ne devait plus avoir la moindre crainte. Dans une semaine ce serait les manœuvres, le régiment était sauvé.

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR F. RIEDER ET CIE
PAR C. ROBBE
A LILLE, EN MAI 1921.


a39003 003420758b